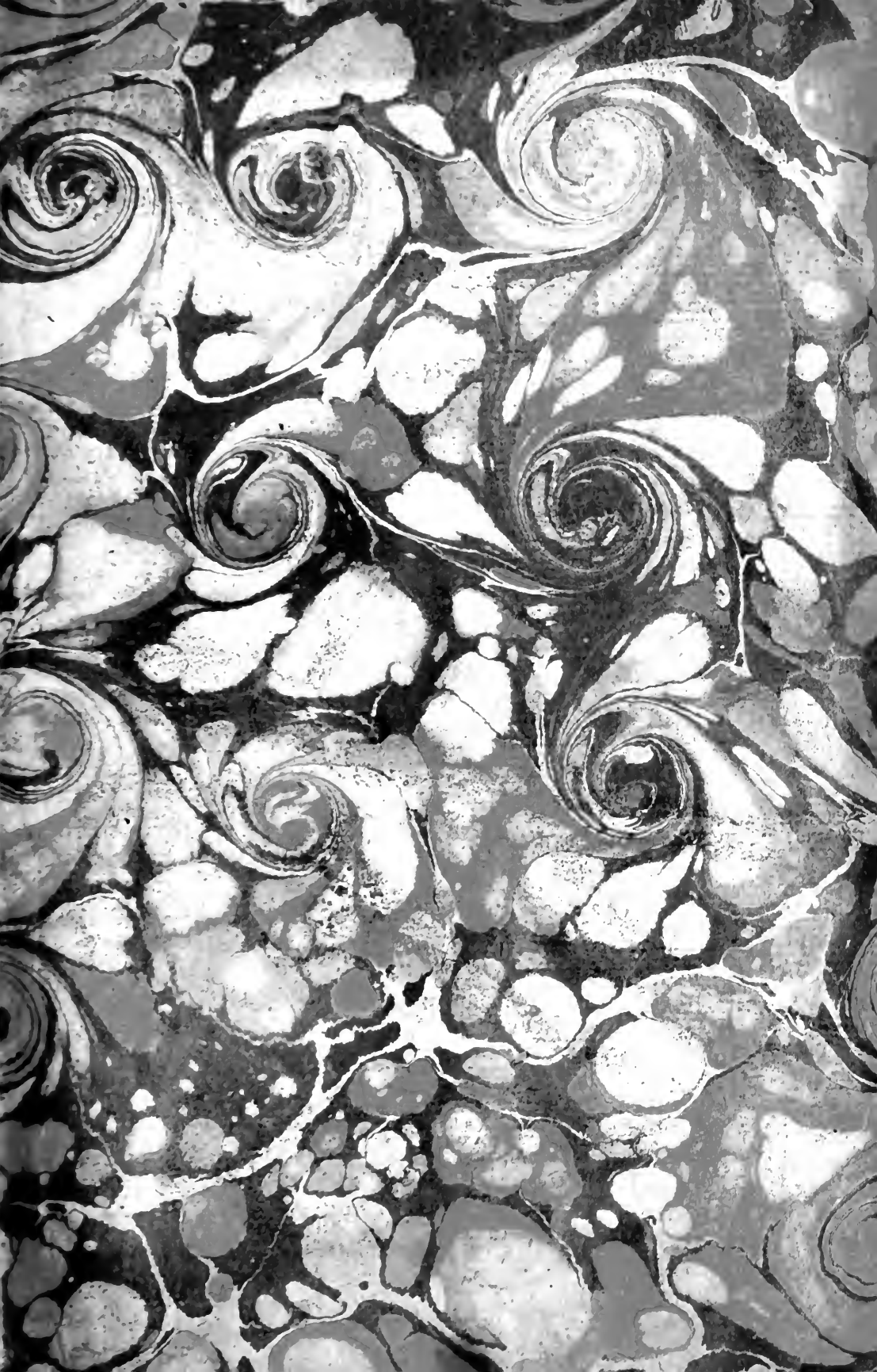






Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavienensis



coll. spec.

Œ U V R E S

D E

SEBASTIAN GARNIER,

REVISED

ED

THE AMERICAN

LA HENRIADE,
ET
LA LOYSSÉE;

DE SEBASTIAN GARNIER,

Procureur du Roi HENRI IV, au Comté & Bailliage
de Blois.

SECONDE ÉDITION;

*Sur la Copie imprimée à Blois, chez la Veuve GOMET,
en 1594 & 1593.*



A PARIS,

Chez J. B. G. MUSIER fils, Libraire, Quai des
Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THE LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF MICHIGAN

DESERVEDLY

Presented to the University of Michigan

SECOND EDITION

State Court of Michigan



PQ
1625
G3A6
1770

Gift of J. D. G. M. to the University of Michigan

MICHIGAN

coll. spec.

AVIS DU LIBRAIRE.

LA Poésie Françoisé remonte, comme l'on fait, aux premiers siècles de notre Monarchie, puisqu'il y avoit des Poètes en 1050 sous le regne de Henri I. Son enfance a duré longtemps; mais malgré les défauts des productions de ce genre, les Gens de Lettres ont toujours recueilli avec plaisir ce qu'on leur a restitué de nos anciens Poètes.

Les Poésies du Roi de Navarre, les Fabliaux & Contes en vers des 12^e, 13^e, 14^e & quinzième siècles ont été reçus avec autant de plaisir que l'on a de peine à être privé des Ouvrages de cent vingt-sept Poètes François vivants avant l'an 1300, dont le Président Fauchet nous a conservé les noms avec les sommaires de leurs Ouvrages.

La réimpression des Villon, Cretin, Coquillard, de la Farce de Pathelin & autres, que fit il y a quelques dizaines d'années Coustelier, l'obligation que les Gens de Lettres ont à l'Abbé Lenglet du Fresnoy pour l'édition complète du Roman de la Rose, sont des preuves certaines de ce que j'avance.

C'est d'après ces considérations, que j'ai cru que l'on verroit avec plaisir reparoître un Poète du quinzieme siecle, dont peu de personnes connoissent l'existence; la rareté même de l'Ouvrage semble lui promettre un heureux succès.

C'est de SEBASTIAN GARNIER, Procureur du Roi en son Bailliage de Blois, qu'il s'agit ici. Ses Poèmes, la Henriade & la Loyflée, ont pour objet deux des plus grands Rois qui aient honoré le Trône François, Henri IV, & S. Louis : les familles illustres dont nous voyons les descendans remplir avec distinction les Charges les plus honorables, ne seront-elles pas toujours flattées de retrouver un monument des actions qui leur ont mérité la distinction dont elles jouissent; & d'ailleurs ne suffit-il pas de nommer les Héros de ces Poèmes, pour intéresser tous les cœurs François?

Ce qu'il y a de singulier, c'est que nos Bibliographes ne font nulle mention de cet Auteur. Moreri & ses Continueurs, Bayle, Chauffepié, Prosper Marchand, Nicéron, Desfontaines, l'Abbé Goujet n'en

parlent pas. Le seul Pere Le Long, dans sa Bibliothèque de la France, Edition de 1719, annonce la troisieme partie de son Ouvrage. Au N°. 8384, on lit:

» Le premier Livre de la Henriade de
» Jean le Blanc, en vers. Paris, 1604,
» in-4°.

» Les huit derniers Livres de la Henriade,
» contenant les faits de Henri IV contre les
» Espagnols, par Sébastien Garnier. Blois,
» 1593. in-4°. en vers.

On voit aisément par-là qu'il n'a pas eu connoissance des huit premiers Livres, dont les deux premiers ont été imprimés en 1594, ni de la Loyssée, qui le fut la même année que les derniers de la Henriade.

C'est donc véritablement une restitution à faire à la Littérature Françoisse, que de lui donner un Poète qu'on peut regarder comme Historien contemporain de Henri IV.

On voit, par ce que je viens de dire, que je n'ai pu trouver nul secours pour l'Histoire de la vie de cet Auteur; je me bornerai donc à exposer les raisons qui m'ont engagé à donner l'édition de ses Œuvres telles qu'elles paroissent aujourd'hui.

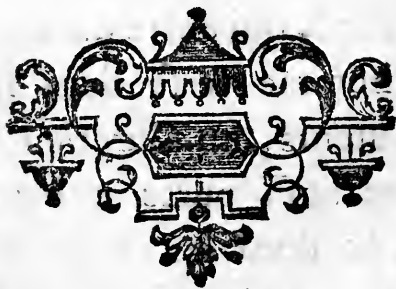
L'Edition qui a servi de copie (1), compose un petit volume in-4°. du plus petit format, imprimé à Blois, chez la veuve Gomet. Les deux premiers Livres de la Henriade en 1594, les huit derniers en 1593, ainsi que la Loyssée, dont il n'y a que trois Livres, & qui n'est pas achevée. L'Ouvrage est imprimé en caractères italiques, & les marges chargées en gros caractères romains, d'espèces de sommaires, & des noms des personnes que l'Auteur fait agir : le mot *comparaison* se trouve à chacune de celles qui se rencontrent dans cet Ouvrage, ainsi que l'indication des endroits imités d'Homere & de Virgile. Nous ne sommes plus dans un siècle où l'on se pique

(1) Cette édition appartient à M. le Marquis de Quincye-Saint-Maurice, Grand Bailli d'Epée du Nivernois, connoisseur & amateur de raretés littéraires, qui avoit formé le cabinet le plus intéressant sur notre Droit public & notre Histoire, pour M. de Fonranieu, Conseiller d'Etat, & Garde des meubles de la Couronne. Ce riche cabinet est passé à la Bibliothèque du Roi. M. de Quincye a réuni tout ce que l'on connoît dans toutes les langues, & tant imprimé que Mss. sur l'Art de la Cavalerie & de la Gymnastique, qu'il a même orné de figures dessinées & enluminées de sa main. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui est une preuve de l'amitié dont il m'honore.

d'une si scrupuleuse exactitude. J'ai donc supprimé tout ce qui se trouve sur les marges; & j'ai observé de faire des argumens aux huit derniers Livres, l'Auteur n'en ayant mis qu'aux deux premiers. C'est dans la vue aussi d'éclaircir différens endroits, que, d'après les Mémoires du temps, j'ai dressé la Table historique qui se trouve ci-après, soit pour éviter la confusion des personnes de même nom, soit pour indiquer leurs Offices, Charges, ou dignités; au reste, je me suis conformé à l'orthographe de l'Auteur & du tems; & il n'y a aucun changement dans le corps de l'Ouvrage. J'ose seulement assurer que tel que paroît aujourd'hui notre Auteur, s'il ne semble pas un Poëte excellent, au moins reconnoîtra-t-on en lui un fidele sujet du Roi, un Historien exact qui entre dans de grands détails, un homme versé dans la lecture des anciens Auteurs, un Chrétien dont les maximes sont aussi pures que naturellement amenées, & dont les comparaisons simples dénotent un esprit juste & réfléchi. Je prie de faire attention que Malherbe, le restaurateur de notre Poésie, étant son contem-

porain , il n'a pu lui servir de modele, & qu'il est le premier qui ait célébré en vers les exploits du Chef de l'auguste Maison Royale de Bourbon.

Je ne puis dissimuler la lacune des III, IV, V, VI, VII & VIII^e Livres de la Henriade, qui me manquent, aussi-bien que la suite de la Loyssée; je prie donc les amateurs de notre ancienne Poésie, de m'aider de leurs recherches pour compléter l'Œuvre de notre Auteur, ou de me communiquer quelques connoissances de sa vie: je me ferai un devoir de nommer ceux qui voudront bien me procurer ces secours.



T A B L E

H I S T O R I Q U E.

AIGUEMOND : voyez Egmont.

AMVILLE : voyez Damville.

ANDELOT (Charles de Coligny d'), second fils de Gaspard de Coligny, Amiral; après avoir bien servi Henri IV à la bataille d'Ivry, fut pris l'année suivante au siège de Paris, & eut la foiblesse d'abandonner le parti du Roi pour prendre celui de la Ligue. *Henriade*, liv. 14, page 191, vers 26.

ANET, grand & beau Château de l'Isle de France, proche la riviere d'Eure, bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Cette Terre, qui a le titre de Principauté, a été successivement dans la Maison de Vendôme, de Condé, & appartient aujourd'hui à M. le Comte d'Eu, par succession de Madame la Duchesse du Maine, sa mere. *H. L.* 16, p. 237. v. 29.

ANDRÉ (champ. de S.) : voyez Ivry.

ANGUIEN (Jean de Bourbon, Duc d'), frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, fut tué en 1557 à la bataille de Saint-Quentin, qu'on nomme aussi de S. Laurent, à cause du jour où elle se donna. *H. L.* 14, p. 197, v. 24.

ANJEAU. Je ne sais qui est ce Danjeau dont parle ici notre Auteur. Je trouve dans l'Histoire un Dangeau, Officier Calviniste, qui, en 1586, se distingua au siège que Henri IV mit devant Fontenay-le Comte, Capitale du Bas-Poitou. *H. L.* 15, p. 206, v. 15.

ANJOU (Charles, Comte d'), troisieme frere de S. Louis, Comte d'Anjou, du Maine & de Provence, & Roi de Sicile, se croisa avec S. Louis, fut défait & pris par les Sarrafins, & délivré en même tems que le Roi. Le Roi lui donna les Comtés d'Anjou & du Maine en appanage, & le fit Chevalier. Il avoit épousé Béatrix de Provence, sœur puînée de Marguerite, femme de S. Louis. Il mourut en 1285 dans la Pouille. *Loyssée*, p. 279, v. 10.

ANTRAGUES ou Entragues (Charles de Balzac, Sieur de Clermont d'), Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine de ses Gardes, étoit fils puîné de Guillaume de Balzac, & de Louise d'Humieres, & frere de François, pere de la Marquise de

Verneuil , maîtresse de Henri IV. Charles fut tué à la bataille d'Ivry bien près de la personne du Roi , laissant cinq fils & une fille : sa postérité & celle de François son frere , ont été éteintes. *H. l. 13, p. 172, v. 2.*

ARQUES (bataille d'), le Mercredi 26 Septembre 1589. C'est une petite ville au pays de Caux , sur la riviere de ce nom. *H. l. 1, p. 19, v. 1.*

ARTOIS (Robert , Comte d'), premier des freres de S. Louis ; épousa en 1238 Mahaut , fille du Duc de Brabant ; le Roi lui donna le Comté d'Artois en faveur de ce mariage , & le fit Chevalier. L'année suivante il apporta avec le Roi la sainte Couronne d'épines de Vincennes à Paris. Il suivit le Roi à son voyage d'outre-mer , & fut tué à la bataille de la Massoure , en Syrie , l'an 1249 , fort regretté du Roi & de toute l'armée. *Loyss. p. 279, v. 9*

ASSERAC. Le Marquis d'Asserac fut un des principaux Gentilshommes François qui accompagnerent le Duc de Nevers à Rome , où il étoit envoyé en qualité d'Ambassadeur de Henri IV auprès du Pape. *H. l. 11, p. 139, v. 1 & 15.*

AUBETERRE (Jacques d'Esparbès , Vicomte d'), étoit fils de Philippe d'Esparbès , Seigneur de Luffay , Vicomte d'Aubeterre , Chevalier des Ordres du Roi , Capitaine pour Henri IV du Château de Mauvesin , ville de l'Armagnac. Jacques mourut au mois de Mai 1596 , d'une fièvre pourprée , âgé de trente ans , sans avoir été marié. *H. l. 15, p. 211, v. 2.*

AUMALE. Charles & Claude de Lorraine , Ducs d'Aumale , & Claude de Lorraine , dit le Chevalier d'Aumale , servirent tous trois dans le parti de la Ligue. Claude fut tué devant la Rochelle en 1573. Le Chevalier d'Aumale , voulant attaquer S. Denis , y périt le 3 Janvier 1591. *H. l. 2, p. 56, v. 23.*

AUMALE (combat d') en 1591 ; le Roi Henri IV y fut blessé , & mit dans ses Gardes le soldat de qui il avoit reçu le coup.

AUMONT (Jean , Maréchal d'), Comte de Chateauroux , Chevalier des Ordres du Roi , fut blessé & pris à la journée de S. Quentin en 1557 , se trouva en 1558 à la prise de Calais , aux batailles de Dreux , de S. Denis , & de Montcontour ; s'attacha au service de Henri IV après la mort de Henri III , contribua à la victoire d'Ivry , & fut tué au siège de Comper , en Bretagne , le 17 Août 1575. *H. l. 1, p. 36, v. 8.*

AUSFRICH ou Aubsfrist , Seigneur de la Maisson de ce nom en Allemagne , qui étoit venu avec une troupe de Reîtres au secours de la Ligue , & fut fait prisonnier à la bataille d'Ivry. *H. l. 11, p. 137, v. 3.*

AUVERGNE (Charles de Valois , Comte d') depuis Duc d'Angoulême , Grand Prieur de France , fils de Charles IX , & de Marie Touchet , fille du Lieutenant Particulier d'Orléans. *H. l. 2 , p. 46 , v. 13.*

B.

BALAGNY. Jean de Montluc , bâtard de Jean de Montluc , Evêque de Valence , Gouverneur de Cambray pour Henri IV , qu'il obtint en Souveraineté avec le bâton de Maréchal de France en 1594. Il se montra , ainsi que Renée d'Amboise , sa femme , peu digne de cette haute fortune , & l'année suivante les Espagnols ayant repris cette ville , il redevint simple particulier. *H. l. 16 , p. 242. v. 1.*

BARRIERE (Pierre) , natif d'Orléans , d'abord batelier , puis soldat , avoit formé le projet de tuer le Roi , & fut encouragé dans ce dessein par le Curé de S. André-des-Arts , & le Recteur du College des Jésuites. Il fut découvert & arrêté à Melun , & condamné , par jugement du Prévôt de l'Hôtel , à avoir le poing coupé , & à être tenaillé & rompu vif. *H. l. 2 , p. 55 , vers 3.*

BASSOMPIERRE (Christophe de) Gentilhomme Lorrain , Ambassadeur du Duc de Lorraine près la Ligue , s'attacha d'abord au Duc de Mayenne , & fut député , après la conversion du Roi , pour conclure la trêve entre le Roi & les Ligueurs. Son fils François s'attacha sincèrement à Henri IV , fut Colonel Général des Suisses , Gentilhomme de la Chambre de S. M. , Maréchal de France , & Chevalier des Ordres du Roi ; il mourut sous Louis XIII , peu après être sorti de la Bastille , où le Cardinal de Richelieu l'avoit tenu onze ans. *H. l. 15 , p. 225 , v. 3.*

BARTHELEMI (Massacre de la S.) , le 24 Août 1570. *H. l. 1 , p. 25 , v. dernier.*

BEAUJEU (Imbert de) , Connétable de France , fut un des huit Chevaliers qui accompagnèrent le Roi à son premier voyage d'outre-mer. Il se signala à la bataille de la Massoure , & traita avec les Emirs d'Egypte pour la délivrance du Roi. Il le suivit encore à son second voyage d'Afrique , & servit au siège de Tunis en 1270. Il mourut en 1285. *Loyss. p. 280 , v. 4.*

BEAUMONT (Jean de). Comme il y a eu plusieurs Maisons de ce nom en France , il est assez difficile de démêler de laquelle étoit celui dont on parle ici. Suivant Moreri , il ne peut pas être de la Maison des anciens Comtes de Beaumont-sur-Oise , qui fut éteinte vers 1214 , ni de celle de Beaumont-le-Vicom-

- te , éteinte dans la personne d'Agnès , mariée en 1253 à Jean d'Acre , Roi de Jérusalem. *Loyff. p. 280, v. 6.*
- BIRON** *le vieil Biron* (Armand de Gontaud , Maréchal de) , un des principaux Officiers de Henri IV , lui rendit de grands services , contribua au gain des batailles d'Arques & d'Ivry. Il commanda en chef dans sept batailles , & il y avoit reçu plusieurs blessures. Il étoit aussi savant dans les Lettres que dans la guerre. Il fut tué le 28 Juillet 1592 , au siège d'Epernai en Champagne. *H. l. 1 , p. 35 , v. 31.*
- BIRON** (*Guillaume* , Baron de). Il se nommoit Charles de Gontaut , fut Maréchal , Duc & Pair de France. Il étoit fils d'Armand , se révolta plusieurs fois contre Henri IV , & fut décapité en 1602. *H. l. 1 , p. 35 , v. 14.*
- BLOIS** , ville de France dans la Généralité d'Orléans , Capitale du Blaisois , avec un Château renommé. Elle est sur la Loire , à dix-huit lieues d'Orléans , & à quarante de Paris. *H. l. 9 , p. 81 , vers 23.*
- BLANCHE** de Castille , fille d'Alphonse IX , Roi de Castille , mariée à Louis VIII en 1200 , & morte en 1252 pendant le premier voyage de S. Louis à la Terre-Sainte ; elle est enterrée à Maubuisson , proche Pontoise , Abbaye qu'elle avoit fondée en 1242. *Loyff. p. 270 , v. 12.*
- BLOIS** (le Comte de). Il y a apparence qu'il est ici question de Jean de Châtillon , premier du nom , fils de Hugues premier , & de Marie d'Avesnes , Comtesse de Blois , qui mourut en 1279 , laissant une fille unique , mariée à Pierre de France , fils de S. Louis. Il fut Grand-Maître de France , & mourut fort âgé en 1363. *Loyff. p. 279 , 307. v. 7. & 21.*
- BOHAIRE** (Saint) , village du Blaisois dans le Diocèse & l'Election de Blois. *Loyff. p. 269 , v. 14.*
- BOIS-DAUPHIN** (Urbain de Laval , Marquis de) fut fait prisonnier à la bataille d'Ivry. Il fut un des premiers Ligueurs & un des quatre Maréchaux de France que le Duc de Mayenne créa , & que Henri IV confirma. Il survécut à ce Prince , & assista au lit de justice tenu après sa mort , pour déclarer la Reine mere Régente. *H. l. 16 , p. 240 , v. 15.*
- BONIFACE VIII.** Tout le monde fait l'Histoire des fameux démêlés de ce Souverain Pontife avec Philippe-le-Bel en 1303. *H. l. 2 , p. 57 , v. 21.*
- BOURBON** (Archambault de) ayant suivi le Roi S. Louis dans son voyage de la Terre-Sainte , mourut dans l'Isle de Chypre en 1248 , laissant deux filles , Mahaud , & Agnès , de laquelle est venue Beatrix de Bourgogne , héritière de Bourbon , qui ayant épousé en 1272 Robert , Comte de Clermont , fils de S.

S. Louis, a fait la tige de la Maison de Bourbon, d'où est sorti Henri IV, dont voici la descendance.

S. Louis, Roi de France, neuvième du nom.

- 1 Robert de France, son sixième fils, & Beatrix de Bourbon, sa femme, mort en 1317.
- 2 Louis, premier du nom, Duc de Bourbon, & Marie de Haynaut, mort en 1341.
- 3 Jacques I, troisième fils de Louis, Comte de la Marche, & Jeanne de Châtillon-S. Paul, mort en 1361.
- 4 Jean I, Comte de la Marche, & Catherine de Vendôme, mort en 1393.
- 5 Louis, son second fils, Comte de Vendôme, & Jeanne de Laval, mort en 1446.
- 6 Jean II, Comte de Vendôme, & Elisabeth de Beauvau, mort en 1477.
- 7 François, Comte de Vendôme, & Marie de Luxembourg, mort en 1495.
- 8 Charles premier, Duc de Vendôme, & François d'Alençon, mort en 1537.
- 9 Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme & Roi de Navarre, & Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, mort au siège de Rouen 1562.

Henri IV. *Loyff. p. 279, v. 25.*

BOURGOGNE (Hugues IV, Duc de), de la première branche Royale des Ducs de Bourgogne, par Robert de France, premier du nom, Duc de Bourgogne, & fils du Roi Robert & de Constance de Provence. Ce Hugues mourut en 1272, laissant de Yoland de Dreux plusieurs enfants, & entr'autres Jean, Sieur de Charolois, qui épousa Agnès de Bourbon, dont il laissa Beatrix, femme de Robert de France, fils de S. Louis. *Loyff. p. 279, v. 13.*

BRUNSVICH. Le Comte de Brunsvich, qui fut tué à la bataille d'Ivry, avoit amené aux Ligueurs un secours de troupes Allemandes. *H. l. II, p. 147, v. 19.*

C.

CAJETAN (Henri, Cardinal), Légat envoyé en France par Sixte V. *Henr. liv. 10, p. 103, v. 3.*

CATHERINE de Bourbon, Duchesse d'Albret, Princesse de Navarre, sœur unique de Henri IV, fille d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, & de Jeanne d'Albret, fut Régente de la Basse Navarre & du Béarn, où le Roi l'avoit laissée. Le Comte de Soissons, Charles de Bourbon, aimoit cette Princesse, & en étoit aimé. Ils s'étoient même fait mutuellement

une promesse de mariage ; cependant , vaincue par les instances du Roi son frere , pour lequel elle avoit beaucoup de complaisance & de tendresse , elle se dégagea d'avec le Comte , & se déterminâ à épouser Henri , Duc de Lorraine & de Bar , surnommé le Bon , fils de Charles II , Duc de Lorraine & de Bar , & de Claude de France , seconde fille de Henri II , Roi de France. Malgré la différence des Religions , Catherine étant Calviniste , ce mariage se fit le 31 Janvier 1599 ; elle avoit alors quarante ans. Elle avoit été recherchée par plusieurs Princes , & destinée à François , Duc d'Alençon , quatrième fils de Henri II. Elle mourut au mois de Février 1604 , fort regrettée de toute la Cour , & particulièrement du Roi son frere , qui l'avoit toujours tendrement aimée. On remarqua qu'il la pleura. *Loyss. p. 268 , v. 14.*

CHARLES , bâtard de France : voy. Auvergne. *Henr. liv. 11 , p. 144 , v. 15.*

CHASTENERAIE ou Chataigneraie (Jean de Vivonne , Sieur de la) fut fait prisonnier par Sully à la bataille d'Ivry , & fut tué en trahison quelques momens après par trois hommes qui avoient été Gardes de Henri III. *Henr. liv. 16 , p. 240 , v. 26.*

CHASTILLON (Gaucher de) , cinquieme du nom , étoit fils de Gaucher IV , Seigneur de Châtillon-sur-Marne. Il suivit le Roi S. Louis à la Terre-Sainte , & ne cessa de donner des preuves de son zele & de sa bravoure. Il se signala à la bataille de Courtrai en 1302 , à celle de Mons-en-Puelle en 1304 , & combattit vaillamment à la bataille de Montcassel , au succès de laquelle il contribua , en 1328. Il mourut en 1329 âgé de quatre-vingts ans. *Loyss. p. 279 , v. 19.*

CHATEAUNEUF , petite ville de l'Angoumois , à 2 lieues de Jarnac. *Henr. liv. 13 , p. 174 , v. 5.*

CHATILLON (François de Coligny de) fils de Gaspard de Coligny , Amiral , tué à la S. Barthelemy. Il se retira à Geneve après ce massacre , défendit Tours en 1587 , emporta le fauxbourg S. Germain en 1590 , & mourut en 1591 , âgé de trente ans. *Henr. liv. 1 , p. 21 , v. 1.*

CHEMERAULT. Cette famille est originaire de Poitou. Il y avoit dans le seizieme siecle une Magdeleine de Chemerault qui avoit beaucoup d'esprit , & qui nous a donné des Ouvrages en vers & en prose. *Henr. liv. 15 , p. 209 , v. 12.*

CHIQUEOT étoit un bouffon de la Cour , mais qui n'en étoit pas moins vaillant , & qui étoit bon François. Au siège que Henri IV mit devant Rouen en 1592 , ce Chiquot fit prisonnier le Comte de Chaligny , frere du Duc de Mercœur. Ce Seigneur , outré de dépit de se voir pris , donna un grand coup d'épée sur

la tête de Chiquot , qui en mourut quinze jours après. *Henr. liv. 11 , p. 141 , v. 1.*

CHOISY (Jacques de l'Hopital ; Comte de) , issu d'une maison illustre en France qu'on croit sortie de celle de Galluci , qui florissoit au Royaume de Naples dès 1163 , établie en France en 1376. Celui-ci fut Chevalier d'honneur de la Reine Marguerite , premiere femme de Henri IV , & Chevalier des Ordres du Roi en 1598. *Henr. livre 11 , page 131 , v. 29.*

CHOMBERT : voy. Schomberg.

CHYPRE (le Roi de). C'étoit alors Henri I , troisieme successeur de Guy de Lusignan , & premier de cette maison qui ait été Roi de Jérusalem & de Chypre. Loin de s'opposer à la descente des François , comme le prétend ici notre Auteur , il vint accompagné de tous les Grands du pays recevoir le Roi à la descente de son vaisseau , le conduisit à Nicosie , capitale du Royaume , le logea dans son Palais , & fit fournir des rafraichissemens à toute l'armée. *Loyss. p. 304 , v. 1.*

CLERMONT : voy. Antragues.

CONDÉ (Henri de Bourbon II du nom , Prince de) , fils de Henri I , mort empoisonné à S. Jean d'Angely en 1588 , & petit-fils de Louis I , Prince de Condé , tué à la bataille de Jarnac en 1569 , qui étoit frere d'Antoine de Bourbon , Roi de Navarre , pere de Henri IV. Celui dont il est ici question , fut pere de Louis II , dit le Grand Condé. *Henr. liv. 13 , p. 175 , v. 4.*

CONTY (François de Bourbon , Prince de) , second fils de Louis I , Prince de Condé , tué à Jarnac le 13 Mars 1569 , & frere cadet de Henri I , mort en 1588. Ce Prince de Conty mourut sans postérité le 3 Août 1614. *H. liv. 13 , p. 173 , v. 20.*

COTERAS : voy. Coutras.

COUTRAS , ville de Guyenne sur les confins du Périgord , au confluent des rivières de Lille & de Dordogne , où s'est donnée la bataille de ce nom , le 20 Octobre 1587. *Henr. liv. 10 , p. 173 , v. 11.*

CRESNAY. Il étoit Cornette de M. le Duc de Montpensier à la bataille d'Ivry. *Henr. liv. 12 , p. 158 , v. 9.*

D.

DAMVILLE (Charles de Montmorency , Duc de) , Pair & Amiral de France , troisieme fils d'Anne Duc de Montmorency , Pair & Connétable de France ; se trouva aux batailles de Dreux , de S. Denis & de Montcontour. Il s'attacha au service de Henri IV , qui le fit Chevalier de l'Ordre du S. Esprit. Il mourut en 1612 , âgé de soixante-treize ans. *Henr. liv. 2 , p. 46 , v. 12.*

DREUX (Robert , Comte de) , frere de Pierre Mauclerc , Comte

de Bretagne , fut avec le Roi quand il mena son armée contre ce Comte de Bretagne : il avoit marié sa fille au Duc Hugues IV de Bourgogne. S'étant croisé avec le Roi , il mourut pèlerin de France en Chypre l'an 1248. *Loyss. p. 279 , v. 26.*

E.

EGMONT (Philippe , Comte d') , fils de l'Admoral d'Egmont , & venu au secours de la Ligue. Il fut tué à la bataille d'Ivry en 1590. *Henr. liv. 9 , p. 97. v. 26.*

EPERNON (Jean Louis de Nogaret de la Valette , Duc d') fut un de ceux qui eurent le plus de part à la faveur , aux bonnes grâces & aux libéralités de Henri III. Il se soumit avec un peu de peine à Henri IV , joua un grand rôle pendant le regne de Louis XIII. , sous lequel il essuya les plus fâcheuses disgrâces. Enfin après avoir joni avec beaucoup de hauteur de sa bonne fortune , & soutenu la mauvaise avec une grande fermeté , il mourut en 1642 , âgé de quatre-vingt-huit ans : voy. Journal de Henri III , pag. 121 , édit. 1744. *Henr. l. 16 , p. 244 , v. 6.*

EURE , petite riviere de Normandie , qui prend sa source dans le Perche , & se jette dans la Seine , un peu au-dessus du Pont-de l'Arche. Elle porte bateau dès Maintenon , & c'est en cet endroit où on avoit commencé un canal pour en amener les eaux à Versailles ; mais on a abandonné ce projet. *Henr. l. 14 , p. 189 , v. 14.*

F.

FARGIS (le Sieur du) fut chargé par Henri IV de réduire la ville du Mans à son obéissance. *Henr. liv. 15 , p. 220 , v. 24.*

FERE (la) , petite ville de Picardie dans la Thierache , au confluent de la Serre & de l'Oise. Il y a une Ecole d'artillerie & un moulin à poudre : elle étoit forte autrefois ; mais les fortifications en ont été démolies. Après avoir été occupée par ceux de la Ligue , le Roi Henri IV la reprit sur eux en 1596 , après un siège de cinq mois , le plus long que Henri ait fait. Il y fut dangereusement malade. *Henr. liv. 14 , p. 197 , v. 20.*

FLAMAND (Guillaume le). Guillaume , Comte de Flandres , du chef de Marguerite de Flandres , sa femme , étoit Donpierre de son nom , frere d'Archambaut , & de Gui de Bourbon. Il se croisa avec le Roi à son premier voyage , combattit à la Massoure , & revint en France le lendemain de la délivrance du Roi. *Loyss. p. 279 , v. 14.*

FONTAINE-MARTEL (François de) , Gouverneur de Neuf-Chatel en Normandie , qu'il tenoit pour le parti de la Ligue. Il se trouva dans Louviers quand le Roi s'en empara le 5 Juin 1591. *Henr. liv. 16 , p. 240 , v. 28.*

FREDERIC II, Empereur, fils de l'Empereur Henri VI, & petit-fils de Frederic I, eut de grands démêlés avec le Pape Innocent IV, qu'il persécuta pendant long-tems. Le Pape le déposa & l'excommunia au quatrieme Concile général de Lyon, le 22 Juillet 1245, & délia ses sujets du serment de fidélité. S. Louis fit tout ce qu'il put pour le réconcilier avec le Pape, mais inutilement. Il mourut accablé de chagrin à Fiorenzuola, dans la Pouille, le 13 Décembre 1250, âgé de cinquante-sept ans. *Loyss. p. 283, v. 27.*

G.

GAMACHES (Nicolas Rouault, Seigneur de) étoit un Seigneur Calviniste attaché à Henri IV.

Il y a aussi un Bourg de ce nom en Normandie, & c'est de ce lieu dont il est question ici. *Henr. liv. 1, p. 19, vers dernier.*

GIVRY (Anne d'Anglure, Baron de) s'attacha à Henri IV après la mort de Henri III, sans chercher à se faire valoir. Il se trouva au combat d'Aumale en 1592. Après avoir rendu de grands services au Roi, il fut tué au siège de Laon en 1594, & fort regretté de Henri. Ce Seigneur étoit également versé dans la guerre & dans les belles-lettres. *Henr. liv. 2, p. 46, vers 13.*

GRAND-PRIEUR de France : voy. Auvergne.

GUITRY (Jean de Chaumont, Marquis de) ; Maréchal de Camp, déterminâ, par ses conseils & par son éloquence, Henri IV à ne point s'éloigner de Paris après la mort de Henri III. Il mourut en 1592. *Henr. liv. 2, p. 46, v. 12.*

GUYON. Il étoit frere de Guillaume de Donpierre, Comte de Flandres. Il fut un des premiers, ainsi que son frere, qui prirent la croix avec S. Louis. *Loyss. p. 280, v. 1.*

H.

HEURE (riviere d.) : voyez Eure.

HUGUES LE BRUN, fils aîné de Hugues, Comte de la Marche, traita de paix avec le Roi pour son pere qui s'étoit révolté ; & fut retenu en ôtage pour lui. Il se croisa avec le Roi à son premier voyage. *Loyss. p. 280, v. 2.*

HUMIERES, Marquis d'Ancre (Charles, Seigneur d'), Gouverneur de Compiègne pendant la Ligue, Chevalier des Ordres du Roi, étoit un Seigneur des plus accomplis de son tems. Il étoit aussi courageux que savant, & possédoit la Chirurgie & l'Anatomie. Il fut d'abord engagé dans le parti de la Ligue, & servit utilement le Duc de Mayenne à la ba-

taille d'Ivry. S'étant depuis soumis à Henri IV, il lui fut fort attaché ; & ayant été à la prise de Ham en Picardie, l'an 1595, Henri apprenant en même tems la victoire & la perte de d'Humieres, versa des larmes, & dit : Ham me coûte trop cher : j'en donnois plusieurs pareilles pour l'homme que j'ai perdu. *Henr. liv. 10, 14, p. 124, 187, v. 3 & 21.*

I.

INNOCENT IV. Sinibalde de Fiesque, Génois, Pape sous le nom de Innocent, succéda, après vingt-deux mois de vacance, à Célestin IV. Il eut de grands démêlés avec l'Empereur Frédéric II, qu'il excommunia au quatrième Concile de Lyon. Le Roi partant pour la Terre-Sainte, eut une entrevue avec ce Souverain Pontife à Lyon. Il mourut au Royaume de Naples l'an 1254. *Loyss. p. 283, v. 25.*

IVRY (Bataille d'), donnée le 14 Mars 1590, dans la plaine près le bourg de ce nom, entre Dreux & Nonancourt, aux villages de S. André & de Foucrainville. *Henr. liv. 9, p. 77, v. 10.*

L.

LANCAUNAY, Gentilhomme de Normandie, âgé de 72 ans, se trouva à la bataille d'Ivry dans l'armée du Roi, & y fut tué. *Henr. liv. 12, p. 156, v. 21.*

LAURENT (Bataille de S.), ou bataille de S. Quentin. *Henr. liv. 14, p. 197, v. 21.*

LOIRET, jolie petite riviere de l'Orléanois, à une lieue & demie d'Orléans. Elle prend sa source dans une maison agréable qui a appartenu au célèbre Mylord Bolingbrooke, & est aujourd'hui possédée par M. Boutin, Conseiller d'Etat. Cette riviere sort en forme de bouillon du milieu d'un bassin, & à quelques toises de là elle peut porter de petits bateaux. On la passe sur deux ponts de pierre à Olivet & à S. Mesmin ; elle fait tourner dans son cours, qui n'est que de deux lieues, différens moulins ; & après avoir arrosé le plus agréable vallon qu'on puisse voir, elle se rend dans la Loire près de l'Abbaye de S. Mesmin. *Henr. liv. 16, p. 245, v. 15.*

LONGUEVILLE, (Henri d'Orléans I, Duc de), Pair & Grand Chambellan de France, Chevalier des Ordres du Roi, & Gouverneur de Picardie, fut un des premiers qui s'attacha à Henri IV après la mort de Henri III, & tint constamment son parti pendant la Ligue, dont il défit les troupes à la bataille

de Senlisen 1189. Il fut tué par accident à Amiens le 29 Avril 1595. *Henr. liv. 2, p. 46, v. 11.*

LORGES : voy. Montgommery.

LORRAINE DE VAUDEMONT (Louise de), fille de Nicolas de Lorraine, Duc de Mercœur & Comte de Vaudemont, & de Marguerite d'Egmont, mariée à Reims le 15 Février 1575, veuve de Henri III le 2 Août 1589, & morte à Moulins le 29 Janvier 1601. *Henr. liv. 2, p. 49, v. 17.*

LUSIGNAN. La maison de Lusignan a étendu ses branches jusqu'en Orient, dans la personne de Guy, fils de Hugues VIII, qui, ayant fait le voyage d'outre-mer, & épousé Sibille, Reine de Jérusalem, devint Roi de Jérusalem en 1185, & perdit ce Royaume en 1187. *Loyss. p. 306, v. 14.*

LUSIGNAN (Guy de). Il avoit perdu le Royaume de Jérusalem en 1187; ainsi ce ne peut pas être de lui dont il est question ici. Il y a plutôt apparence que c'est Henri I, Roi de Chypre. *Voy. p. 304, v. 1, & la note sur ce vers. Loyss. p. 307. v. 11.*

LOYS (*ce grand Roi*), c'est de Louis IX, dit S. Louis, dont il est ici question. Il étoit fils de Louis VIII, & de Blanche de Castille. Il naquit en 1215, succéda à son pere en 1226, âgé d'environ douze ans. Il avoit épousé Marguerite de Provence, dont il eut onze enfants, du nombre desquels sont Philippe le Hardi, qui lui succéda, & Robert, Comte de Clermont, mari de Béatrix de Bourgogne, héritière de Bourbon, desquels est sortie la maison de Bourbon, montée sur le Trône trois cens ans après dans la personne de Henri IV. Tout le monde fait l'histoire & les succès des guerres de S. Louis dans la Terre-Sainte. Il mourut en 1270 au Château de Carthage en Afrique pendant sa seconde expédition d'outre-mer. *Loyss. p. 267, v. 4.*

LYANCOURT. Il paroît qu'il est question ici de Charles Duplessis-Lyancourt, premier écuyer de Henri IV, dont parle M. de Sully dans ses Mémoires (tom. 3, pag. 59, édit 1745), mort en 1620, Gouverneur de Paris, & non pas de Nicolas d'Amerval, Sieur de Liancourt, mari de Gabrielle d'Estrées, duquel elle fut séparée, & fut depuis maîtresse de Henri IV. *Henr. liv. 15, p. 212, v. 22.*

LYMASSON. Limisso, port de l'isle de Chypre à la côte méridionale où S. Louis aborda avec une flotte de trente-huit grands vaisseaux, lors de son premier voyage à la Terre-Sainte en 1248. *Loyss. p. 299, v. 12.*

- gommery, Capitaine de la Garde Ecoſſoïſe, qui bleſſa Henri II dans un tournois en 1559; & ayant été pris les armes à la main dans Domfront, fut décapité à Paris le 26 Juin 1574. *Henr. liv. 1, p. 28, v. 12.*
- MONTIGNY (François de la Grange de), Seigneur vaillant & affectionné à Henri IV, qu'il ſervit avec diſtinction. C'étoit à lui que ce Prince donnoit audience lorsqu'il fut bleſſé par Jean Châtel, le 26 Décembre 1594. *Henr. liv. 11, p. 132, v. 2.*
- MONTPENSIER Henri de Bourbon, Duc de) arriere petit-fils de Louis, Prince de la Roche-sur-Yon, de la branche des Comtes de Vendôme, fut un des Chefs de l'armée de Henri IV contre les Ligueurs, & le ſervit très utilement en diverſes occaſions Il mourut en 1608, âgé de trente-cinq ans.
- Louis de Bourbon I du nom, ſecond fils de Jean II de Bourbon, Comte de Vendôme, & Louiſe de Bourbon, Comteſſe de Montpenſier, mort en 1520.
- Louis II de Bourbon, Duc de Montpenſier, & Jacqueline de Longwie, mort en 1582.
- François de Bourbon, Duc de Montpenſier, & Renée d'Anjou, Comteſſe de S. Fargeau, mort en 1592.
- Henri de Bourbon, Duc de Montpenſier, né en 1563, & Henriette Catherine, Duchefſe de Joyeuſe, mort en 1608, laiſſant une fille unique Marie, mariée à Gaſton Jean-Baptiſte de France, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII, morte en 1627. *Henr. liv. 9, p. 99, v. 21.*
- MORNAY (Philippe du Pleſſis), Seigneur du Pleſſis-Marly. *Voyez* Notes ſur la Henriade de M. de Voltaire, chant 1, vers 151.
- MOUY (Iſaac Vaudré, Sieur de), Officier Calviniſte. Suivant notre Auteur, il amena conjointement avec Humieres un renfort au Roi. Suivant les Mémoires de Sully, ces deux Officiers étoient dans le parti de la Ligue, & amenèrent, après la bataille, un ſecours au Duc de Mayenne. La relation de la bataille d'Ivry imprimée à Tours en 1590, donne à entendre que les troupes de Picardie, commandées par Humieres & Mouy, étoient dans l'armée de Henri IV. *Henr. liv. 14, p. 187, v. 3.*
- MYOSANT. Il y a toute apparence que ce Seigneur, d'une vallée au bas de Roncevaux, eſt quelque Seigneur de la maiſon d'Albret; il y avoit dans le parti de Henri IV un Henri d'Albret, Baron de Mioſſens, duquel eſt forti le Comte de Mioſſens, Maréchal de France, ſous le nom de Maréchal d'Albret, en 1633. *Henr. liv. 9, p. 88, v. 18.*

N.

NEMOURS (Charles Emmanuel de Savoie , Duc de) combattit pour la Ligue à Ivry , défendit Paris contre Henri IV en 1590 , & mourut en 1596. *Henr. liv. 2 , p. 56 , v. 23.*

NESLE (Guy de Laval , Marquis de) , époux de Marguerite Hurault , fille de Philippe Hurault , Comte de Chiverny , Chancelier de France sous Henri III & Henri IV. Il fut tué à la bataille d'Ivry. *Henr. liv. 11 , p. 137 , v. 15.*

NOGARET (Guillaume) , sous prétexte de signifier au Pape Boniface VIII un appel au futur Concile , fut chargé d'enlever ce Souverain Pontife. *Henr. liv. 2 , p. 57 , dernier vers.*

NOUE (François de la) , dit *Bras de fer* , Gentilhomme Breton , Calviniste , rendit de grands services à Henri IV contre la Ligue. Il fut tué en 1591 au siège de Lamballe. *Henr. liv. 2 , p. 46 , v. 13.*

O.

O (François d') , Seigneur de Fresnes de Maillebois , Gouverneur de Paris , Surintendant des Finances , Maître de la Garrobe de Henri III , Premier Gentilhomme de sa Chambre , l'homme de la Cour le plus avide , le plus arrogant , & le plus dissipateur. Il mourut le 24 Octobre 1594 de la pierre , ayant été taillé par Collot , célèbre Chirurgien de ce tems. *Henr. liv. 15 , p. 222 , v. 29.*

P.

PANIGAROLE (François) , Cordelier , depuis Evêque d'Ast en Piémont , étoit venu jeune en France , & y étudia. Etant depuis revenu avec le Légat Cajetan , il fut l'un de ceux qui s'enfermerent dans Paris en 1590 , pour encourager les Parisiens à soutenir le siège , & y prononça à cet effet des sermons très séditieux. *Henr. liv. 11 , p. 128 , v. 12.*

PARME (Alexandre Farnese , Duc de) , fils d'Ottavio Farnese , sur la réquisition du Duc de Mayenne , vint au secours de la Ligue , contraignit Henri IV à lever le blocus de Paris , prit La-gny d'assaut ; & s'en retournant en Flandres , fut attaqué par Henri , qui lui tua beaucoup de monde. Il revint en France , fit le siège de Rouen que Henri IV faisoit en personne en 1592 , fut blessé à Caudebec , & mourut de cette blessure à Arras , le 4 Décembre de la même année. *Henr. liv. 15 , p. 204 , v. 25.*

PAUL (François d'Orléans-Longueville , Comte de S.) , Gouverneur de la Province de Picardie. *Henr. liv. 15 , p. 204 , vers 5.*

PLUVINEL (Antoine) , Gentilhomme du Dauphiné , est le premier qui ait ouvert en France les Ecoles connues sous le nom d'Académies , où l'on apprend à faire les exercices qui conviennent à un Gentilhomme. Il fut premier Ecuyer de Henri Duc d'Anjou , le suivit en Pologne , & revint avec lui en France. Ce fut sous le regne de Henri III qu'il forma le dessein d'une Académie qui n'eut lieu que sous le regne suivant. Henri IV lui donna la direction de sa grande écurie , le fit son Chambellan , sous-Gouverneur du Dauphin , depuis Louis XIII , & l'envoya en Ambassade en Hollande. Il se trouva à la bataille d'Ivry près la personne de Henri. Il eut l'honneur de mettre le Roi Louis XIII à cheval , & mourut le 24 Août 1620. Nous avons de lui un excellent Livre des leçons qu'il donna. *Henr. liv. 9 , p. 85 , v. 10.*

POITOU (Alphonse , Comte de) , second frere de S. Louis , fut fait Chevalier à Saumur l'an 1241. Le Roi lui avoit fait épouser Jeanne , fille du Comte de Toulouse , & lui avoit donné le Comté de Poitiers , l'Auvergne & l'Albigeois. Il fut blessé à l'attaque du Château de Fontenay en Poitou ; se croisa avec le Roi , & resta néanmoins avec la Reine pour garder le Royaume. Il mena l'arrière-ban de France au Roi , fut pris à la bataille de la Massoure , & revint en France. Il se croisa avec le Roi à son second voyage ; & étant de retour de Tunis , il mourut comme il se dispoisoit à repasser dans la Terre-Sainte. *Loyss. p. 279 , v. 11.*

R.

RAYMOND (le Tholosain.) Raimond VI. dit le jeune , fit d'abord la guerre contre l'Eglise ; mais s'étant réconcilié , il s'attacha à S. Louis , prit la croix avec lui , & alla à Aigues-mortes pour s'y embarquer ; étant tombé malade , il s'en retourna , & mourut à Milhàud en Rouergue le 27 Septembre 1259. *Loyss. p. 279 , v. 14.*

RAMBOUILLET (Nicolas d'Angennes , Seigneur de) , Vidame du Mans , fut Capitaine des Gardes sous Charles IX , Chevalier des Ordres du Roi en 1580 , & Ambassadeur en Allemagne & à Rome ; il assista au Conseil tenu par Henri III en 1588 au sujet de la mort du Duc de Guise ; eut beaucoup de part à la réunion de Henri III avec Henri Roi de Navarre , & fut un des premiers Seigneurs qui reconnut Henri IV sans restriction pour son Souverain. Il joignoit à une grande connois-

- sance des affaires un goût décidé pour les Belles-Lettres , qui s'est perpétué dans sa famille. *Henr. liv. 15 , p. 222 , v. 23.*
- REINE d'Angleterre (Elisabeth) , fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen , qui a régné quarante-quatre ans en Angleterre avec beaucoup de gloire , aida de ses troupes Henri IV , & fit alliance avec lui ; elle étoit estimée & crainte de toutes les puissances de l'Europe. *Henr. liv. 1 , p. 19 , v. 13.*
- RHODE (Guillaume Pot , Chevalier Seigneur de) , Premier Ecuyer tranchant , & Porte-cornette blanche du Roi , Prévôt-Maître des cérémonies de l'Ordre du S. Esprit , & Grand-Maître des cérémonies de France. *Henr. liv. 14 , p. 185 , v. 3.*
- ROCHEFOUCAULT (François de la) , Prince de Marillac , fils de celui qui avoit été tué à la S. Barthelemy , attaché au service de Henri IV , qui le fit Colonel général de son infanterie ; il fut tué au combat de S. Yrier-la-Perche en 1592. *Henr. liv. 2 , p. 46 , v. 13.*
- ROQUELAURE (Antoine de) , d'une maison noble & ancienne du Comté d'Armagnac , fut fort considéré de Jeanne d'Albret , Reine de Navarre , mere de Henri IV , & entra depuis dans la confidence & la familiarité de ce Prince , qui le combla de biens en considération de ses services & de sa fidélité. Il se trouva dans le carrosse du Roi lorsqu'il fut assassiné. Il fut fait Maréchal de France sous Louis XIII , & mourut en 1625 , âgé de quatre-vingt-deux ans. Sa maison s'est éteinte en 1738 par la mort de Gaston Jean-Baptiste Antoine , Maréchal , Duc de ce nom , petit-fils de celui dont nous parlons. *Henr. liv. 15 , p. 214 , v. 5.*
- ROSNE (Chretien de) Gentilhomme Lorrain , cadet de la maison de Savigny , fut constamment attaché au parti de la Ligue , au service des Espagnols , & ne cessa pendant sa vie de travailler à la ruine de la France. Il étoit fort brave , défendit Paris contre Henri IV , & fut un des quatre Maréchaux de France créés par le Duc de Mayenne. Après la réduction de Paris , il se retira de France , & fut tué au mois d'Août 1596 en assiégeant Calais. *Henr. liv. 15 , p. 225 , v. 3.*
- ROSNY (Maximilien de Béthune , Duc de Sully , & Marquis de) ami de Henri IV , son principal Ministre. Il est trop connu pour en dire davantage ici. Il s'étoit attaché à Henri IV depuis l'âge de quatorze ans , quitta la Cour peu de tems après sa mort , & mourut en son Château de Villebon , au pays Chartrain , le 22 Décembre 1641 , âgé de quatre-vingt-deux ans. Sa veuve , Rachel de Cochefilet , mourut à Paris en 1659 , à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. *Henr. liv. 14 , p. 191 , v. 5.*

Il y a aussi un Bourg de France de ce nom à une lieue de Mantes, avec un beau Château. Cette Terre a le titre de Marquisat, & a été possédée par le fameux Duc de Sully, qui en a porté long-tems le nom. Elle appartient aujourd'hui à M. de Senozan.

S.

SAINT-PAUL (Hugues de Châtillon, Comte de) & de Blois, second fils de Gaucher III, & d'Elisabeth, Comtesse de Saint-Paul, suivit pendant un tems le parti du Comte de Champagne lorsqu'il se révolta contre S. Louis, & fut un des premiers à rentrer dans son devoir. Se disposant à faire le voyage de la Terre-Sainte avec le Roi, il mourut le 9 Avril 1248.

Loyss. p. 279, v. 19.

SALLEBRUCHE (Jean, Sire d'Apremont, Comte de), par sa femme, se croisa avec Jean, Sire de Joinville, dont il étoit cousin. Gobert, son frere, se croisa avec lui. *Loyss. p. 280, vers 5.*

SARGINES (Geoffroi de), Chevalier très renommé & très courageux, s'étant croisé, & ayant suivi S. Louis en la Terre-Sainte, rejetta la proposition que les Sarrazins faisoient d'avoir le Roi pour ôtage, fit rendre la ville de Damiete aux infideles en exécution du traité fait avec eux pour la délivrance du Roi. Il entra depuis dans le Conseil du Roi, qui, en partant pour la France, l'établit Commandant à Acre, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. *Loyss. p. 280, v. 7.*

SAVOYSIEN (*Et toi, Prince Savoyzien*) Charles Emmanuel, Duc de Savoie, se joignit à l'Espagne & à la Ligue, entra en Provence, où il réussit mal, soutint le Duc de Nemours à Lyon. Lesdiguières & le Connétable de Montmorency, remporterent de grands avantages sur lui. *Henr. liv. 2, p. 58, vers 2.*

SCHOMBERG (Theodoric de), commandant les Reitres, tué à la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590. *Voyez Mémoires de Sully, in-12, tom. 1, pag. 368. note 53. Henr. liv. 10, p. 123, v. 23.*

SEVERIN (S.), famille originaire du Royaume de Naples, qui étoit venu s'établir en France. Il est mort il y a quelques années un Ministre d'Etat de ce nom & de cette famille. *Henr. liv. 1, p. 34. vers 3.*

SIGONGNE (Charles de Beaufoncle, Sieur de), Cornette de la Compagnie du Duc de Mayenne à la bataille d'Ivry, où il fut fait prisonnier. Il fut Gouverneur de Dieppe, & en 1603 le Roi le confirma dans ce Gouvernement. *Henr. liv. 14, p. 191, v. 7.*

SOURDIS (François d'Escoubleau, Seigneur de Joui, Marquis de), Gouverneur de Chartres, avoit épousé Isabelle Babou, fille de Jean Babou de la Bourdaisière, tante de Gabrielle d'Estrées. Il fut privé de son Gouvernement par la Ligue. Henri le lui rendit à la prière de Gabrielle. Ce fut dans son Hôtel, Cloître S. Germain-l'Auxerrois, que mourut Gabrielle d'Estrées, appelée alors la Duchesse de Beaufort. Il mourut en 1602 le 20 Mars. *Henr. liv. 15, p. 212, v. 23.*

T.

THELIGNY (Theophile de la Noue de), frère d'Odet de la Noue, connu sous le nom de Teligny. Il étoit fils du fameux François de la Noue mort au siège de Lamballe en Bretagne, le 4 Août 1591. *Henr. liv. 1, p. 31, v. 24.*

THORIGNY (Charles de Matignon, Comte de). Il fut fait Chevalier des Ordres du Roi en 1598. *Henr. liv. 13, p. 179, v. 2.*

TOULOUSE (Raymond VII, Comte de), né en 1197, & mort en 1249, étoit père de Jeanne, Comtesse de Toulouse, femme d'Alphonse, Comte de Poitiers, & frère du Roi S. Louis. *Loyss. p. 279, v. 14.*

TREMOUILLE (Claude, Seigneur de la), né en 1566, embrassa le Calvinisme, & suivit le parti de Henri IV, qu'il servit aux sièges de Rouen, de Poitiers, & eut beaucoup de part à la victoire que ce Prince remporta à Fontaine-Françoise en 1595, après laquelle le Roi le fit Duc & Pair sous le nom de Duc de Thouars. Il mourut de la goutte en 1604, au Château de Thouars, âgé de 35, ou selon d'autres de 38 ans. *Henr. liv. 15, p. 217, v. 16.*

TURENNE. Henri de la Tour-d'Auvergne, premier du nom, connu d'abord sous le nom de Vicomte de Turenne, & depuis sous le nom de Duc de Bouillon, naquit au Château de Josc en Auvergne le 28 Septembre 1555, de François III, Vicomte de Turenne, & de Eléonore de Montmorency, fille aînée du Connétable Anne de Montmorency, & de Magdeleine de Savoie. Il fut élevé à Chantilly sous les yeux du Connétable son grand-père, où il réussit en toutes sortes d'études, & profita des bonnes instructions qu'on lui donnoit. Il s'attacha au Duc d'Alençon, & eut beaucoup de part aux affaires de la Cour sous les regnes de Charles IX. & de Henri III, jusqu'au moment où ayant renoncé publiquement à la Religion Catholique pour embrasser le Calvinisme, il rompit d'une manière éclatante avec le Duc d'Alençon. Il suivit depuis le parti de Henri IV, alors Roi de Navarre, & le servit très utilement

dans toutes ses guerres de sa personne & de ses conseils, & lui amena d'Allemagne une puissante armée, que son adresse & ses négociations lui firent obtenir des Princes Protestans. En récompense de ce service, le Roi lui fit épouser en 1591 Charlotte de la Mark, héritière, par la mort de Guillaume Robert son frere, des Duché de Bouillon & Principauté de Sedan; & depuis ce tems il prit le titre de Duc de Bouillon. Il prit Ste-nai le propre jour de ses nôces; l'année d'après, ayant été fait Maréchal de France, il eut de la peine à être reçu à prêter serment au Parlement, à cause de sa Religion. La Duchesse étant morte en 1594, huit jours après être accouchée d'un fils, mort en venant au monde, le fit, par son testament, héritier de tous ses biens; qui lui demeurèrent par accommodement avec les prétendants à cette succession. Dans la suite il se brouilla avec le Roi, à qui il fut obligé de remettre la ville & le Château de Sedan, que le Roi lui rendit peu après, en lui accordant son pardon. Il eut la plus grande part aux intrigues de la Cour, sous la Régence de Marie de Médicis, & une partie du regne de Louis XIII. Enfin il mourut le 25 Mars 1623, & laissa de son second mariage avec Elisabeth de Nassau, Frédéric Maurice, Duc de Bouillon, qui, sous Louis XIII, trempa dans la conspiration de Cinq-Mars, & perdit sa Principauté de Sedan; & Henri II de la Tour d'Auvergne, connu sous le nom de Vicomte de Turenne, tué en Allemagne en 1675. *Henr. liv. 16, p. 243, v. 24.*

V.

VARADE (Pierre), Recteur du College des Jésuites, encouragea Pierre Barriere dans le dessein qu'il avoit formé de tuer le Roi, le fit confesser & communier. Après la réduction de Paris, le Roi permit au Cardinal de Plaisance de l'emmenner. Mais le Parlement ayant été réuni, donna un Arrêt contre lui par contumace, & il fut tiré à quatre chevaux en effigie dans la place de Greve. *Henr. liv. 2, p. 56, v. 8.*

Fin de la Table.



A T R È S - C H R E S T I E N ,
T R È S - M A G N A N I M E
R O Y D E F R A N C E ,
E T D E N A V A R R E ,
H E N R Y I V .

SIRE,

*JE ne fay point de doubte que plusieurs ne
s'esmerveillent de ma hardieffe , d'avoir esté si*

A

osé que d'entreprendre d'escrire les faictz du Prince le plus hardy & valeureux , qui ayt esté depuis S. Loys iusques à ce iourd'huy , qui sont les vostres , en ce temps principalement si malheureux , qu'il semble que les Muses ayent esté bannies de ce Royaume , pour faire place à la fureur & rage de Mars. Et confesseray librement que depuis mon œuvre commencé , j'ay tasché infinies foys de me destourner de ceste entreprise , comme impossible à executer , qu'avecques distraction de mes affaires , un long temps , acompagné de veilles. Le zele toutes-foys que i'ay porté aux Princes descenduz de ce saint & divin Roy , qui a present est faict participant du Royaume des Cieux , (dont vous estes le chef & vray filz , ensuivant ses vertus) a eu tant de force & de pouvoir sur moy , qu'il a vaincu ma volonté , me contraignant de continuer mon premier dessein , en prenant la deffense de vostre juste querelle tant en particulier , qu'en public , & tant de parole que par escrit , & au plus fort des dangers , (comme un chacun peut rendre tesmoignage) , contre les impostures & calom-

nies de ces enfans ingrats , enfans dis-je pires que les viperaux parricides de leurs meres. Se couvrans du manteau de la Religion, pour souz ce feinct prétexte, vous deposseder de vostre Royaume, & le faire tomber entre les mains de la nation la plus cruelle, insolente, & barbare qui soit deffouz le ciel, comme on peut voir par l'histoire de la conqueste des Indes par les Hespagnols : les desportemens desquels ont esté si estranges, que plusieurs ont mieux aymé se tuer de leurs propres mains que d'endurer leurs cruautés : & mais qu'est-il besoin de chercher tesmoignages de leurs inhumanitez si loing, veu qu'ils sont domestiques ? (*Ha pauvres Citoyens de Blauet en Bretagne, & vous misérables Bourgeois de la Fere en Picardie ; depossédez par eux de vos possessions, vous sçavez ce qui en est*) ; Afin qu'ayant levé le masque de telle hipocrisie, par ma vraye histoire, ceux qui se sont laissez gaingner à leurs parolès mensongeres, sçachans la vérité, se recognoissans, vous rendent l'obeyssance que doivent tous fideles subjects à leur Prince légitime, & que ceux qui viendront après nous se gar-

dent de tomber en l'hérésie, en laquelle sont tombez ceux qui se sont émancipez du service qu'ils vous doivent.

Voilà, SIRE, qui m'a emeu à mettre la main à la plume, sans auoir esgard au labeur qu'il m'a fallu auoir, tant de jour que de nuit, à la perfection de mon œuvre, & aussi que de tant de braves esprits qui sont en nostre France, & qui ont reçu tant de biens du défunct Roy, ah Dieu, il ne s'est trouvé un seul qui se soit mis après sa mort à deplorer une fin si miserable, en detestant avec execration les auteurs d'un si cruel assassin; tache d'ingratitude qui demourera à jamais sur eux & sur leur postérité. Et d'autant que je ne puis que je ne me fasse infinix ennemys, (n'y ayant rien qui les engendre plustost que la verité), & ne reçoive incommodité en mes affaires domestiques & particulieres, lesquelles je delaisse pour vaquer à si haut dessein, je suppliray très humblement vostre Majesté favoriser ceste entreprise du secours de vostre bonte & liberalité, & me servir de Targue & de Bouclier pour me garder de leurs dars enve-

nimez, me tenant en vostre protection & sauvegarde avec ces miens livres, que dis-je miens ? mais plustost vostres, ne contenant autres choses que la pure verité, tant des vertus qui vous sont particulieres que de voz braves exploits, & genereux faicts d'armes, & des Princes, & des autres grands Seigneurs qui ont librement exposé leur vie pour maintenir vostre bon droict & la conservation de l'Eglise Gallicane en son entier, contre la violence & tyrannie des ennemys communs de cest estat ; ce que si vous faictes, ce me sera un sujet de continuer l'œuvre à demy faict, contenant les hauts faits de vostre Divin Ayeul Sainct Loys : que j'ay laissé (avec le reste du naufrage (retournant de la terre Saincte) en Lisle Lampieuse, consultant avec le vieil Pere Anselme, de ceux qui doivent venir de luy & des siens, & de vous principalement SIRE, afin de rendre à jamais la memoire de ses faits & des vostres eternelles, les faisans espandre par la trompette haute sonnante de renommée.

Priant Dieu SIRE, qui vous veuille con-

*tinuer ses benedictions, vous rendant paisible
en peu de jours de vostre Royaume, avec la
victoire de tous voz ennemis.*

De Bloys ce moys d'Octobre 1594.

Vostre tres-humble & tres-obeyssant
serviteur, SEBASTIAN GARNIER.

A U R O Y.

E L E G I E D E L' A U T E U R.

Q U E L penible fardeau , quel rompement d'esprit ,
Est rediger en vers & coucher par escrit
La valeur de noz Roys : vous le cognoissez , S I R E :
Car combien que la France est sur tout autre Empire
Fertile en bons Esprits , il ne s'est toutefois
Un seul homme trouvé d'entre tant de François
Qui ait osé hardy entreprendre d'escrire
De tant de tes ayeux guerriers combattans l'ire ,
Deterrez du labeur qu'il convient que l'esprit
Prenne de jour veillant , & revassant la nuit ;
Ou bien se deffians que l'esperance vaine
Ne feust le seul loyer pour tout bien de leur peine ,
Comme il advint jadis à cil qui pour sa faim
Appaiser fut contrainct de mandier son pain.

Voila , S I R E , pourquoy celuy qui fit espandre
Son nom par l'univers , ce vaillant Alexandre
Arrivé où estoient les cendres du cher fils
Que Peleus engendra en la nymphe Thetis ,
Commença s'escrier dessus le bord humide
Où estoit son tombeau : ô toy heureux Pelide
Que tu as rencontré un si docte escrivain
D'avoir apres ta mort osé mettre la main
A descrire tes faicts : car sans sa belle histoire
Tu serois maintenant , ô Achile , sans gloire
Entre les autre morts , avecques tes beaux faicts
Qu'en infiniz combatz hazardeux tu as faicts ,
Soit combattant sur mer , où bien dessus la terre ,
Teste à teste , homme à homme , ou en troupe à la
guerre ,

Qui scauroit maintenant la vaillance d'Hector ?

La force des Ajax , le conseil d'un Nestor ?
 Les ruzes d'un Ulyffe , & fureur d'un Achile
 D'Æné la pieté , fans Homere , & Virgile ?

Plusieurs se font trouvez avant Agamemnon
 Magnanimes de cœur , & valeureux de nom ,
 La memoire desquels est ore ensevelie
 Par faute de Poëte , esteinte avec leur vie :

Il ne faut point douter , S I R E , que noz François
 Ayent jamais cédé en armes aux Gregeois ,
 Et lesquelz toutesfois sont maintenant enferre
 Dans le cercueil , pourriz sans renom en la terre :
 Reproche inexcusable aux Monarques & Roys
 Qui ont tenu vivans le Sceptre des François ,
 Ou soit que l'Avarice où bien que l'Ignorance
 Leur eust osté du tout la vraye cognoissance
 De leur gloire aduenir. O toy qui par mes vers ,
 Mon H E N R Y , est cogneu par ce bel vnivers ,
 Et celuy dont tu as ta source & origine
 En estant descendu en legitime ligne ;
 Si tu veux que ton ame estant volée aux Cieux
 Ton renom à jamais demoure glorieux ;
 Il faut mon Roy , il faut , que de cœur tu embrasse
 Les favoriz des Sœurs du penible Parnasse ,
 Qui ont beu à longs traicts de leurs mistiques eaux
 Decoulant lentement de leurs sacrez ruisseaux.

Sont eux mon Roy , sont eux , qui peuvent par leur
 dextre

Te faire après la mort par leurs escrits renaître ;
 Sont eux qui te pourront en terre ensepveli
 Par leurs carmes charmeurs te venger de l'oubly ,
 Leur faisant ressentir de ta main liberale
 La magnanimité de ta grandeur Royale.
 Ainsi qu'Auguste fit au pauvre Mantuen
 Qui fut en peu de jours riche par son moyen ,
 Depuis qu'il eut quitté ses Bœufs & sa musette
 Pour accorder au son de l'horrible trompette

Le chant qu'il auoit faict en la gloire & honneur
Contenant les haults faicts de ce grand Empereur ,
D'un stille si enflé que de sa voix faconde
Il en fit retentir les quatre coins du monde ,
Approuué qu'elle estoit la magnanimité
De ce Prince remply de liberalité :

Alors on trouuera des Virgiles en France
Qui feront par leurs vers ta prouesse & vaillance
Cognoistre à l'univers , grauant si bien ton nom
Qu'à jamais il sera de toy & d'eux renom
Eternelle memoire : ainsi que d'Alexandre
Et d'Auguste Cesar on voit par tout s'espandre
Le bruiet jusqu'au-jourd'huy. Mais quel entrepreneur
Osera entreprendre vn si pezzant labeur ?
Ce fera celuy là qui premier de la bande
Sur laquelle Apollon en la France commande ;
Entreprit courageux d'escire les debatz
Des François mutinez , & les cruels combats
Que tu as soustenuz : & le los & la gloire
Qui t'en est demouré , obtenu d'eux victoire ,
Et qui a faict voguer dessus les moites eaux
A ses propres despens dix-huict cens gros vaisseaux
Armez & bien en point , pour aller en Ægypte
Attaquer le Soldan de la secte maudicte ,
Conduits par ton Ayeul y plantant en son lieu
Plein de devotion , la saincte Loy de Dieu.

Si tu es envers luy Roy liberal & juste
Comme fut en son temps vers son Virgile Auguste :
Je ne t'estime pas moins qu'Auguste , mon Roy :
Et te monstras-tu moins liberal envers moy
Que luy vers son Maron : ô Prince debonnaire
Il y a ja cinq ans que sans aucun salaire
Je travaille pour vous : sans presque que mes os
Ayent pris , mon esprit veillant , quelque repos.
N'aurez vous point mon Roy memoire & souvenance
De moy vostre G A R N I E R ? me faisant recompense

De mes labeurs passez : le pauvre laboureur
 Ne doict estre privé de son juste labeur.
 Sinon je suis contrainct laisser ta Loyllée
 Ma navire à demy (dessus les eaux) brizée
 Avecques ton Loys : que dedans peu de jours
 J'esperois ramener moyennant ton secours
 En despit des Authans , maugré la violence
 De Doris courroucée , au Royaume de France :

Et alors , vous mes vers , en esleuant mon cœur
 Reprendrez derechef vostre antique chaleur
 En faisant tellement retentir tes louanges
 Par toutes nations , que les gens plus estranges
 S'en esmerveilleront : & ne parlera on
 Que des faicts vertueux de HENRY de Bourbon ,
 Le Grec estant contrainct avec son Iliade
 Se taire & escouter ta nouvelle Henriade.

L'AUTHEUR AUX LECTEURS.

Vous qui avez du Ciel tant de faveur & grace
 De congnoistre quels sont les penibles labeurs
 Qu'il nous faut endurer à suivre les neuf Sœurs
 Qui hantent les deserts du celebre Parnasse ,
 Et vous braves guerriers qui d'une fiere audace
 Avez en mille exploits faict congnoistre vos cœurs ,
 Demonstrant aux combatz quels estoient voz valeurs
 Suivant de nostre HENRY la vertueuse trace ,
 C'est à vous bons Espritz , & à vous Cavaliers ,
 Dignes par voz vertuz de porter les Lauriers
 A qui j'ai consacré ceste nouvelle hystoire
 Que j'ai bastie exprès , afin que vostre nom
 Soit congneu par mes vers , & votre beau renom
 A jamais engravé au temple de memoire.

L'AUTHEUR AUX DETRACTEURS DE SES ŒUVRES.

Vous qui mesprifez mes vers
 Desploiez vostre science ,
 Car vous estes descouverts
 Pour estre pleins d'ignorance
 Si par vos vantez escritz
 Vous ne monstrez voz Espritz.

QUATRAIN DE MICH. FILLEUL A L'AUTHEUR.

Deux Lauriers, mon Garnier, sont deuz à ton histoire,
 Car montrant nostre Roy par tes carmes divins
 Sur tous ses ennemys avoir eu la victoire ?
 Toy mesmes tu l'obtiens par fus tous escrivains.

S O N N E T.

NO S T R E France a son tour & aujourd'huy abonde
 Sur toutes nations en maintz rares Espritz ,
 Qui sont aux arts sacrez des Muses mieux appris ;
 Mais Bloys par dessus tous , en est la plus feconde.

Ce divin Cheverny lumiere de ce monde
 L'Athlas de nostre France en emporte le pris ,
 Pinart, Sublet, Guibert, & autres qui ont pris
 Sa trace, vont après, & l'un l'autre seconde :

Ceux là, pour leurs estatz, dignitez, & faveurs ;
 Ceux cy, pour les vertuz, que donnent les neuf Sœurs
 A leurs chers nourrissons sur le mont de Parnasse ,

Nuifement, Belliart, Pean, Hurault, Garnier ,
 Florissent par leurs vers, mais sur tous ce dernier,
 Par l'Henriade acquiert du grand H E N R Y la grace.

Allaire.

A MONSIEUR GARNIER.

V RAYMENT tu es Royal & de cœur & d'effaicts,
Tu publies du Roy de là-hault la puissance
En exaltant du tien la force & la vaillance,
Auquel il donne l'heur d'inusitez exploicts.

O que tu monstre bien que Dieu maintient les droicts
De nostre Roy qui a en luy ferme fiance :
Et que des proditeurs il punit l'arrogance
Qui troublent son estat & violent ses droicts.

Ainsi que du Barthas ta Muse est tref-divine :
Aussi en mesmes temps as pris ton origine ,
Les miracles de Dieu tu descris doctement ,

Dont envain envira le Zoïl, ta memoire
Quand des Roys demy-dieux tu publies la gloire ,
Ton loz comme le leur vit eternellement.

Deshouilles , dict la Renardiere , Angevin.

*Iean Fourcade dict Portet , valet de Chambre
ordinaire du Roy , à l'Autheur.*

N E t'esbahis, GARNIER, si la langue maudicte
De ces mutins Ligueurs abbaient ton labeur,
Ilz crevent de despit qu'un si fidelle Autheur
Ecrive de leurs faictz la façon hypocrite.
Du foible desespoir de ces asnes breans
Bien garanti feras entre les plus sçavans.

In Henriad. & Loyseam. Sebast. Garnerii.

G ARNERUS Grandes Gratasque è Guttare Gazas
Accinit, Aonias Artes Attingit & Arma,
Regnantes Reges, Renovataque Regna Recantat,

*Nomina Nobilium Narrat , Numerosque Nepotum ,
Iustitia Ignaros , Impuros , Impia Iuste
Ejicit , Exilia Enarrans , Extollit Euntes ,
Regressusque Refert Regum , Rixasque Recentes.*

Gab. Gui.

A N A G R A M M A T A

Sebastiani Garnierii, in cuncta quæ gerit.

*E*ST tua GARNIERI, Blæsis tua vivida virtus
Semper agens aliquid : benè quæ Fiscalia curat
Principis : aut viduas , inopes arasque tuetur :
Aut memorat Francos aeterno carmine Reges ,
Carminè : quo magni vates , quorum optimus anteis ,
Sunt soliti heroum celebres cantare triumphos :
Nec verò hæc sine sorte facis : Deus , hæc Deus olim ,
Ut fierent , hæc fata tuo sub nomine clausit.

SEBASTIANVS GARNIERIÛS.

*Unà stas aris , urbi , egenis :
Sanè ars vatis in regibus :
Ars iustè bis regi navans.*

Si. Dorui. Aduocatus Blæf.

P R O S A

In laudem Sebast. Garn. Procur. Reg. in provincia Blæ-
fensi, Henriado, Loyssio, Batrachomyomachographi.

*B*LÆS ARVM decus Garneri
Honor phabi , lumen fori ,
Quanta beat te gloria

*Hoc musis sacrum volumen
Lustrans , velut solis lumen
Cælòs , terras & Maria.*

*Pròh Juppiter quantùm mellis
Quantùm leporis & salis
Et quanta florum agmina :
Quis non juret quod conjuras
Omnes tropos & figuras
Vt ornent tua carmina.*

*Quis non laudet versus tales
Propter quos tu totus palles
Non vino sed vigiliâ ,
Et si vinum tui collis
Qui situs est monticulis
Excellit inter alia.*

*SEBASTOS NOYS mens Augusta
Et tanto digna pœta
Claret fatali nomine :
Anceps sum te ne Garnæum
Dicturus sim vel Grynaum
Apollinis cognomine.*

*Sive tu versu vegrandi
Canis nepotes Bayardi
Quem (non sine piaculo)
Profundo Carlus subjicit
Deus autem salvum facit
Ingenti cum miraculo ;*

*Sive canis Ambrelinum
Aquam regi sibi vinum
Prompta fundentem dextera ,
Seu tu fuxensem morellum
Qui castenero caballum
Lucta detraxit aspera.*

*Currit modo versus præceps
Nutans dubius & anceps
Quonam se sistat limite :*

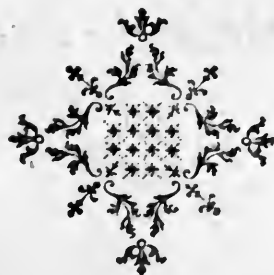
15
Nunc altior surgens musa
Voces vomit dignas glosa
Lycophronis interprete,
Hinc facesse jam Ronsarde
Orienti soli cede
Urget te vis contraria:
Quid mussas; fato parendum,
Velis nolis nec querendum
Jure ne vel injuria.

Sic judice sub aurito
Apolline quondam victo
Pani cessit victoria.

Sic circa dies extremos
Novissimos fore primos
Concinunt Evangelia.

Maeste ergo laude Garneri,
Phæbi decus, lumen fori,
Belli canens pericula,
Et propter tantum laborem
Lucrum speres & honorem
In sempiterna secula. Amen.

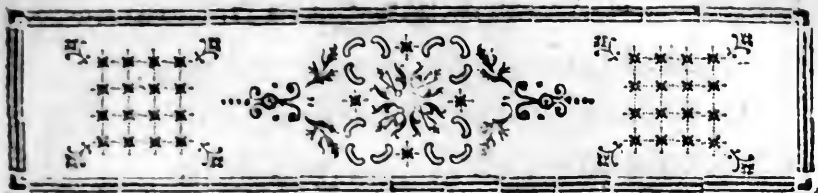
Nic. Ch.



ARGUMENT.

L'AUTEUR au commencement de ce livre declare son intention , implorant l'ayde du saint Esprit , & la faveur du Roy , pour l'assister à la description de son œuvre : Puis vient à la narration de sa proposition , commençant à l'arrivée de sa Majesté près Paris , depuis son partement de Dieppe. Harangue à son armée. Vision de Chastillon de son Pere l'Admiral , l'incitant de vanger sa mort. Le debat intervenu entre luy & la Nouë , & leur reconciliation ; l'execution qui fut faicte par eux aux Faux-bourgs de S. Germain, se ressouvenans de la journée de S. Barthelemy , exhortation des Mareschaulx de Byron & d'Aumont à leurs soldats prests d'aller à l'assault, avec la prise des faux-bourgs.





LA HENRIADE.

LIVRE PREMIER.

JE VEUX dire en mes vers le céleste bonheur
De ce divin HENRY, de ce grand belliqueur,
De ce Roi Navarrois, qui, par la providence
De Dieu, fut appelé au Royaume de France,
Après que le dernier des de Valois sacré,
Sous un prétexte feint eut esté massacré,
Et que de toutes parts brusloient d'armes civiles,
Les Citoyens liguez contre lui de ses villes.

O toy, grand Gouverneur de ce bel univers,
Si je t'ay toujours mis le premier en mes vers,
Assiste-moy, mon Dieu, embrasant ma poitrine
Du feu des saincts rayons de ta grace divine,
Envoyant de ton Ciel sur moy ton sainct Esprit,
Qu'il me soit favorable à coucher par escrit
De ce Roi généreux l'admirable sagesse,
La peine, le travail, l'industrie & l'adresse,
Les périlz, les hazards, la force & la vertu,
Dont il est par sur tous autres Rois revestu;
Qui dedans peu de jours remettra nostre France

Atterrant le Ligueur par sa force & vaillance,
 Comme Cadmus jadis les terrestres Géants
 Sortis de terre armez : la semence des dents
 Du serpent de Palas , garde de sa fontaine ,
 Qu'il défit combattant au milieu de la plaine
 Des champs Bœotiens : demourans arroufez
 Les sillons du sang chault , de leurs corps renversez.

Princes Bourbonniens , race sainte & divine ,
 Qui retirez d'en-hault vostre belle origine
 De ce grand Roi Loys : astre qui luißt aux Cieux ,
 Contemplant nostre Dieu , au rang des demi-dieux.

Toi principalement , valeureux Roi de France ,
 Qui tient le premier rang de ceux de sa semence ,
 Prends ma deffense en main ; car j'ai , mon bon Sei-
 gneur ,

Ce labour entrepris du tout en ton honneur ,
 Garde ton Escrivain , deffendant son Ouvrage :
 O Prince généreux , de la fureur & rage
 D'un ras de mal-disans envieux de son nom ,
 Le voyant eslever dessus tous ton renom ,
 Comme Auguste jadis deffendit son Virgile
 Des vénéneuses dents de l'impudent Bathile.
 Et ton Garnier , mon Roi , ne redoutera lors
 Des Zoïles mordans les furieux efforts ,
 Ni les poisons infectz qu'ilz ont en leurs poictrines
 D'ordinaire sortans de leurs bouches malignes.

O R L E Mayne voyant en armes glorieux
 Ce grand Monarque HENRI estre victorieux

De la campagne d'Arque ; & que dessus la teste
De ses plus favoriz l'ire de la tempeste
De Dieu estoit tombée : & ja de toutes parts
Balleuotter au vent les royaux estendarts ,
Dessoubz lesquelz marchoient les troupes de Cham-
pagne ,

Pour hardi s'opposer à la force d'Hespagne
Et de ses alliez : voyant aussi en mer
Infiniz gros vaisseaux légèrement voguer ,
Sillonnans de leur doz la campagne azurée ;
Les Zéphires seconds , bonasse la marée ,
Apparoissans de loin les Liz , les Léopars ,
Pli sur pli se mouvans , de ses guerriers soldars ,
Qu'envoyoit au secours la Royne d'Angleterre
Au filz du saint Loys , pour deffendre sa terre
Des Ligueurs ennemis : ses soldars harassez
Des travaux qu'ilz avoient en ce siege passez ,
Accourans animez ces Anglois aux allarmes ,
Fendans les flots marins à grands coups de leurs rames ,
Du desir qu'ilz avoient de jà se voir à bord ,
Pour veoir de ces Lorrains quel seroit leur effort.

Ce fut lors que le chef de ces troupes d'Hespagne
Délaisse , espouvanté , la Diépoise campagne ,
Partant dès le matin , sans faire aucun séjour ,
Long-temps auparavant la lumiere du jour ,
Sans sonner tabourin , fourdine , ni trompette ,
Ne raschant qu'à trouver quelque seure retraite ,
Nonobstant que le Roi , courageux & hardi ,
Reprist la ville d'Eu & Gamache sur lui.

Lequel ayant pitié, comme il est debonnaire,
 De ces pauvres subjectz, & de nostre misere,
 Et afin que la France en une ferme paix
 L'autheur des maux deffaict, pust estre ci-après,
 Il le suit, adverti, à brides avallées
 Par plaines, par forestz, par monts, & par vallées,
 Taschant par tous moyens de l'induire au combat,
 Pour mettre du tout fin à ce fascheux débat.

Mais quoi ! fuyant le choc, redoutant la puissance
 De nostre grand H E N R I , il passe en diligence
 La riviere de Somme : & voyant ne pouvoir
 L'ennemi s'enfuyant au combat émouvoir ;
 Estantjà bien avant dedans la Picardie,
 Se destourne tout court, laisse la Normandie,
 Et va joyeusement, gaignant toujours pays,
 Mener droiçt son armée aux Fauxbourgs de Paris,
 Et pouvoit-on ja voir de ceste grande ville,
 Le Louvre, le Palais, l'Arfenach, la Bastille,
 Et du Temple sacré à la Vierge les tours,
 Et les larges remparts de ses riches fauxbourgs ;
 Quand d'un cœur généreux, royal & magnanime,
 Se mettant par les rangz, ses soldars il anime.

Et bien, mes compagnons, mes bien-aimez François,
 Qui vous estes monstrez ci-devant tant de fois
 Hardiz & courageux, valeureuse Noblesse,
 Vous voyez aujourd'hui si je tiens ma prömesse ;

Vous voilà maintenant sains, dispos & gaillarts,
 Près de ce grand Paris, jadis lieu des bons arts,
 Et vrai séjour des Rois ; mais ores la franchise

De tous meurtriers suivans la faction de Guise.

He ! n'avez-vous pas veu ce superbe Lorrain ,
Qui nagueres alloit , par son langage hautain ,
Se vantant me contraindre , en quittant cette terre ,
M'embarquant sur la mer , passer en Angleterre ,
Que lui-mesme est contrainct de me quitter le lieu ,
Comme estant estonné de la verge de Dieu ?
S'enfuyant tant qu'il peut devers la Picardie ,
Craignant de vous guerriers animez la furie :
Je vous rends dès demain , avant que le flambeau
Du clair Phœbus nous ait ramené le jour beau ,
Dedans ces grands fauxbourgs , sans trouver résistance ;
Car contre eux est de Dieu la divine ordonnance ,
Nonobstant les canons qu'ilz ont de toutes parts ,
Arrangez sur le bord de leurs forts & remparts :
Et pour exécuter ceste belle entreprise ,
Prenez chacun de vous une blanche chemise ,
Afin que vous soyez , dessoubz voz estendars ,
Entre nos ennemis recongneuz mes soldars.

Ce qu'ayant entendu cette brave Noblesse ,
Qui , là présente , estoit d'une grande allégresse
De suivre se résout du tout la volonté
De nostre Roi rempli de magnanimité.

Le soldart , qui estoit jà tout bouillonnant d'ire ,
Part armé dès le soir , & sans bruiet se retire ,
Couché dessus le ventre , au pied de leurs remparts ,
Sans qu'il fust apperceu des ennemis soldars ,
Les yeux toujours ouverts jusqu'à la matinée ,
Que passée la nuit on la vit retournée.

La nuit donques venue , & Chastillon lassé ,
 Se trouvant de sommeil tellement oppressé ,
 Qu'il ne se pouvoit plus tenir en lieu & place ,
 Se couche tout vestu dessus une paillasse ,
 Ses armes près de lui , attendant que le jour ,
 Délaiissé l'Océan , vers nous eust fait retour.

Or comme il reposoit d'un doux & profond somme ,
 Vint au-devant de lui la semblance d'un homme ,
 Sans piedz , sans mains , sans nez , sans oreilles , sans
 yeux ,

Meurtri de toutes parts ; la barbe & les cheveux
 Poudreux , ensanglantez , chose presque incroyable ,
 Tant ceste vision estoit triste & horrible ,
 La chose plus piteuse à voir que l'on vit onq ,
 Ne restant presque plus de l'homme que le tronc.

Ha ! c'estoit celui-là qui les troupes guerrieres
 Lui vivant , conduisoit sur les eaux marinières ,
 Son pere l'Admiral , qui se présente à lui
 Tout ainsi qu'il estoit lors que son ennemi ,
 Sans respecter son rang , sa barbe & sa vieillesse ,
 Lui fist sentir le coup de sa main vengeresse ,
 En les précipitant des fenestres à bas ,
 Lui annonçant , blessé , l'heure de son trespas ,
 Cinq ou six jours après que d'un faux hymenée ,
 On eut dedans Paris célébré la journée.

Chastillon , mon enfant , ha ! que j'ai aimé mieux ,
 Pendant que j'ai vescu , que mon cœur , que mes yeux ,
 Pour ta grande vertu : je suis Gaspard ton pere ,
 Ne veux-tu pas venger l'injure & vitupere

Qui fut après ma vie exercée en mon corps
Par ces Parisiens ! trouvé entre les morts.
Le grand Dieu de là-haut , qui hait le sanguinaire ,
T'a commis pour venger la mort de ton cher pere
Que tu vois à présent : demain au point du jour
Tu seras pour certain dedans le grand fauxbourg
De saint Germain-des-Prez : telle est la destinée
De l'Eternel regnant , de long-temps ordonnée ,
Telle est de ce bon Dieu la sainte volonté ;
Il l'a ainsi là-haut en son Ciel arresté.

A-dieu , mon cher enfant , secret de ma pensée ,
Je prends congé de toi , ceste terre laissée ,
En te disant à-dieu : & abaissant sa voix ,
A-dieu , mon fils , dist-il , pour la dernière fois.

Après qu'il eut ce dict avecques sa parole ,
De lui s'esvanouit comme un songe frivole ,
Et Chastillon , cuidant son pere embrasser lors ,
Ha Dieu ! il n'embrassa que l'ombre pour le corps.

Qui tout incontinent en sursault se resveille ,
Se jette sur ses piedz , s'estonne , s'esmerveille ,
De telle vision : n'estant point en repos ,
Discourant en son ame à part lui ces propos
Qu'il avoit entenduz ; commandant que les armes
Dont il fouloit s'aider aux assauts & allarmes ,
On eust à tenir prests , pour si-tost que le jour
Commenceroit à poindre , attaquer le fauxbourg
De saint Germain-des-Prez , ainsi comme son pere ,
Par le vouloir de Dieu , lui avoit enjoinct faire ,
Qui monstra bien ce jour vouloir favoriser

Nostre Roi qui faisoit ses troupes avancer.

Car tout ainsi qu'on vit aux jours du grand Moïse
Quand Dieu voulut par lui mettre en libre franchise
Les enfans d'Israel de la captivité
Du peuple Egyptien , où ilz avoient esté
Détenez huit vings ans ; qui envoya la nue
Qui tellement charma & esblouit la vue
Du cruel Pharaon & de tous ses soldats ,
Qu'ils ne peurent jamais reconnoître leurs pas.

De même il en avint à la bande séduicte
De ces Parisiens , comme aux soldats d'Egypte ;
Car j'aoi que noz gents feussent de toutes parts
Dessus leurs ravelins , & leurs forts boulevards ,
Ilz n'ont peu , aveuglez , nostre troupe guerriere
Remarquer jusqu'à tant qu'ilz sentirent derriere
Chastillon les suivant : &jà du vieil Thyton
L'Aurore avoit laissé la couche à l'abandon
Il y avoit long-temps , pour ramener aux hommes
Qui demourent çà-bas en la terre où nous sommes
La clairté du beau jour , qu'on entendit un son
De la bouche sorti d'un furieux canon
Tiré de Saint Germain , dont au bruiet se resveille
Le Royal fatigué , qui quelque peu sommeille ,
Prend ses armes au poing , entre sur les remparts ,
Ensanglantant sa main du sang de toutes parts
Des Ligueurs , qui vouloient faire à sa grand vaillance
Obstinez en leurs cœurs combattant résistance.

Qui se voyans ainsi à l'improviste pris ,
Taschent , pour se sauver , recourir dans Paris ,

Abandonnans du tout leurs canons & leurs armes
A la discrétion de nos soldars gendarmes.

Mais de malheur pour eux trouverent Chastillon
Qui les va poursuivant , tout ainsi qu'un lion ,
Qui , estant affamé , retournant de sa quête ,
Rencontre à son retour bruyant la proie en teste ,
Leurs tenans tels propos , grandement irrité :

Chastillon n'est plus mort ; il est ressuscité ,
Que vous disiez fuyans à la journée d'Arque
Avoir esté meurtri par l'implacable parque.

Vous sçaurez aujourd'hui avant que le beau jour
Ait faict là-haut au Ciel son coustumier retour ,
Telle qu'est ma valeur , ennemis de concorde ,
Qui n'aimez que le sang , le meurtre & la discorde ,
Ce que vous avez faict ci-devant à autrui ,
Il vous en adviendra de mesmes ce jourd'hui ,
Je vous ferai sentir à ceste heure présente
Du grand Dieu de là-haut la fureur violente.

Ne vous souvient-il plus , cruelz & inhumains ,
Du jour où tant de gens passerent par vos mains ?
Avez-vous oblié l'incroyable carnage
Que vous fistes ce jour , pleins de fureur & rage ;
Massacrant , transportez d'extrême passion ,
Sans avoir ni de sang , ni d'âge acception ,
Les uns dedans leurs lietz d'espieux & hallebardes ,
Autres sur le pavé à coups d'arquebuzades ,
Sans qu'ils peussent sçavoir de telle occision ,
A l'improviste pris pour quelle occasion.

Qui pourroit de ce jour me raconter & dire

Les grandes cruautéz , que je les puisse escrire ?

O ! combien ce jour-là furent trouvez de corps
De Comtes & Barons gifans entre les morts ,
Qui te serviroient bien à présent , pauvre France ,
Pour venger tes enfans de la fiere arrogance
De ces traistres Ligueurs , parjures ennemis ,
Qui t'ont , chetive France , entre les mains promis
De ceste nation , la plus impérieuse
Qui soit deffoubz le Ciel ! tant elle est orgueilleuse.

Hé ! endurerons-nous , sortis de ces François ,
D'un cruel Hespagnol les rigoureuses loix ?

Hé ! pourrons-nous souffrir , & nous & nostre vie ,
A son ambition bruslante estre asservie ?

Ce ne fera jamais : Sus voici la saison
Que nous devons avoir de ces traistres raison :
Chastillon , d'un courage hardi & magnanime ,
Vous qui avez tué son pere légitime ,
Vous fera ressentir l'injustice & le tort
Que vous lui avez faict d'avoir mis à la mort
Si malheureusement , pleins d'une extrême envie ,
Celui qu'il aimoit plus au monde que sa vie.

Je te sacrifierai , mon pere Coligny ,
(Dist-il de ceste main) cent meurtriers aujourd'hui ,
Que j'enverrai , fâchez , dedans le manoir sombre
De l'infernal Pluton , pour appaiser ton ombre.

Or sus , mes compagnons , ne vous espargnez pas ,
Tenez nuds en vos mains vos tranchans coustelas ;
Armez-vous de rigueur , & d'une main légère
Avancez le trespas de la troupe meurtriere

De ces Parisiens , qui , sans foi , ne sans loi ,
Ont si cruellement fait massacrer leur Roi :
Voudriez-vous vous déjetter , mes soldars en arriere ,
De vostre Chastillon la si juste priere ?

Ayant ainsi parlé , il voit devant ses yeux ,
S'enfuyant au grand pas , pâle , tremblant , pœureux ,
Le principal des Chefs de la troupe mutine ,
Tenant dedans sa main une grand' javeline ,
Suivi de quatre cents braves arquebuziers ,
Deux cents hallebardiers , & autant de piquiers ,
Qui cuidoient en fuyant entrer dedans la ville ;
Mais il fut plus qu'eux tous diligent & habile ;
Les ayant apperceuz , leur dist : Sus çà , soldars ,
Accourez-tous à moi , quictez leurs estendars ,
Voyez ce beau butin , chacun de vous arrache
Des Chefs de ces fuyars le superbe panache :
C'est vous qui méritez porter ces beaux plumars ,
Non pas ces cazaniers apoltronnez couars.

Ce disant , furieux , il print son cimeterre ,
Du premier coup duquel il renversa par terre
Ce brave capitaine : & estendant ses bras ,
Voilà comme il faut faire , ô mes hardis soldars ;
De ce coup lui osta le sang aussi la vie ,
De son corps estendu l'ame s'estant fuie.

Après qu'il eut ce fait , ses gens tout d'un accord
Poursuivent ces fuyars , les mettrons à la mort ,
Ne restant un seul d'eux au fort de la furie
Qu'il ne feust sur le champ payé de sa folie.

Là ne servoit de rien la piteuse oraison ,

Tout estoit au tranchant, nul receu à rançon,
En leur inproperant infinitez d'injures,
Les appellant Lorrains, Hespagnols & parjures,
Meurtrier de leur Seigneur, remplis d'impiété,
De barbare fureur, d'estrange cruauté,
Abusans de leur Roi, qui avoit leurs bravades
Patiemment porté le jour des barriquades,
Et n'eurent onc pouvoir seulement tant soit peu
Se deffendre sentans la forte main de Dieu.

D'autre part Lorge estoit, qui, comme plein de rage,
Tuoit & massacroit, voulant venger l'outrage
Faiçte au sang paternel du preux Montgomery;
Car d'un brave despit, de valeur aguerri,
Il poursuit ces Ligueurs, de si terrible forte,
Qu'à chaque coup donné, quelqu'un à terre porte.

Vous voyez Chastillon & Lorge tout sanglans
Du sang de ces fuyars, deux sangliers ressemblans,
Qui bien fort eschauffez, poursuivent de vîstesse
Par dedans la forest la bande plus espeffe
De chiens leurs ennemis, tant dogues que limiers,
N'en espairnant un seul de ceux qui les premiers
Furent là rencontrez. De ce conflict de guerre
Plus de sept cens fuyars furent versez par terre,
Les uns estant demi, les autres du tout morts,
N'ayans peu soustenir leurs furieux efforts.

Mars se monstra ce jour avec sa face austere
A ces traistres Ligueurs estre si fort contraire,
Qu'ils ne pouvoient fuir soit d'une ou d'autre part,
Qu'ils ne feussent tuez sortis de leur rempart,

En trouvant Chastillon qui estoit à costiere ,
La Nouë près de lui , les poursuivant derriere ,
De quoi presque il survint entre ces deux guerriers
Grande noise & débat sortans de leurs quartiers
Chastillon ignorant du tout de la poursuite
Que la Nouë faisoit de ceste gent maudicte.

Lequel le regardant d'un regard furieux ,
Le piqua de ces mots hautains , audacieux :
Tu sçais comme entre nous de long-temps Capitaine
Hardi & valeureux la guerre se demeine ,
Un des plus anciens de la France guerrier ,
Pourquoi entreprends-tu , dis-moi , sur mon quartier ?

Hé me veux-tu priver , la Nouë , de la gloire
Que je veux délaïsser de moi à la mémoire
Par mes faïcts généreux ? Veux-tu m'oster ce loz
Que je veux mériter d'estre entre les Héroz ?
Et veux-tu empescher le cours de mon espée ,
Que tu vois de leur sang jusqu'aux gardes trempée ;
La Nouë , c'est à moi , qui me ressent du tort
Que ces meschans m'ont faïct d'avoir mis à la mort
Celui qui m'a donné , après le grand Dieu , estre ,
M'ayant faïct malheureux dessus la terre naistre ,
Finir ceste entreprise ; auquel lors respondit
Ce vieillard valeureux , & ainsi lui a dict.

Je ne veux , Chastillon , l'avantageuse gloire
T'oster comme tu dis , remportant la victoire
De ces Parisiens desconfictz & défaitz ;
Mais je te veux aider à supporter le faix ,
Que j'aime autant que moi , remarquant la prouesse

De ton cœur généreux , se voyant en destresse ,
Et de ton pere aussi imiter la vertu ,
Qui , pour cas qui lui vint , onq ne fut abattu.

Ha ! la Nouë , j'ai tort , j'ai tort , je le confesse ,
D'avoir usé vers toi d'une si grand hauteſſe ;
Si j'ai dit en fureur , la Nouë , contre toi
Chose qui ne te soit agré , pardonne-moi ;
» La colere souvent l'homme sage maistrise :
La Nouë , quant à moi , je t'estime & te prise
Comme mon pere propre : en disant , les genoux
Lui voulut embrasser ; mais la Nouë en couroux
Ne le voulut souffrir , disant telle parole :

O ! Dieu , mon Chastillon , quelle pensée fole
A faisi maintenant ton magnanime cœur ,
De vouloir embrasser de moi , ton serviteur ,
Humblement les genoux ! quelle extrême folie ,
Généreux Chastillon , tient ton ame faisie ;
Tu te moques de moi : cessons nostre débat ,
Poursuivons nostre queſte , & entrons au combat :
C'est par trop devisé , tu prendras la main dextre ,
Et moi de l'autre part , je tiendrai la fenestre.

Faisons , mon Chastillon , sentir à ces Ligueux
La force & la vertu de noz bras vigoureux ,
Tu ſçauras aujourd'hui , ô race serpentine !
L'ire que de long-temps je garde en ma poitrine ,
Avant que le soleil , en parfaissant son tour ,
Ait ramené çà-bas la moitié du beau jour ,
Espandant tant de sang de ceste gent timide ,
Que la terre en fera toute teinte & humide.

Alors je sentirai alléger la douleur
Que je sens dedans moi martyriser mon cœur ,
Mon couroux , mon desdain , & mon ame assouvie ,
Quand je verrai les corps sans haleine & sans vie
De ceux qui ont encor les mains teintes du sang
De ce funeste coup , dont fut frappé au flanc
Le dernier des Vallois : ce bras prendra vengeance
Aujourd'hui , je suis leur , de leur cruelle offense ;
Je leur ferai sentir , de ma sanglante main ,
Que c'est de s'attaquer à leur Roi souverain.

Ce disant , Chastillon se met vers la riviere ,
La Nouë d'autre part , quelque peu à costiere ,
C'estoit à qui feroit de ces guerriers le mieux ;
Nul n'osoit se monstrier au-devant de leurs yeux.

Car tout ainsi qu'on voit le torrent en campagne,
Descendre impétueux du haut de la montagne ,
Faisant merveilleux bruiçt , qui gaste en un instant
Le champ auquel il va superbement flottant ,
Sans nulle acception durant ceste furie ,
Des blez ou bien des fleurs de la verte prairie.
Ainsi font Chastillon & la Nouë , leur cœur
Emeu , avec raison , d'une juste douleur ,
L'un se ressouvenant de la mort de son pere ,
L'autre de Theligny , qui estoit son beau-frere ,
Crians tant qu'ils pouvoient d'une esclatante voix :

C'est maintenant , soldars , or c'est à ceste fois
Qu'il faut que nous vengions la grande ignominie
Faiçte à tous les François , par la troupe ennemie ,
En s'estans départiz meschamment de la foi

Que naturellement ilz devoient à leur Roi ,
Ayans encore leurs mains toutes teintes & pleines
Du sang qui découla de l'humeur de ses veines ,
Tache qui demoura , à leur occasion ,
A jamais , mes amis , à nostre nation.

Ce disant, l'un & l'autre entrent sans reconnoistre,
Tout ainsi que les loups, sur la plaine champestre ,
Qui voyant les troupeaux à la blanche toison
Revenir sur le soir replets à la maison ,
Se ruent dessus eux , leur arrachant la vie ,
Jusqu'à ce que leur faim ait esté assouvie :
L'un abbat une espaule , & l'autre abbat un braz ,
Une cuisse , une main , d'un tranchant coustelas ,
Et l'autre furieux a sa luifante espée
De toutes parts du sang de ces mutins trempée.

Ha Dieu ! quelle pitié de voir le sang des corps
De ceux qui sur la terre estoient estenduz morts ,
D'entendre des blesez misérables les plaintes
De leurs bouches fortans en leurs tristes complaints,
Maudissans en mourant les Chefs & principaux
Qui estoient les auteurs de tant & tant de maux.

Or durant ce conflict & cruel exploict d'armes ,
La Nouë vit venir un des plus fiers Gendarmes
De ces Ligueurs vers lui , superbement monté ,
De teste en pied armé , d'un courage indomté ,
Criant à haute voix : C'est maintenant , la Nouë ,
Qu'il faut que ton bras fort , sans te feindre , desnoue ;
Ce disant , lui tira un coup de coustelas ,
Qui porta rudement dessus l'un de ses braz :

Duquel

Duquel coup toutefois la Nouë ne s'estonne ;
Car la Nouë jamais n'eut crainte de personne ,
Ayant dix mille fois , de Bellone & de Mars ,
Esprouvé de long-temps les périls & hazars ,
Et aussi que ce fut dessus sa main ferrée
Que de ce Ligueur fut l'espée desserrée.

Quoi la Nouë voyant enflammé en son cœur ,
Entre sui l'ennemi d'une grande fureur ,
Tourne à l'entour de lui , & d'un hardi courage ,
Tasche d'avoir sur lui le plus fort avantage.

Et l'autre de sa part ne se feint nullement ;
Car si la Nouë assault , l'autre aussi vaillamment
Se couvre & se deffend , & si grand est la rage
De ces deux champions : & si fier leur courage ,
Qu'il ne peut que l'un d'eux ne meure combattant ,
Tant grande est la fureur qui les va tourmentant.

O quel plaisir de voir ces deux routiers de guerre
C'estoit à qui premier mettroit son homme à terre.

Car tout ainsi qu'on voit sur les pastiz herbus
Deux Thoreaux chatouillez des plaisirs de Vénus ;
Qui ne se cedans point en leurs furies mornes ,
Se tirer , eschauffez , infiniz coups de cornes ,
Et tellement qu'on voit le champ naguere vert
Destiné au combat de toutes parts couvert
De leur sang espandu : ainsi les rues pleines
Estoient du sang vermeil decoulant de leurs veines.

Mais la Nouë ignorant le nom du Chevalier
Qui l'avoit au combat provoqué le premier ,
Lui tint telle parole : Et qui es-tu , rebelle ,

Qui me congnois si bien , & par mon nom m'appelle ?

Je suis de nation vrai Neapolitain ,
Venu de la Maison du grand saint Severin ,
Qui tient ce beau parti des Romains Catholiques
A l'encontre de vous , qui estes hérétiques.

Lesquels propos ouïs par ce vieil Chevalier ,
S'enflamme encore plus contre l'autre guerrier.

C'est donc Saint Severin qui l'année passée
Fut tellement espris par sa folle pensée
De vaine ambition , qu'il avoit entrepris
Quoi qu'il deust advenir , mettre tous ses esprits
D'avoir par trahison , sans faire aucune noise ,
Le superbe Chasteau de la ville d'Amboise !

Je pensois de long-temps que tu fusses pendu ;
Et quoi , te voilà donc , misérable perdu.

Je proteste au grand Dieu , devant lequel je jure ,
Que tu répareras aujourd'hui ceste injure ,
Qui soubz le feint manteau de la Religion
De ceux de ton parti couvres l'ambition ,
Espandant sur le champ ton humide cervelle ,
A l'encontre du Roi qui soustiens le rebelle.

Ce disant , ces deux Chefs , de colere enflammiez
Plus que par ci-devant en leurs cœurs animez ,
Se donnent plusieurs coups , leurs espées tranchantes
De leurs coups furieux de loin estincellantes ,
Du feu qui jaillissoit sortant de leurs harnois ,
Ce n'estoit que fureur ; mais enfin ce François
Coupe à Saint Severin l'Italien la dextre ,
Dès le commencement blessé en la fenestre ,

Qui pensant s'enfuir , estant fort bien monté ,
Fut de son bon cheval promptement desmonté ,
Chastillon lui donnant si grand coup en la face ,
Qu'il le renversa mort le laissant sur la place.

Ainsi Sainct Severin , desnüé de secours ,
Au fauxbourg Sainct Germain finit ses tristes jours ,
Pour ne s'estre à la Nouë obstiné voulu rendre ,
Qui lui avoit offert à la merci le prendre.

Pendant que ces deux Chefs en armes furieux ,
Chassoient de Sainct Germain , comme victorieux ,
Ces rebelles Ligueurs : quel plaisir par les plaines
Voir leurs soldars dressez , marchans leurs Capitaines
Les premiers devant eux ; de voir ce vieil Biron ,
Secondé de son fils Guillaume le Baron ,
Tenant la targue au poing , nonobstant son vieil âge ,
Et l'espée en la main enflammer le courage
Par sa belle oraison , de ses hardiz soldars.

Courage , compagnons , assaillons ces rempars ;
Ce jourd'hui mettra fin aux pénibles fatigues
Que nous avons souffert , pour ces fauteurs de Lignes
Exterminer du tout , à la pluie & au vent ,
Haraslez par pays , n'ayant du pain souvent ;
Vous aurez aujourd'hui de vostre patience ,
Mes soldars bien-aimez , la digne récompense.

Or fus donq à l'affaut montez de toutes parts ,
Le canon a joué , mes habiles soldars ;
Qu'il n'y ait entre vous , je vous prie , discorde ,
Qu'un chacun seulement à bien faire s'accorde ,
Devers la droiète main marcheront les François ,

A gauche les Anglois avec les Ecoffois :
Tous ceux que trouverez qui feront résistance ;
N'en espargnez un seul se mettant en défense ;
Que tous soient mis au fil , nul reçu à rançon ,
Sans avoir d'un seul d'eux commisération ,
En leur remémorant leur folle outre-cuidance ,
D'avoir vilainement chassé le Roi de France.

Le Marechal d'Aumont estoit semblablement
Exhortant ses foldars à courageusement
Saint Jacques assaillir , en montrant leur vaillance ,
Si l'habitant vouloit leur faire résistance ,
Ainsi comme il s'enfuit : donnons dans leurs rempars ,
Rendons-nous les Seigneurs de leurs forts boulevars ;
Marchons d'un pied léger , allons à l'escalade ,
De vos espieux pointuz forcez la barriquade :
Rien ne sert le tarder , soyez assurez tous
Que le grand Dieu vivant sera avecques nous ,
Qui voulons justement poursuivre la vengeance
De la cruelle mort de ce bon Roi de France.

Ayant ainsi parlé , on vit soudainement ,
Tant Anglois que François , grimper légèrement
Sur leurs forts boulevars , hazardans à l'envie ,
Du point d'honneur esmeuz , à qui plustost la vie ,
Et vont tant qu'ilz se font maistres de leurs rempars ,
Dessus lesquels estoient plantez quinze estendars ,
Qui furent enlevez : les ennemis en fuite
Avec treize canons qui estoient de leur fuite.
Et furent les fuyars poursuiviz tellement
Par nostre Ajax François , dès le commencement

Fuyans devers Paris : que le foldart se melle
Avecques le Ligueur entrans tous pelle mesle.

Et dès ceste heure-là ceste grande Cité
Par ces braves guerriers faccagée eust esté,
Tant estoient animez , tant soldars que gendarmes ;
Comme la cause estant de la prise des armes ,
Sans la bonté du Roi , qui , trop benin & doux ,
Au lieu d'exécuter l'ire de son couroux ,
Sachant que Chastillon estoit à la poursuite
De ces Parisiens qui avoient pris la fuite ,
Et mesmes que ses gens estoient déjà entrez
En l'Université sans estre rencontrez
D'un seul homme vivant qui se mist en deffense
Pour faire à leurs efforts généreux résistance ;
Lui envoya exprès faire commandement
De plus avant n'entrer ; mais venir promptement
La part où il estoit , en chargeant sa trompette ,
Pour rallier ses gens , de sonner la retraicte ,
Dont lui plein de fureur , d'une juste douleur ,
Dist ces mots , couroucé , prévoyant le malheur
Que devoit apporter à toute nostre France
De nostre Prince H E N R I la trop grande clémence.

O Roi mal-advisé , qui ne sçais pas user
De l'heur quand il est prest de te favoriser ,
Qui ne sçais pas jouir , aveuglé , de la gloire
Que Dieu te veux donner , te donnant d'eux victoire.

Un jour , un jour viendra que tu regretteras
De m'avoir empesché , & que tu maudiras
Ceux qui t'ont conseillé , indigné en ton ame ,

Que je n'aurai destruiect & du tout mis en flamme
Ceste Université, recongnoissant l'erreur
Où nous aura plongé la douceur de ton cœur,
Et que par-dessus tous la plus fidelle bande,
Tu louras hautement ma fidélité grande.

Or le Roi, redoutant le soldart animé,
Qu'il ne peult une fois en son ire enflammé,
L'empescher de tuer, tenant l'espée nue,
Crioit tant qu'il pouvoit, galopant par la rue :
Prenez compassion, cessez l'inimitié
Que vous avez contr'eux, les prenans à pitié.

Regardez, mes amis, je vous prie, qu'ils sont
hommes,

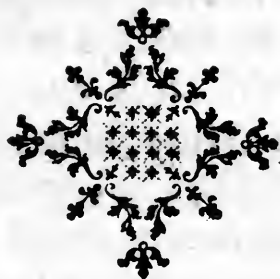
François de nation aussi-bien que nous sommes ;
Nous devons contenter, mes compagnons, de l'heur,
Que Dieu m'a faict ce jour d'avoir esté vainqueur
De ce peuple mutin, sans que de ma partie
Un homme seulement y ait perdu la vie.

Or fus donc, qu'un chacun, obéissans soldars,
Se tienne prest ferré deffous ses estendars,
Nul ne soit si hardi, avare en son courage,
De s'escarter du Chef pour aller au pillage.

Vous ferez tous contens, je vous promets la foi,
Avant que de partir, de HENRI vostre Roi ;
Vous aurez aujourd'hui salaire & récompense
De vos labeurs passez ; mais ayez patience
Jusqu'à tant seulement que les départemens
Par les Marchaux de camp soient faicts aux régimens ;
Je veux que chacun vive en mon camp tenant ordre,

Hé! y a-t-il rien pis en un camp que désordre?

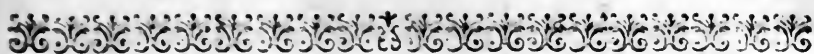
Ce qui fut aulli faict; car là fut establi
Un ordre ci-devant non encores oui;
Car il n'y eut soldart qui pour piller, sa place
Laislast, rant redoutoit de nostre Roi la face,
Et ne qui s'ingéraft de se voulois loger
Jusqu'à tant qu'il eust sçeu où se failloit ranger.



ARGUMENT.

LES fauxbourgs pris , le Roi prend son chemin vers Estampes , qu'il remit en son obéissance , où lui fut présenté une requeste de la part de la Royné Douairiere , tendant à fin de lui faire rendre justice de l'assassin commis en la personne du Roi défunct ; avec la responce de Sa Majesté , & voyant le Duc du Mayne ne se présenter au combat , départ son armée en trois , l'une qu'il laisse au sieur de Longueville , l'autre à Givry , & le reste qu'il retient pour faire la guerre aux Ligueurs qui détenoient ses villes.





LA HENRIADE.

LIVRE SECOND.

LE LORRAIN adverti que le Roi d'assurance
Tenoit le droit chemin de Saint Denis en France
Pour aller à Paris , fit tant en peu de jours
Qu'il arriva la nuit mesme que les fauxbourgs
Avoient esté surpris : avecques sa puissance ,
Tant fut du Chef Lorrain pour lors la diligence ,
Pour venir secourir ces pauvres malheureux ,
Qui se pouvoient vanter & dire bienheureux
S'ils eussent voulu lors , bien advisez , entendre
(Qui estoit leur devoir) à la merci se rendre
De leur Roi naturel , Prince doux & humain ,
Ne desirant rien plus que leur tendre la main.

Mais Dieu qui de tes faicts a vraie cognoissance ,
Pour certain te réserve à plus grieve vengeance ,
Qui ne veux recongnoistre en ton affliction ,
Tant tu es aveuglé , ta visitation.

Tu feras , ô Paris , ville & cité maudite ,
En telle extrêmité par ta faute réduite ,
Que contraincte feras dedans bien peu de jours
De famine oppressée , avoir au Roi recours
Que tu as tant maudict : cité pleine d'injures ,
Retraicte de voleurs , de traistres & parjures ,

Tu reconnoistras lors en ceste extrêmité,
Que c'est, mourant de faim, que la nécessité,
Tu congnoistras aussi combien la main puissante
Du grand Dieu de là-haut est forte & violente.
Heureux celui heureux, qui, pour saouler sa faim,
Tant soit-il grand Seigneur, pourra trouver du pain,
Pauvres femmes, hélas, ci-devant tant heureuses,
O combien vous ferez en ce temps malheureuses.
Vous principalement qui avez dans vos bers,
Vos petits enfans qui jettent cris divers.

O combien je vous plains, ô meres misérables,
Quand je prévois les maux de ces jours lamentables
Qu'il vous faudra souffrir, de voir devant vos yeux
Ces pauvres innocens jettans cris merveilleux
De la faim qu'ils auront; & si n'aurez puissance
D'appaiser de leur faim l'extrême violence.

Alors vous maudirez vos insolens prescheurs
Qui vous ont acharnez & endurcis vos cœurs
A l'encontre du Roi; sentant vostre poitrine
Qui ne pourra porter le faix de la famine;
Tu reconnoistras lors, avec ta cruauté,
Que c'est, mourant de faim, que la nécessité.

Ha! bien pist'adviendra; car Dieu qui sçait l'offense
Que tu as meschamment commise en sa présence,
Après avoir tué traitreusement ton Roi;
D'avoir idolâtré le meurtrier: quelle loi!
A peine permettra que tu revienne en grace,
Abuzant de son nom précieux en sa face.

• La vengeance de Dieu soudain n'apparoist pas,

» Mais vient d'un pas tardif, nous suivant pas à pas,
» Attendant, patient, que l'âme pécheresse
» Retournée vers lui, sa faute reconnoisse,
» Nous tendant ses deux bras, Pere clément & doux,
» Mais qui à la parfin deslache son couroux
» Sur les pécheurs qui n'ont de leur commise offense
» (Obstinez comme vous) en leurs maux repentance:

HENRI donc ayant sceu de ses plus favoriz
Que le Mayne & ses gens estoient dedans Paris,
Qui me pourroit compter de sa parole & dire
L'aïse qu'il en reçoit que je le puisse escrire
Sur mon papier limé? espérant le débat
D'entre le Mayne & lui, par un brave combat,
Vuider dessus le champ : en ostant de misere,
Par la mort de l'un d'eux le simple populaire,
Qui par faulx argumens ayant esté induict
Par leurs Prédicateurs avoit été séduict;
Ne voulant exercer, comme il pouvoit bien faire
A l'encontre d'eux tous, sa justice sévere,
Roi de son naturel courtois & gracieux,
Sur tous Princes vivant miséricordieux,
Ne desirant rien plus que par une bataille
Deffaïre sur le champ toute ceste canaille,
Afin de mettre fin aux longs & grands travaux
Que Dieu nous fait souffrir justement pour nos maux.

Il attend tout le jour s'ils auroient le courage
Se ressentans piquez de la perte & dommage
Qu'ils eurent l'autre jour de leurs braves soldars,
Après avoir quitté leurs canons & rempars,

Pensant qu'ils deussent faire , enflammez de furie ,
Pour faire parler d'eux quelque belle faillie.

Mais tout ainsi qu'on voit le vif esmérillon
Qui poursuit vivement le petit oisillon ,
Tourner deçà , de-là , taschant à le surprendre ,
Et l'autre d'autre part en volant se deffendre ;
Et voyant qu'il ne peut éviter , tant est las
De ce vif poursuivant , quoi qu'il fasse les lacs ,
Se va jetter lassé dedans le vert bocage ,
Pour cuider éviter de cest oiseau la rage.

Ainsi font ces mutins mémoratifs du jour
Que Chastillon surprit ce merveilleux fauxbourg
De saint Germain-des-Prez, qui tous pensifs & mornes
Comme le limaçon qui retire ses cornes
Lorsqu'il sent approcher l'hivernale saison ,
N'ose , craignant le froid , sortir de la maison.

Mais lui recongnoissant qu'ils ne sentoient la perte
Qu'ils avoient de naguere à leurs fauxbourgs soufferte,
Résout en son esprit , sans plus faire séjour ,
De partir aussi-tost que l'on verroit le jour.

Toi qui as eu cest heur en despit de l'envie ,
Pendant le siecle d'or de ton heureuse vie ,
D'avoir eu ce beau tiltre en ton vivant Loys ,
Qu'avoir esté nommé le Pere du pays ;
Que dis-tu maintenant , entendant ceste terre
Que tu as tant aimée , estre en si forte guerre ?

Et principalement voir ta ville de Blois ,
Que sur toutes tu as estimée autrefois ,
En si piteux estat : ton Chasteau de plaissance.

Estre faict aujourd'hui , ah Dieu ! la demeure
D'un Gendarme impiteux ; les hauts murs renversez
De tes plaisans jardins pour servir de fossez ,
Et les arbres fruiçtiers qu'avecques tant de peine
Tu avois affiez , séchez dessus la plaine.

O Prince tant chéri qui es là-haut aux Cieux ,
Loyer de tes bien-faicts , avec les demi-dieux ,
Que tes petitz neveux , pleins d'ire & de vengeance ,
Dégénérans de toi , font la guerre à ta France ,
Et qui pis est encor , veulent tes bons François
Mettre dessus le joug des rigoureuses loix
De l'Espagnol cruel : ô Dieu ! ô quelle rage ,
Le Mayne , tient saisi ton furieux courage ;
Tu ne viendras jamais à ton intention ,
Abuzant faussement de la Religion ;
Mais adviendra de toi & de ceux de ta suite
Comme il advint jadis à la troupe maudicte
De ces entrepreneurs , qui le grand Dieu des dieux
Voulurent attaquer jusques dedans les Cieux !
Faisant violemment tomber dessus leur teste
Les bouletz esclatans de sa juste tempeste ;
» Car quoi qu'il tarde enfin , celui qui leverà
» La main dessus son Roi , il s'en repentira.

Le lendemain Phœbus commençoit par le monde
Espandre les rayons de sa perruque blonde ,
Qu'on vit ce grand H E N R I près de ses estendars
De teste en pied armé , lui-mesmes ses soldars
Arrangeant sur le champ , animant sa Noblesse ,
De ses braves ayeux d'imiter la prouesse.

O quel plaisir de voir en armes furieux
Marcher d'un pas hardi nostre Roi glorieux :
Tantost vous le voyez à son infanterie ,
Et tantost de retour à sa cavalerie.

Il sembloit en façon de faire au preux Hector
Quand ayant résolu de surprendre le fort
Des superbes Grégeois : il dressoit ses phalanges
Tant de sa nation que des aides estranges ,
Pour l'aller attaquer : Achile , despité ,
Ayant Agamemnon & ses troupes quitté.
Estant accompagné du Duc de Longueville ,
Du sage Colonel des Suisses d'Amville ,
De la Rochefoucault , de la Nouë , & Guitry ,
Du Grand-Prieur de France , & du brave Givry ,
Et d'autres infiniz , & furent sur la plaine
Attendans au combat se présenter le Mayne
Quatre heures pour le moins ; arrangez de piez coi ,
Toujours premier marchant devant tous nostre Roi ,
Et n'osa onc sortir l'ennemi la muraille ,
Voyant si bien noz gens arrangez en bataille ,
Tant du grand Mars Gaulois du saint nom la terreur ,
D'un espouvantement lui affoiblit le cœur.

Quoi voyant nostre H E N R I , suivi de sa Noblesse
Et des Chefs principaux de toute la jeunesse ,
Des fantassins François , d'un visage joyeux ,
Ayant toujours sur eux le regard de ses yeux ,
Leur teint un tel langage : Et bien , mes Capitaines ,
Qui avez avec moi , tant par monts que par plaines ,
Souffert & enduré infinitez d'ennuis ,

A la pluie & au vent suivant noz ennemis.

Y a-t-il un de vous , marchant sous mon enseigne ,
Si ce n'est à grand tort , dictes-moi , qui se plaigne ?

N'êtes-vous pas contens , mes bien-aimez François,
Et vous Suisses aussi , & vous autres Anglois ,
Du butin qu'avez fait sur ces Ligueurs rebelles ,
Ennemis conjurez de mes Royaux fidelles ?

Ce n'est rien , mes foldars ; c'est le commencement,
Je vous reconnoistray particulièrement.

Et où est maintenant ceste fiere arrogance ,
Où cest orgueil hautain ! & où ceste assurance
Qu'ils se vantoient avoir , mensongers imposteurs ,
Preschée si souvent par leurs Prédicateurs !
Disans publiquement , que délaissant ma terre ,
Ils m'auroient fait fuir jusques en Angleterre.

Vous avez veu , foldars , qui est à tous ouvert ,
De leurs compagnons morts le champ d'Arque couvert ,
Où je leur fis quitter , & à leur Duc du Mayne ,
Fuyans espouvantez , en despit d'eux la plaine ,
Contraincts d'abandonner leurs estendars croissez ,
Combien que vous fussiez de long travail lassez ,
N'osans tant seulement regarder en arriere ,
Tant estoient estonnez qui les suivoit derriere ;
Ils congneurent alors que H E N R I de Bourbon
Méritoit commander sur cette nation ,
Ne dégénérant point de ses vaillans ancestres ,
Qui s'estoient tant de fois renduz Seigneurs & maistres ,
Des autres régions : vous avez un François
Qui vous maintiendra tous en vos antiques loix.

Je ne suis point issu d'un Hespagnol marrane;
 Ni par mere sorti de quelque Italianne ,
 Et ni de cèux aussi qui sont de leurs supposts ,
 Je ne suis inventeur de daces ni d'impôts ,
 Mon pere a pris sa source & sa vraie origine
 De Robert de Clermont, race sainte & divine ,
 Fils du Roi Saint Loys ; que sans craindre dangers ,
 Plein de dévotion passa les longues mers ,
 Et qui de fait mourut valeureux de courage
 Après avoir vaincu les Maures , pris Carthage ,
 Tenant de toutes parts assiégée Thunis ,
 Principale Cité des villes du pays ,
 Laisant à l'advenir de sa vie tant sainte
 La mémoire à jamais dedans noz cœurs emprainte ,
 Son corps laissé en terre , & sa sainte ame aux Cieux ,
 Jouissant du repos des esprits bienheureux .

Vous avez entendu , ô ma troupe guerriere ,
 De vostre Prince aimé l'origine premiere .

Après qu'il eut ce dict , fait le département ,
 Un chacun renvoyant trouver son régiment ,
 Et lui va de ce pas , tout triste en son visage ,
 Descendu de cheval , dedans un long village
 Où logent les passans , qui lui avoit esté ,
 Au bas de Monthery , pour coucher appresté .

Mais estant averti pour certain que le Mayne
 Ne s'osoit présenter pour combattre en la plaine ,
 Et qu'il perdoit son temps , met aux champs ses soldars ,
 Faisant bouffer au vent ses guerriers estendars ,
 Commande à Chastillon mener l'infanterie

Pour

Pour Estampe attaquer , & entrer de furie ,
Qui fut prise aussi-tost : les ennemis contrainctz
Se jeter au Chasteau pour se garder des mains
Des Royaux animez ; leur ame estant atteinte ,
Tant de court furent pris , de frayeur & de crainte ,
Qui quelque temps après , comme gens esperduz ,
Ne voyans le secours où s'estoient attenduz
Paroistre sur le champ , quitterent cette place
Après avoir été du Roi receus en grace.

Qui sage & advisé , & prévoyant de loin
A tout ce qui estoit nécessaire & besoin ,
A maintenir Estampe en son obéissance ,
Qu'elle ne retombast encor en la puissance
De l'ennemi Ligueur , faict abbatre les tours
Ou avoit eu presse , de noz gens , son recours.

Et jà prest à partir , le Bourguignon Migene
Lui présente un paquet de la part de la Reyne ,
Dont la teneur ensuiet : » D I E U qui a par sa voix
» Le premier ordonné sur le peuple les Rois ,
» Ne leur enjoinct rien plus , accompli son service ;
» Que rendre à leurs subjects esgalement justice ;
» Fondement asseuré , & pivot principal ,
» Duquel du tout despend le noble estat Royal ,
» Et dedans lequel gist la marque principale
» Qui procede d'en-haut de la grandeur Royale.

» Or , S I R E , c'est à vous qui estes au mesme lieu
» Que tenoit mon Seigneur , par la grace de Dieu ,
» Lâs que moi son espouse , à bon droit déplorable ;
» Veufve de ce bon Roi , de mémoire louable ,

» Comme à l'anchre sacrée à présent ai recours,
» Implorant au besoin vostre dernier secours.

» C'est à vous, ô mon Roi, à qui je fay ma plaincte,
» Vous priant escouter les criz de ma complaincte,
» Qui est, bon Roi, qui est qu'avec toute rigueur
» Vous fassiez procéder contre le Chef ligueur,
» S'il se trouve qu'il ait à la mort exécrable
» Presté consentement de ce Prince honorable,
» Et contre tous aussi les chefs conspirateurs
» Qui de sa triste mort se trouveront auteurs,
» Faisant des convaincuz si cruelle vengeance,
» Qu'à jamais il en soit mémoire faicte en France.

» Il ne se trouvera exemple du passé,
» Qui ceste trahison ait jamais surpassé,
» Soit que nous regardions l'estat de la personne
» Ou du cruel meurtrier; ce fait si fort m'estonne,
» Que je pers mon esprit : & de par qui instruißt;
» Moyens d'y parvenir, & par qui introduißt,
» Qu'un chetif Jacobin ait eu ceste assurance
» De frapper du cousteau, ô Dieu ! un Roi de France
» Dedans son cabinet, sans respecter le lieu,
» Ni la personne aussi qui estoit oingt de Dieu,
» Lequel acte meschant a rendu violable
» Tout ce que nous tenions au monde inviolable,
» Que les grands Rois qui sont de Dieu oingts & sacrez
» Soient en ce maudict temps sans respect massacrez ;
» Et moi en ce faisant, sans estre consolée,
» Veufve d'un si bon Roi à jamais désolée
» Avec ses Officiers, qui, rempliz de douleurs,

» Me feront compagnie au fort de mes malheurs ,
» Saïfiz dedans leurs cœurs d'une tristesse amere ,
» Se voyans orphelins d'un si bon Roi & pere.

» Je vous appelle tous Monarques & grands Rois ,
» Vous principalement qui du sang des François
» Princes estes sortis : & toutes sortes d'hommes
» Déténans les estatz de la France où nous sommes.

» S'il reste du deffunct en vous quelque amitié ,
» De ceste veufve ayez , je vous prie , pitié ,
» Donnez-lui tout confort , prestez-lui assistance ,
» Pour de cest assassin poursuivre la vengeance ,
» Ne laissant sur le front de leur postérité
» Demeurer à punir ceste desloyauté ,
» Faisant punition de ceste gent mauditte ,
» Comme l'énormité du crime le mérite.

» Et d'autant , ô bon Roi , que tous les Potentatz ,
» Les Princes , les Seigneurs , voire tous les estats ,
» Ont tous grand intérêt la cause estant commune
» D'un désastre si grand survenu de fortune
» Au Roi mon cher espoux ; je vous prie humblement ,
» Si prieres ont lieu , faire commandement
» A vostre Procureur , d'en faire diligence ,
» Promettant l'assister à faire la vengeance ,
» D'un si énorme faict , de telle trahison
» Employant tous mes biens pour en avoir raison.

La requeste entendue , on ne voyoit que larmes
Des Princes & Seigneurs , des Nobles & Gendarmes ,
A laquelle respond soudain Sa Majesté.

Je louë grandement la bonne volonté ,

La résolution, le généreux courage
 Et l'entiere amitié de ceste Royne sage,
 De poursuivre à bon droict la vengeance du tort
 Que ces traistres ont faict d'avoir faict mettre à mort
 Leur Prince Souverain : renvoyant ceste affaire
 A nostre Procureur pour le procès parfaire
 A ceux qu'on trouvera avoir donné support
 A mettre mon Seigneur meschamment à mort ;
 Jurant d'y employer ma force & ma puissance
 A ce que d'un tel crime en soit faicte vengeance.

Et quoi, que diroit-on si je manquois de foi,
 Je ne mériterois ce beau tiltre de Roi.

» La foi est fondement de la saincte justice,
 » Sans laquelle des Rois vaine feroit l'office ;
 » Justice est le pilier qui maintient les grands Rois ;
 » Sans elle ce n'est rien que de leurs belles loix.

Je ne mettrai jamais hors de ma souvenance
 Ceux qui ont conspiré & presté assistance
 A la piteuse mort de HENRI de Vallois,
 Le dernier de ce nom regnant sur les François.

Car bien plus grièvement ceste mort là me blesse,
 Qu'il ne semble à me voir se présentant sans cesse
 Pâle & ensanglanté au-devant de mes yeux,
 Me poursuivant venger acte si malheureux,
 Et d'estre si long-temps privé de sépulture
 Qu'on ne doibt refuser à quelque créature,
 Tant soit-elle ennemie, & qu'il n'est mis ès lieux.
 Ordonnez pour les Rois, où sont tous ses ayeux ;
 Car cependant son ombre endurent se lamente

Alentour de son corps : incessamment errante ,
Attendant le devoir qu'on doit aux trespassez
Qui de ce siecle sont en un autre passez ;
Car tant que le corps soit mis en la sépulture ,
(S'il est vrai ce qu'on dict) l'esprit à l'avanture
Erre à l'entour du corps. Or ce Roi gracieux
Ayant dict ces propos , on vit de ses deux yeux
Les larmes découler sur son triste visage ,
Donnant de son ennui asseuré tesmoignage ,
Et aussi-tost aussi les Princes , les Seigneurs
Qui là présens estoient esmeuz dedans leurs cœurs ,
En firent le pareil , tant eut lors de puissance
De l'Hercule Gaulois envers eux l'éloquence ,
Esmerveillant ce Prince en son parler facond ,
Tous entre eux confessans qu'il n'avoit son second.

Et si les grands Seigneurs voire jusqu'aux gendarmes
Avoient esté contraincts laisser tomber les larmes
De pitié , de leurs yeux , de la grande douleur
Dont ils furent faiz de tristesse en leur cœur
Entendant le discours si triste & pitoyable
De ceste pauvre Royne & veufve misérable.

La responce que fist ce Prince généreux ,
Les larmes assécha de ces Chefs valeureux.

Et furent convertiz les cœurs de leurs gendarmes
En colere , en fureur , au lieu de pleurs & larmes ,

Lesquels tous derechef & d'un consentement
Renouvellerent lors la foi de leur serment.

Qui pourroit racompter asseurement & dire
De ces hardiz soldars enflammez de grand ire ,

La colere , entendans de leur Chef l'oraison ,
Qui faiçte avoir esté , pourquoi ? & la raison
De ceste triste Royne & veufve infortunée ,
Entre tous les vivans Princeſſe fortunée ,
Déteſtant hautement la Ligue & les auteurs ,
Maudiffant les Lorrains & tous leurs ſectateurs ,
S'offrans à tous périls ſans crainte de la vie
Pour venger un tel tort faiçt à noſtre Patrie ,
Ne craignans les travaux , les hazars , les dangers ,
Que diront , diſoient-ils , ores les eſtrangers ?
Que ceste nation , tenue tant fidelle ,
Soit maintenant au rang de la plus infidelle
Qui ſoit ſous le Ciel : ô Dieu ! quel changement ,
D'avoir meurtri leur Roi ſi malheureuſement.

Or voilà le propos , le devis , la parole ,
Qu'ils vont tenans entr'eux qui bruit , qui court , qui
vole ,

Qu'une telle entrepriſe & conſpiration
Feuſt d'un de nos François ; non , ceste invention
Eſt faiçte de long-temps par la ſecte Jéſuiſte ,
Qui pour nous ruiner a eſté introduiçte ,
Ayant tiré à elle infiniz partizans
Par argent corrompuz , & par autres préſens ,
Par ceſt ambitieux qui aux Indes commande ,
Tant ſon auctorité a eſté & eſt grande.

Ha Dieu ! combien de fois nous a-t-il eſté diçt
Par nos Prédicateurs le malheur qui nous ſuit ,
Vrais Prophètes de Dieu , & que ceste ſemence
Ruyneroit un jour & nous & noſtre France ,

Nous le voyons (mais tard) maintenant de noz yeux
Quels sont & ont esté leurs desseins vicieux.

Qui a donné conseil à ce cruel Barriere
De vouloir, furieux, jeter sa main meurtriere
Sur son Roi naturel ? La conspiration
D'un si horrible faict en fut faicte à Lyon,
En leur maudit College, & depuis confirmée
Par Varade à Paris, comme est la renommée.

Jésuiste que dis-tu ? Quel pilier de la Foi !
Sus respons à mes dicts ; & où est ceste loi
Qui permet de tremper d'une main violente
Dans le sang de son Roi l'espée flamboyante ,
Voire fust-ce un Néron ; & encore qui est pis ,
De promettre aux meurtriers de leur Roi Paradis ?
Non, non, tu sentiras en brief sur ta poitrine
De tes maudicts conseils tomber l'ire divine.

Tu nous as jusqu'ici, Jésuiste, assez brouillez ;
Sus, sus, Parisiens, je vous prie, dessilez
Les yeux de vostre esprit ; chassez ceste vermine
Qui vous a enivré de sa fausse doctrine
Jusques à maintenant, cause de voz malheurs,
Envoyez-les chercher bien loin de vous ailleurs
Autre habitation : leurs trahisons secretes
Vous sont ores assez claires & manifestes ;
C'est assez connivé : or c'est à ceste fois
Qu'il faut, divin Sénat, qui tiens de noz grands Rois
La justice en la main, en montrant ta puissance
Que de leurs trahisons tu fasses la vengeance.

Et de qui as-tu peur ? L'homme juste & de bien,

En faisant son devoir , onques ne craignit rien.

On trouvera encore pour le moins cent mill'hommes
Qui font leur résidence en la terre où nous sommes ,
Magnanimes de cœur , qui , naturels François ,
Ne font point entachez des diaboliques loix
De la Ligue infidelle , & ni de sa pratique ,
Forgée de long-temps en l'horrible boutique
De l'infernal Pluton , sur l'enclume d'enfer
Où présidoit alors leur pere Lucifer ,
Rougie dans le feu de sa fournaise ardente ,
Trempee dedans l'eau qui toujours est bruslante
De ce fleuve infernal , le bruslant phlegethon ,
Mesiée avec autre eau prise par Aleçon
Du Stix & du Cocyt , qui engendrent sans cesse
Douleur , ennui & dueil , suivi de la tristesse.

Et où font maintenant ces Ligueurs généreux
Qui se vantent par-tout estre si valeureux ?
Et que ne viennent-ils se mettre en la campagne
Avecques leurs Wallons & leurs troupes d'Hespagne ?
Reistres , Savoisiens , & leurs prompts Albanois ,
Qu'ils disent si experts à porter le harnois.
Et où est maintenant ce vaillant Duc du Mayne ,
D'Aumale , & de Nemours , ou le Duc de Lorraine ,
Que ne s'avancent-ils pour entrer au combat ,
Vuidant d'entre eux & nous sur le champ le débat ?
Et que ne viennent-ils , hardiz en leurs courages ,
Contre nous délascher leurs furieuses rages ?

Ha ! ils font trop couars , ils congnoissent le cœur
Du François naturel en sa juste douleur ;

Ils sçavent quel il est transporté en son ame,
Quand l'ire & le couroux est juste qui l'enflamme,
De vouloir usurper, après avoir osté
La vie à leur Seigneur, mesmes la Royauté
Au Roi son successeur, s'il n'avoit du courage
Par le droict des François à lui propre héritage.

Vous n'avez pas affaire à HENRI de Vallois,
Qui s'est laissé tromper cent & cent mille fois
A voz discours fardez; mais vous avez affaire
A un Prince, combien qu'il soit fort debonnaire,
Qui n'endurera pas qu'un Hespagnol sans foi
Lui vienne en son pays faire & donner la loi.

Et toi que nous tenions pour le Chef de l'Eglise,
Qui metz tout ton pouvoir d'abattre la franchise
De celle des François, & qui as rallumé
Le flambeau presque esteint ci-devant allumé,
En faisant révolter les sujets de la France
De leur juste devoir & deue obéissance
Qu'ils devoient à leur Roi, abuzant du pouvoir
Que tu as de là-haut contre ton saint devoir.

Remets devant tes yeux le Pape Boniface,
Qui voulut en son temps brouiller par son audace
Ce Royaume puissant; & la punition
Qu'il reçut, à la fin, de son ambition;
Car nous avons un Roi, soit en force ou prudence,
Qui n'est moins que celui qui brisa l'arrogance
De ce Pape, qui fut si fort ambitieux,
Qu'il vouloit commander en la terre & aux Cieux;
Car nous avons encor des Nogaretz en France

Tout preſts à te monſtrer telle qu'eſt leur puiſſance :
Que dirai-je de toi , Prince Savoisien ,
Qui as au Roi deſſunct finement pris le bien ,
En lui ayant ſouſſtraict à la mode Heſpagnole ,
Qui eſt ne tenir foi , Salluce & Carmagnolle.

Lorsque tu lui devois preſter aide & ſecours
S'il euſt eſté à toi oppreſſé à recours ;
Tu ne feras long-temps que tu ne voie en proie
Par noz Royaux François ton pays de Savoye ;
Tu maudiras alors tous les conſpirateurs
De noſtre pauvre eſtat , de la Ligue inventeurs ;
Tu ſentiras , mais tard , combien eſt violente
L'ire de ce grand Dieu en ſa fureur puiſſante ;
Tu ne trouveras pas malheureux en ces jours
Qui te veuille preſter , abandonné , ſecours ,
Rien ne te ſervira ton fin Roi des Heſpagnes ;
Car tu ſeras contrainct t'en fuir aux montagnes ,
Et lui ne pourra pas , empeſché d'autre part ,
Venir à ton ſecours eſtant loin à l'eſcart ,
Taſchant à ſon pouvoir diligemment entendre
A conſerver , s'il peut , ſon beau pays de Flandre ,
Et autres pays bas , dont ne fera jamais ,
Faſſe ce qu'il voudra , lui ni les ſiens en paix.

Or le Roi congnoiſſant ſon eſpérance vaine
D'attendre plus long-temps le Lorrain Duc de Mayne
Pour entrer au combat , il délibere en lui
Renvoyer Longueville , & la Nouë , & Givry.

Longueville & la Nouë au fond de Picardie ,
Givry avec ſa troupe au pays de la Brie ,

Pour là se rafraîchir : attendant l'étranger
Qui jà s'acheminoit pour se venir ranger
Avecques son armée , en faisant forte guerre
Cependant aux Ligueurs en passant sur leur terre ,
Et délibere aussi renvoyer les Gascons
Harraſſez devant Dieppe , un peu en leurs maisons :

Et lui fort prévoyant , en ſes affaires ſage ,
Se réſout de chercher le gracieux rivage
De Loire à la clere eau , où les occasions
L'appelloient à bon droit , pour beaucoup de raiſons ,
Le tout en attendant les levées premières
Qui le venoient trouver des aides étrangères.



A TRES-VALEUREUX PRINCE
HENRI DE BOURBON,
DUC DE MONTPENSIER,
GOUVERNEUR DE NORMANDIE.
HYMNE.

O TOI qui es issu de ce grand Roi de France,
Qui pour la foi accroistre & dompter l'arrogance
Des superbes Payens par le vouloir des Cieux
Entreprit traverser les destroicts furieux
Qui sont dedans la mer : & tout ce que Médine
De péril & danger alentour avoïsine,
Te mettrai-je en oubli ? que je vois en valeur
Esgaler les haults faicts de ce grand Empereur ;
De ce divin Loys , & qui dès la mammelle
As gousté le nectar de la troupe immortelle
Du consacré coupeau : des neuf pucelles sœurs ,
T'ayans faict de leurs fruiets savourer les douceurs ,
Instruict dès le berceau , instruict dès ton enfance ,
Quell' est de leurs beaux arts la parfaicte science.

Voilà pourquoi aussi , s'il est vrai ce qu'on dict ,
Ta mere t'enfanta (comme est le commun bruiet)

A son enfantement deux Fées assisterent
Qui deux riches présens de bon cœur te donnerent ,
Ne voulans qu'il y eust soit Roi , Prince ou Seigneur ,
Qui remportast sur toi tant de gloire & honneur
Qu'il te peust surmonter ; ou soit en éloquence ,
Ou soit en combattant , à donner coups de lance.

Puisse plustost ma langue à mon palais tenir ,
Avant que tes haults faicts soient hors mon souvenir ;

Privé de sentiment , languissante ma vie ,
Et qu'en chantant mes vers , grand Prince , je t'oublie.
Sont ceux-là, sont ceux-là, bon Duc, qui comme toi,
En la nécessité ont secouru leur Roi ,
Qui doivent estre mis au Temple de Mémoire
Engravée en mes vers leur immortelle gloire ,
Qui en mille périls, mill'hazars, mill' dangers ,
N'ont point crainct s'exposer contre ces estrangers
Barbares Hespagnols , qui , pleins d'outrecuidance ,
Avoient tous conjuré la ruine de France.

Ha Dieu ! combien de fois, comme un furieux Mars,
T'a-t-on veu devancer tes plus hardiz soldars ?
Marchant devant en teste , en main tenant la lance ,
Pour monstrier les effects de ta grande vaillance ;
Monstrant par-dessus tous quell' estoit ta vertu ,
Ne te sentant pour rien qui survienne abattu.
Tefmoing en fera Craon , ou tu fis apparostre
Par-dessus tous les tiens pour ta louange accroistre ;
Que tu estois issu de ce Prince tant bon ,
Du tige duquel sont les Princes de Bourbon ,
Rompant les escadrons de la troupe ennemie ,
Marchant comme un lion rugissant de furie
Qui poursuiect le veneur qui lui a ses petits
En sa caverne entré frauduleusement pris ,
Cependant qu'il cherchoit sur le champ sa pasture
Pour à ses lionneaux donner la nourriture ,
Qui va çà & puis là , bruyant parmi le bois
Jettant infiniz criz de sa hurlante voix ,
Jusqu'à ce qu'il ait veu le veneur qu'il prochasse ,
Qu'il laisse en cent morceaux deschiré sur la place.

Car voyant que tes gens s'en alloient desconfits ,
Qui s'estoient estonnez d'eux-mesmes en route mis ,
Tu rentres en la meslée , où cinq fois à la charge ,
D'un courage invaincu , sans t'estonner tu charge
Le Ligueur ennemi ; que tu vas renversant
Le champ de routes parts de son sang rougissant ;

Tu monstras combattant en si tendre jeunesse ;
 Quelle estoit de ton cœur , eschauffé , la prouesse ;
 Et qu'un jour tu serois plus que tous tes Ayeux
 (Combien que par sur tous Princes victorieux
 Leur renom soit espars) s'estans pour la deffense
 Toujours les premiers mis de leur mere la France.

Voilà pourquoi , mon Roi , congnoissant la vertu
 De laquelle entre tous tu estois revestu ,
 Te fist son Lieutenant-général en Bretagne ,
 Pour hardi , t'opposer à la force d'Hespagne.

Et depuis ton cher pere ayant fini ses jours ,
 Après avoir de Dieu imploré le secours ,
 Te-choisit pour sur tous hardi & sage Prince ,
 Digne pour commander sur toute la Province
 De la gran' Normandie , où si heureusement
 Tu fis pour son service à ton advénement ,
 Que plusieurs Tours , Chasteaux , par ta sage prudence ;
 (Qui avoient secoué le joug d'obéissance) ,
 Redoutans ta valeur , rentrerent en la main
 De nostre grand H E N R I , nostre Roi Souverain.

Et lequel remarquant , Prince advisé , l'adresse
 Que tu as toujours eue , suivi de la sagesse ,
 Sur tous Princes François , voulut tant t'honorer ;
 Qu du plus beau thrésor qu'il eust te guerdonner ,
 Thrésor sur tous thrésors de pris inestimable ,
 N'estant à pris aucun du monde accomparable ,
 Qui voulant assiéger la grosse Tour de Dreux ,
 Tu fuz tout le premier de l'honneur desireux
 Qui vint à son secours en diligence grande
 Avec tous les meilleurs de la troupe Normande ;
 Où le Thracien Mars monstra lors de son cœur
 Quelle estoit envers toi la bouillante fureur ,
 Jaloux de ta valeur , la rancune , & l'envie
 Qu'il avoit de t'oster de tes membres la vie ;
 Car voyant qu'il n'estoit du tout en son pouvoir
 En la bataille entrant sur toi l'honneur avoir ,

Prît résolution, postposant sa vaillance
Et son antique honneur du tout à la vengeance
De te faire mourir : de fait va vers Vulcan,
Qu'il trouve retroussé sur le mont Æthnean
Avecques les Cyclops qui forgeoient la tempeste
Du grand Dieu Jupiter, pour fracasser la teste
De noz mutins François qui délaissans la Foi
De leurs divins Ayeux, s'estoient contre leur Roi
Meschamment eslevez, desguisant leur faintise
Du prétexte sacré de nostre sainte Eglise.

Et lui fit de son cœur la déclaration,
Priant le secourir en son affliction,
Et de fait lui bailla une balle ensouffrée
Que naguere il avoit de sa main propre ouvrée,
Lui disant : Prends ce don, entre en la tour de Dreux,
Et puis tu la mettras dans le canon poudreux
Que tu deslacheras, & sois seur que la gloire,
Mars, tu remporteras de l'heureuse victoire
Du Duc de Montpensier : le jettant contre bas,
Rien ne lui servira d'implorer de Pallas
Au besoin le secours. Mars ayant ententifve
Son oreille à la voix haute & persuasive
De ce tortu Vulcan, s'en va au fort de Dreux,
Afin d'exécuter son dessein malheureux ;
Ce qu'il fit aussi-tost, te donnant en la face,
Et fut le coup si fort que tu cheus en la place,
Demourant comme mort sur la terre estendu,
Ton sang de toutes parts de ta plaie espandu,
Le Thracien par-tout se vantant par son foudre
Avoir ton noble corps mis & réduit en poudre.

Ce que sçachant Pallas, courroucée en son cœur,
Dit telz mots despitée : Ha traistre belliqueur,
Tu sçauras aujourd'hui que ta fainte vaillance
N'a point contre les miens ni force, ni puissance ;
Et de l'Athénienne au besoin que les arts

Ont plus sur les mortels de pouvoir que tes dards :

Achevé ces propos , Euphrosine elle appelle
Sur toutes qu'elle aimoit , pour lui estre fidelle ,
Lui baillant un onguent de si suave liqueur ,
Que tout estoit rempli de sa divine odeur ,
Lui disant le secret caché de sa poitrine.

Va-t-en , va vîstement , prens ceste médecine ;
Cours tant que tu pourras vers le Chasteau de Dreux ;
Et là tu trouveras un Prince valeureux ,
Un de mes nourrissons , que d'une amour extrême ,
Par sur tous les Bourbons , dès son enfance j'aime :
Mortellement blessé , & de ta tendre main
Tu lui en frotteras son visage benin
Au lieu de sa blessure ; en ce faisant , sa vie
De la cruelle mort se verra garantie.

Elle n'eut pas plustost achevé ces propos ,
Que la Nymphé s'en va sans prendre aucun repos
Sur le lieu désigné , qui fit rentrer ton ame
Par la grande vertu de cest excellent basme.

Et afin qu'il feust fait , après ta guérison ,
Mémoire à l'advenir de la grand trahison
De ce traistre guerrier : la marque en ton visage
Emprainte demoura , pour rendre tesmoignage
De ta haute valeur , qui as du Thracien
Vaincu par ta vertu l'effort Vulcanien.

Mais Dieu , juste vengeur , ne voulant en arriere
Délaisser à punir l'assistance meurtriere ,
Qui avoit consenti au dessein vicieux
De ce cruel meurtrier , sanglant & furieux ,
Envoya de son Ciel sa bruyante tempeste
Qu'il fist violemment tomber dessus le feste
Du fort Druydien , où furent foudroyez ,
Pour leurs iniques faicts , ces maudicts obstinez ;
Mis en mille morceaux , leurs ames gémissantes ,
Fuyans vers les enfers poureuses & tremblantes ,

Où

Où elles demouront perpétuellement ,
 Justement condamnez , en peine & en tourment ,
 Comme furent jadis les Tytans & Lapythes ,
 Qui oferent vomir leurs coleres despites ,
 Bruslans d'ambition , contre le Dieu des dieux ,
 Qui créa l'eau , le feu , l'air , la terre , & les cieux .

Recevez cependant , bon Prince , cest Ouvrage
 Faict en vostre faveur , qui rendra tesmoignage
 Quel est , & a esté envers vous , Monseigneur ,
 Et fera ci-après de vostre serviteur

La bonne volonté ; vous priant souvenance
 Avoir de ses labeurs & de sa patience
 Qu'il a eu escrivant de celui dont le nom ,
 Bon Prince , vous portez , & le mesme surnom ,
 En lui faisant entrer en ses douces oreilles ,
 Le trouvant à propos , tant de fascheuses veilles
 Qu'il a patiemment supporté pour le nom
 Soustenir contre tous , des Princes de Bourbon .
 Bon Prince , ne souffrez qu'un impudent Bathille
 Remporte le loyer mérité d'un Virgile .

Il y a jà cinq ans accompliz & parfaitez
 Que je suis jour & nuict à descrire les faicts
 De nostre grand HENRI , & de son saint Ancestre ,
 Dont , bon Duc , comme lui vous avez pris vostre estre ,
 Pour monstrier qu'il n'est point venu d'un Béarnois ,
 Comme faisoient courir d'une commune voix
 Ces bazanez marrans , qui monstrant ma vaillance ,
 Me suis le premier mis à prendre sa deffense
 D'un invincible cœur , ne craignant les abbois ,
 M'estant toujours monstrier entier Royal François .

Ha , & si toutesfois pour toute récompense ,
 Je n'en ai remporté qu'une pauvre indigence
 Jusques à ce jourd'hui ; & de tant de guerriers
 Que j'ai faict mériter , par mes vers , les lauriers ,
 Vous estes seul , bon Duc le Phœnix de la France ,

Qui m'avez consolé , me donnant espérance ,
Par vostre digne main , qu'après tant de malheurs
Vous auriez soin de moi , & de mes longs labeurs.

Continuez , grand Duc , envers moi ce saint zelle ,
Et vous en recevrez une gloire immortelle.

Vostre tres-humble & affectionné
serviteur , SEBASTIAN GARNIER.

L E S

HUIT DERNIERS LIVRES

D E

LA HENRIADE.

THE
BIRMINGHAM
D
A. H. H. A. D. E.



A U R O I,
MON SOUVERAIN SEIGNEUR.

SIRE,

*LA VERTU a tant de puissance, que ceux
qui en sont douez, semblent tellement char-*

mer les esprits des hommes, qu'ils les contraignent à entreprendre choses qui autrement seroient quasi impossibles ; ce que j'ai cogneu en moi estre véritable : car depuis le jour que je vis la courtoisie dont il pleu à VOSTRE MAJESTÉ user en mon endroit à vostre retour de Tours, repassant en ceste ville pour aller retrouver vostre armée, (le Roi dernier encores vivant), je fuz tellement espris de la grandeur de vos conceptions, que deslors je proposé me desdier du tout à coucher par escrit vos faiçts généreux, & des Princes & grands Seigneurs qui vous ont suivi à la deffense de ce désolé Royau-me, contre la fureur Espagnole & autres adhérens & complices, perturbateurs & ennemis conjurez de vostre Estat, à ce que vos noms, demourans immortels, la souvenance en soit perpétuellement engravée au Temple de Mémoire ; car quelle plus belle récompense, SIRE, pourriez-vous espérer de tant de travaux que vous prenez jour & nuict, exposant vostre vie libéralement aux plus grands dangers, sinon la mémoire éternelle de vos bien-faiçts ; & par quel moyen, si

ce n'est par les escrits de ceux qui vous sont affectionnez, sans lesquels en peu de temps la mémoire en seroit perdue. Qui sçauroit maintenant la proüesse d'un Hector, la hardiesse d'un Achile, l'assurance d'un Dyo-mede, les ruses de guerre d'un Ulysse, la force des Ajax, le conseil d'un Nestor, & d'autres infinis grands Seigneurs, tant Grégeois, que Troyens, sans Homere? Voilà pourquoi, SIRE, le filz d'Olimpie, Alexandre le Grand, estant arrivé au lieu où Troye avoit esté autresfois, & ayant trouvé le monument soubz lequel les cendres du filz de Thetys, & de son ami Patrocle, avoient esté mises, & voyant leurs effigies représentatives de leurs personnes, commença à s'escrier devant tous les assistans: O! toi, heureux Achille, d'avoir trouvé en ton vivant un si fidelle compagnon d'armes, & un si bon Escrivain qu'Homere, sans les carmes duquel la mémoire de tes faiçts eust esté submergée de long-temps au fleuve d'obliance. C'est cela, SIRE, qui m'a faiçt (comme estant ensepveli en un profond sommeil) resveiller en sursaut, pour entreprendre si haute entre-

prise, laquelle il m'estoit impossible d'exécuter, sans l'affection extrême que j'ai toujours eu vers VOSTRE MAJESTÉ, comme les effects en ont ci-devant donné tesmoignage, & que mes escrits en rendront à la postérité, une partie desquels j'apprends à vos pieds; & si j'entends qu'ils vous soient agréables, ce me sera une occasion de mettre les huit premiers livres en lumiere, faisant mention principalement de vos conquestes, depuis vostre advénement à la couronne jusques à la bataille d'Ivry, pour après rédiger par escrit les faicts de ce divin Seigneur, qui est maintenant aux Cieux; duquel vous, SIRE, & tous les Princes du Sang avez pris vostre origine; & d'autant que je sçay avoir infinis ennemis & envieux, pour m'opposer ordinairement à ceux qui détractent de vous, & deffendre en tous lieux vostre juste querelle, mesme des principaux, qui me devroient supporter, estans mes supérieurs; je me couvrirai toujours de vostre bouclier, que j'estime plus que les forts boucliers d'un Dyo-mede, ou d'un Ajax, tant reschantez par l'Escrivain de la guerre Troyenne, afin que

je puisse , sans destourbier & en patience , continuer les escrits que j'ai entrepris faire des voyages faic̃ts par vostre dit Ayeul contre les Sarrazins infideles , & de tous les Rois de France qui sont sortis de lui jusques à vous , SIRE , ne cherchant autre récompense de tous mes labeurs , que la continuation de vostre bonne grace , & bonne affection en mon endroit , priant Dieu.

SIRE , qu'il vous veuille donner en brief la victoire de tous vos ennemis , & vous inspirer à en faire faire punition si rigoureuse , que ceux qui la verront , y prenans exemple , soient tellement détournéz de ce maudic̃t parti , qu'ils vous rendent l'obéissance que tous bons subjects doivent à leur Roi légitime , & qu'il vous fasse la grace de regner autant que ce Roi duquel vous estes descendu , pour après ayant parachevé le cours de vostre vie , estre faic̃t participant avecques lui de la gloire éternelle.

De Bloys ce 26 de Mars 1593.

*Le très-humble & très-obéissant serviteur de
Vostre Majesté , Sebastian Garnier ,
vostre Procureur à Bloys.*

PAUL GARNIER,
LIEUTENANT DE LA PRÉVOSTÉ,

A l'Autheur son frere.

SIXAIN SUR L'ANAGRAMME DE SON NOM.

S U S, mon frere, courage,
Ne crains des ennemis
La furieuse rage.
Contre toi au champ mis,
Quelque part que feras,
BIEN GARANTIS SERAS.

S O N N E T

Sur la Henriade de Sébastien Garnier.

AUTRE que toi ne devoit entreprendre,
Docte GARNIER, un œuvre si hautain,
Il estoit deu à ton esprit divin
De l'entreprendre, & parfaict nous le rendre.
Un chacun peut chanter une Cassandre,
Une Cipris, un amour fier, & fin.
Il est aisé de dresser un dizain,
Ou un rondeau de quelque rime tendre.
Mais de bastir un œuvre plein d'honneur,
Plein de travail, de peine, & de labeur;
C'est à toi seul, qui seul est né Poëte.
Aussi Phœbus qui te donne le pris,
Seul t'a choisi pour faire ces escrits,
Dignes enfans de ta Muse parfaite.

A U M E S M E.

UN seul Homere a faict une seule Iliade;
Un seul Virgile a faict la seule Æneïade;
Un seul GARNIER a faict une seule Henriade.
En Grece, en Rome, en France : un Grec, Romain,
François,

Ont immortalisé par leurs vers , trois grands Rois ,
Et trois grandes citez , Athenes , Rome , Bloys.

Mais le Grec , le Romain , n'estoient François , GAR-
NIER

Est Grec , Romain , François , & des François premier :
GARNIER donc plus parfaict est digne du laurier.

JACQUES PEAN, *Advocat à Bloys.*

S O N N E T.

GARNIER , esjouis-toi , je veux voler ta gloire
Sur le mons Pimplean , & des plus grands esprits
Tu as ravi le cœur par tes doctes escrits :
Ton nom est engravé au Temple de Mémoire.
Tu fais enfler les flots du rivage de Loyre ,
Ta veine surpassant de l'Homere le pris ,
Apollon meisme s'est de ton honneur espris ,
Sur tous Chantres divins te donnant la victoire.
Tu n'as , comme envieux , rien desrobé d'autrui ,
Tu es seul l'inventeur qui nous as ce jourd'hui
Présenté les combats , & la vertu Gauloise
De Henri de Bourbon , nostre Roi souverain ,
Tes ruisseaux sont puisez du ruisseau Castallain ,
Tu es le commandeur de la Muse Françoisse.

LEONA, PASTOU.

S O N N E T.

Que je suis ennemi des Autheurs qui s'arrestent
Par curieux escrits à vouloir rédiger
Une Histoire estrangere , afin de négliger
Ce que les leur chez eux sans peine leur apprestent.
Comme eux de leur Pays, bien souvent ce qu'ils traitent
Est esloigné du vrai ; & souvent l'estrange ,
Ainsi qu'en une tour retiré du danger ,
Chante un embrasement que mille autres regrettent.
GARNIER n'en est ainsi , qui des pieds de son vers
Poursuivant des François les gestes si divers ,

Visite sa Patrie en extrême souffrance.
 Ecrivain, avec l'encre il verse mille pleurs ;
 Et ne sçait-on au vrai, tant il sent de douleurs ;
 Lequel est plus troublé son esprit, ou la France.

FILLIEUL *l'aîné*.

S O N N E T.

MARS, contraire aux neuf Sœurs, cognoissant nostre
 France
 Fertile en beaux esprits que la paix eslevoit,
 Jaloux de sa grandeur, estima qu'il pouvoit,
 Y semant la discorde, y semer l'ignorance.
 Il s'arme à cet effect, & poursuit à outrance
 Par chascune Ciré les plus doctes qu'il voit.
 Quand Pallas sçeut qu'à Bloys un seul homme elle
 avoit,
 Bastant, pour le frustrer de sa vaine espérance.
 C'estoit ce grand GARNIER, son ferme ravelin,
 Armé de sa Gorgon, de sa doctrine plein,
 Muni, pour tout fossé de profonde science.
 Cesse donc ta furie : he, Mars, que pense-tu ?
 Ce bastion garni ne peut estre abbatu,
 Qui pour marre, a Maron : pour terrasse, Terence.

A U T R E S O N N E T.

L'un despeint en ses vers un rustique payfage,
 L'un espoit en son cœur d'un plus noble desir ;
 Pour son œuvre enrichir, aimera mieux choisir
 Les discours sérieux du Philosophe sage.
 L'autre, navré des traits de quelque beau visage,
 Nous figure l'amour, comme il le veint saisir ;
 Et d'un air triste, doux, souspire le plaisir
 Qu'il reçoit languissant en son libre servage.
 Mais de tous les escrits qui jamais furent faicts,
 Tes Guerriers (mon GARNIER) me semblent plus
 parfaicts,

Qui chantent de BAYART la race généreuse.
 En sa faveur aussi , Pegase le cheval
 Te prodigua les eaux de son sacré canal
 Pour rendre en ce discours ta veine plus heureuse.

MICHEL FILLIEUL.

S I Z A I N.

S'ESTIME arrogamment quelque brave Poëte ,
 Bastissant sur son œuvre un immortel renom ,
 Tyrannise son ame à publier son nom :
 Animé d'un vain los qu'en soi-même il appète.
 GARNIER aura l'honneur ; qui nira ses escrits
 N'obtenir pas sur tous à bien dire le pris ?

Q U A T R A I N.

MON GARNIER , en tous lieux ,
 Il fera de ta gloire ,
 Maugré les envieux ,
 A jamais faißt mémoire.

CLAU. BIL. *fe. de l'Au.*

E P I G R A M M A.

Ad Sebastian. Garnerium , Procurator. Regi. Bles.

CUM tua GARNERI languescens pondere rerum
Et studiis legum mens agitata jacet ,
Erigitur latos Musarum naçta recessus ,
Otia sic quarens , otia inepta fugit.

JOAN. PEPINI.

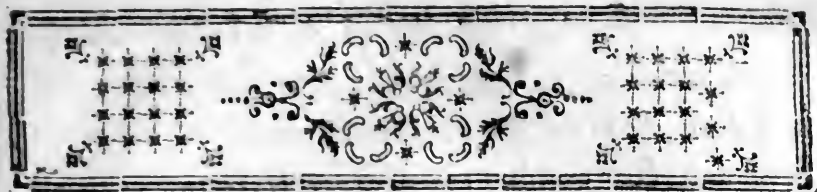
QUATRAIN DE L'AUTEUR.

Toi qui te melle de reprendre
 Mes escrits , fais-moi tant de bien
 Que je puisse de toi apprendre.
 Je n'ay garde , tu ne sçais rien.

A R G U M E N T.

L'AUTEUR expose son sujet, & après avoir invoqué le secours de Dieu, il dédie son Poème au Roi. Henri IV prend ses armes. Disette de vivres dans le camp du Roi ; sa sobriété, sa patience, ainsi que celle de son armée. L'ennemi a des vivres en abondance dans son camp, que le Roi va lui-même reconnoître ; après quoi il change d'armes. Eloge & de quelle race descend le cheval qu'il monte. Son armée rangée en bataille à la vue de l'ennemi, qu'il va reconnoître une seconde fois. Impatience de l'armée pour le combat. Harangue & prière à Dieu de Henri, qui apperçoit au Ciel un signe, présage de sa victoire. Bravades & discours des différens Chefs de la Ligue.





LA HENRIADE.

LIVRE NEUVIEME.

AURAI-JE assez chanté les reprises des villes ,
Des Forts & des Chasteaux , que les fureurs civiles
Avoient faitçt révolter , remises en la main
De HENRI de Bourbon , nostre Roi souverain.

C'est maintenant qu'il faut que volant d'une autre
aîle ,

Mon courage enflammé d'un incroyable zele ,
D'un style plus enflé , levant en lui mon cœur ,
Je rédige en mes vers par escrit la valeur
Qu'il monstra combattant au milieu de la plaine
Du champ de Saint André contre le Duc du Mayne
Et ses fiers Espagnols : les champs teincts & mouillez
Du noir sang espandu de ces escrouellez ,
Les corbeaux leurs servans de tombe & sépulture ,
Après de leurs vils corps avoir pris la pasture.

- » Vrai jugement de Dieu puissant & infini ,
- » Qui ne laisse jamais le meschant impuni ;
- » Car d'autant que son ire à la vengeance est lente ,
- » D'autant la peine aussi en est plus violente.

Voulant donc raconter dès le commencement
 Le milieu , & la fin , & puis l'événement
 De ce sanglant combat : Muses Pyerienes
 Qui séjournez aux bords des menteuses fontaines ,
 Je ne veux , abuzé , vers vous avoir recours ,
 Implorant pour m'aider vostre foible secours ,
 Vous estes propres sœurs à ceux qui de mensonges
 Barbouillent leurs papiers de fantosmes & songes ,
 Trouvans en leurs esprits dix mille inventions ,
 Transportez & conduïts par leurs affections ,
 En comptant les défis , les assaux , les allarmes
 Du petit Cupidon , les impudiques armes ,
 Les brandons flamboyans de l'infame Cypris
 (Ordinaire subject de leurs si beaux esprits).

Mais à toi qui jadis un bergerot champestre
 En ce bel art sacré le rendis parfaict maistre ,
 Après qu'il eut d'un coup de la fronde jetté
 Du géant Philistin abattu la fierté.

Te priant inspirer enflammant ma poitrine
 Mon esprit , comme à lui d'une fureur divine ,
 Que je puisse hautement raconter les bienfaits
 Que tu as ce sainct jour à nostre Prince faïcts.

Car de vouloir compter les faïcts des Capitaines
 Qui l'accompagnoient lors , seroit perdre mes peines ,
 Impossible de tout ; non mesme si j'avois
 Un estomach de fer , cent bouches & cent voix.

Ha que puis-je sans toi , qui es de la doctrine
 Et de la vérité la céleste origine ?
 Fais-moi donc aujourd'hui , mon Dieu , tant de faveur

Que

Que d'emmieller ma voix de la douce liqueur
De tes ruisseaux sacrez , pour faire qu'en ta gloire
Je chante le discours au vrai de ceste Histoire.

Et toi , divin HENRI , qui , par ton haut renom ,
Fais voler jusqu'au bout de la terre ton nom ,
Assiste-moi aussi , & d'un second zéphire
Favorise les airs de ma foibllette lyre ,
Afin qu'en surhaussant de ses fredons le cours ,
Je puisse éterniser ton los en ce discours
Que je t'ai consacré , sans que la pâlse envie
Escume sur mes vers l'infernale furie
De ses hayneüses dents ; & sous l'autorité
De ton royal adveu , mes vers en liberté
Puissent d'un cours enflé publier tes louanges
Jusques aux nations qui sont les plus estranges ,
Tes triomphans lauriers , tes furieux combatz ,
Où le grand Dieu des dieux a faict voir par ton bras
Les merveilleux effects de sa force infinie ,
Ramenant du cercueil nostre France à la vie.

Ha ne t'esloingne pas , grand Monarque , de loin
De moi , ton serviteur , me laissant au besoin ,
Pendant que j'escrirai au milieu des allarmes
En ta ville de Bloys tes célestes faicts d'armes.

L'aurore gratieuse en son beau teinct vermeil
Ne s'estoit esveillée encor de son sommeil ,
Afin de dénoncer , messagere savante ,
Du jour proche advenir la lumiere esclatante ,
Qu'on voit le Roi debout , sans que le somme heureux
Lui eust tant soit peu clos les paupieres des yeux ,

N'ayant en son esprit que soldars , que gendarmes ,
Que combats , & assaux , qu'embusches & allarmes ,
Commandant d'un langage en courage animé
A un chacun des siens de se tenir armé
Si-tost qu'il seroit jour , tant soldars que gendarmes ,
Gendarmes à cheval , soldars avec les armes.
Qu'on teint aussi-tost prests à monter ses chevaux ,
Qui du furieux Mars sçavoient mieux les travaux
De long-temps endurer : ses cuissots , sa cuirasse ,
Ses brassarts , son armet , avecq sa coutelace.

Cela faict , enflammé du saint desir des Cieux ,
Se met à deux genoux , levant en-haut les yeux ,
Et faict au Roi des Rois sa dévoute priere.
Son fidele Achatés quelque peu à costiere ,
Ce grand Plessis-Mornay , qui , en tous ses hazars ,
Avoit accompagné ce favori de Mars ;
Lequel docte en tous arts , oultre l'expérience
Des armes qu'il avoit , reluisoit en prudence.

Le poinct du jour venu , Princes & Marefchaulx ,
Capitaines & chefs & autres principaux
De l'armée du Roi , commencent à se rendre
Près de Sa Majesté , pour son vouloir entendre ,
Lesquels ayans congneu la juste volonté
De ce Prince rempli de magnanimité ,
S'arment depuis les pieds jusqu'au haut de la teste ,
Pour se contregarder des coups de la tempeste ,
De ce grand Thracien qui vuide les débatz
Par le sang espandu des hommes aux combats.

Desjeunent , cela fait ; mais quoi à la légère ,

Les vivandiers du camp demourez en arriere,
Et bien heureux celui qui peut trouver du pain
(Tant soit-il grand Seigneur) pour appaiser la faim;
Car ceux du plat pays, soit qu'ils eussent de crainte
De ces maudicts Ligueurs justement l'ame atteinte,
Ou bien favorisans leurs perfides desseins,
Avoient tout enlevé des lieux circonvoisins,
Le pain, la chair, le vin, & portez en la plaine
Où estoient lors campez Aiguemond & le Mayne.

Ha cependant, bon Roi, que monstrant la vertu,
De laquelle tu es de long-temps revestu,
Tu mange du pain noir en prenant patience
Avec les principaux Seigneurs de nostre France;
Pour ton boire, content d'avoir tant soit peu d'eau
Pour estancher ta soif, soit de puis ou ruisseau,
Et que ton preux soldat, patient, se contente
D'un morceau de pain bis que le lieu lui présente.

Le Lorrain au contraire estoit friandement
A sa table servi de tous mets amplement,
Tant de chair que poisson, ayant pour sa viande
Le phaisant d'ordinaire, & la folle friande.
Le boire de sa bouche estoit un plaisant vin,
Qui passoit en bonté le nectar tant divin,
Breuvage appartenant à la troupe sacrée,
Qui sa demeure faict en la voulte azurée,
Qu'il avoit faict venir des cousteaux de Couffy
Il n'y avoit long-temps, d'Arboys, de Beaune aussi,
Tant pour lui que pour ceux qui estoient de sa suite,
Qui de ses gens avoient la charge & la conduite.

Ayant donques repeu les foldars de nostre ost
Du peu qu'ils avoient lors : on les vit aussi-tost
Tous bien délibérez en armes sur les plaines ,
Se rangeans à l'abri des Royales enseignes ,
S'en allans rendre droict au rendez-vous donné
Comme il avoit esté dès le soir ordonné.

Nostre Roi cependant convoiteux de congnoistre
L'estat de l'ennemi , va pour le recongnoistre
Sur un cheval de pas , suivi de peu de gens ,
Qui estoient toutesfois des plus forts & vaillans
De toute son armée , armé à la légère ,
Son espée au costé , qu'il porte d'ordinaire ,
Et s'approcha si près , qu'il pouvoit à loisir
Recongnoistre l'estat , sans avoir desplaisir ,
Du Ligueur ennemi ; estant sur une croupe ,
Ralliant peu-à-peu son orgueilleuse troupe ,
Les chevaux d'un costé , d'autre part les foldarts ,
Se venans droict ranger deffoubs leurs estendars.

Ce faict , droict s'en revient retrouver son armée ,
Qui de combattre estoit tellement enflammée ,
Qu'on n'eust pu dire plus , tant elle avoit au cœur
Enracinée avant la hayne du Ligueur.

Car quoique les foldars courageux de nos bandes
Eussent receu du temps incommoditez grandes ,
Couchez toute la nuict pour l'extrême froideur ,
Qui pouvoit à bon droict refroidir leur chaleur ,
Toutesfois ayans eu la nouvelle certaine
Que le Roi estoit jà à cheval sur la plaine ,
Furent tous tellement ravis d'un tel plaisir ,

Et de combattre esprits d'un si ardent desir ,
Que la peine & le mal de la nuit précédente
S'en va d'eux tout ainsi qu'on voit l'ombre passante.

Le Roi commanda lors à tous ses Escuyers
Se tenir près de lui avecques ses coursiers ,
Et qu'on lui apportast les coustumieres armes
Dont il fouloit s'aider aux assaux & allarmes.

Ce qui fut soudain faict ; car ses chevaux guerriers
On vit aussi-tost prests , conduicts des Escuyers
Pluvinel , Rive , & Roche , attendans sur la plaine
Les troupes s'avancer pour combattre du Mayne.

Au mesme temps le Roi dévest l'armet liger
Qu'il avoit pris sur lui , pour aller voltiger ,
Et reconnoistre tout l'estat , la contenance
De l'ost de l'ennemi , l'assiette , l'ordonnance
De ses gros bataillons , & print sur son chamois
Pourfilé de fin or , un plus puissant harnois
Pour soustenir les coups ; entre autres sa cuirasse
Qu'il mist incontinent sans bouger de sa place ,
Forgée de nouveau dans le pays de Foix
Par un qui se vançoit estre issu autresfois
Du forgeron Vulcan , qui , pour gaingner la grace
Du Roi , lui avoit faict cette bonne cuirasse ;
Et aussi estoit-il , entre les Armuriers ,
Retenu le premier , soit de Foix , ou Pasmiers.

Ceste cuirasse estoit à la veue admirable ,
Et d'un art nompareil , presque du tout semblable
A celle que Vulcan le boiteux feist jadis
Pour aller contre Hector au preux fils de Thetys ,

Achille Pellean ; & estoit un chef-d'œuvre
Faict tout expressement de naguere à l'espreuve,
Surpassant en valeur , par sa trempe & bonté,
Tout autre qui jamais en France auroit esté.

Il ceingnit par-dessus une forte ceinture
Façonnée à l'entour d'une belle bordure,
Construicte par l'ouvrier d'un riche passement,
Les boucles d'un fin or agencez proprement.

Puis pend à son costé une puissante espée,
Qui , dans le fleuve Stix , avoit esté trempée,
Faicte d'un fin acier du pays de Damas,
A la forme & façon d'un tranchant coustelas.

En beaucoup de pays le bruit & renommée
Entre les Villageois de Gascongne est semée,
Que c'estoit Durandal : (l'espée de Rolland)
Recongneu en son temps le plus fort & vaillant
De tous les Paladins du Royaume de France,
Ne trouvant son esgal en prouesse ou vaillance.
Mais qui fut à la fin , n'y ayant rien ci-bas
Qui se peust affranchir du naturel trespas,
Surpris par trahison au destroit des montagnes,
Ne se doubtant de rien , retournant des Espagnes,
Lui & les siens deffaict au bas de Roncevaux,
Après avoir souffert incroyables travaux,
Qui fist près de sa fin ces piteuses complaints,
Ses yeux levez aux Cieux , ses mains ensemble jointes,
Regretant en son cœur , lui seul en ce val ,
Las principalement Charles , & Durandal.

Faudra-t-il ci-après qu'un Payen infidele

Te possède après moi , ha gentille allumelle ?
Charlemagne , mon oncle , ô Dieu quelle douleur
Tu auras entendant mon désastre & malheur !
Je te plainct plus que moi , sçachant la mort cruelle
De ton nepveu Rolland : quelle triste nouvelle !

Et toi , fort Durandal , faudra-t-il que la main
Te manie après moi d'un payen inhumain ?
Faudra-t-il désormais que le Chrestien fidelle
Sente ta pesanteur par la main infidelle ?

O Dieu , qui es là-haut , si tu as quelquefois
De ton pauvre Rolland ouy la triste voix ,
Entends , Seigneur , entends la dévote priere
Qu'à présent je te fais , qui sera la dernière ,
Qui est que Durandal ne tombé par les ans
Ci-après dans les mains de ses maudicts payans ,
Ennemis de ton nom. Parfaictes ces complainctes ,
La voix lui deffaillant , il met fin à ses plainctes ,
Lui estant deffaillie , il ouit aussi-tost
Une voix près de lui usant de tels propos :

O gentil Chevalier , le Tout-Puissant te mande
Qu'il a ouy la voix de ta juste demande ,
Et qu'après sept cens ans un Monarque sera
Entre les mains duquel Durandal tombera ;
Monarque aimé de Dieu , issu du sang de France ,
Qui prendra de ta mort sur l'Espagnol vengeance ;
Car passant ces destroicts , il mettra sous les loix
Ce peuple bazané du sceptre des François ,
Et ne se trouvera Chevalier en ce monde
Qui en ses haux exploits le vaille , ou le seconde ;

Sur-tout tenant sa foi , craignant Dieu , du tout bon ;
Aussi portera-t-il le furnom de BOURBON ;
Alors , & non plustost , Durandal , ton espée
On verra derechef dedans le sang trempée
Du superbe Hespagnol , & fera mention
Plus que jamais ne fut de toi & de ton nom.

Ayant l'Ange achevé sa divine parole ,
Vers la voulte du Ciel aussi-tost s'en revole ,
Laisant dessus le champ les membres & les os
Du Paladin Rolland decédé en repos ,
Enlevant avec lui de ce Comte fidelle
L'ame là-haut aux Cieux , en la joie éternelle.

Or ce bon coustelas , depuis trois ou quatre ans
Seulement , fut trouvé par quelques anciens
Caché en un rocher , en fouillant quelques mines
(Au bas de Roncevaux) , qui d'eulx estoient voisines ,
Et tous d'un mesme accord en firent un présent
Au Seigneur du pays appelé Myosant ,
Qui en fut fort joyeux. S'estonnant en son ame
D'où pouvoit procéder une si vieille lame ,
Qui , quelque temps après , la donna de bon cœur
A HENRI de Bourbon , congnoissant sa valeur.
On peut par-là congnoistre à la fin accomplie ,
Après un si long-temps , si belle prophétie ,
Ne se trouvant un Roi sous la voulte des Cieux
Qui soit en faicts & dicts moins que lui vicieux ,
Et qui ait plus au cœur parfaitement empreinte
Du grand Dieu Souverain l'amour parfaite & crainte.

Or cela estant faict , ce grand Roi demanda

L'Efcuyer Foublebon , auquel il commanda
Qu'il lui feift tenir preft ce bon cheval de guerre
Que lui avoit donné la Royne d'Angleterre
Par préfent fignalé ; cheval doux , gracieux
A panfer , à monter , mais le plus furieux
Au combat qu'on vit oncq , d'une telle allégreffe
Qu'il euft paffé les vents à courir de vîteffe.
Et auffi eftoit-il de la race venu
De ce Bayard qui fut fi chèrement tenu ,
Charlemaigne vivant ; qu'encores la mémoire
En eft toute récente en noftre vieille Hiftoire ;
Qui tant & tant de fois fur tous chevaux de pris
Avoit eu en fon temps à la courfe le pris ,
Qui n'a eu fon pareil , foit que foit en vifteffe ,
Ou bien en combattant au milieu d'une preffe ,
Ayant plus de cent fois , au plus fort des dangers ,
Sauvé le fils d'Aimon avec fes pieds ligers ,
Sur l'heur mefme duquel Charlemagne eut envie
En fe reffouvenant de fa paffée vie ,
Congnoiffant la valeur , & les faiéts merveilleux
Que s'eftant plusieus fois trouvé en divers lieux
Il avoit exploité , foit aux charges de guerre ,
Ou en tournois publics qui fe faifoient en terre ;
Car ne pouvant céler la hayne & le defdain
Qu'il avoit de long-temps contre ce Prince humain ,
Regnault de Montauban , qui , domptant fon courage ,
Eftoit allé (dévot) au fainé péléérinage
Du Sépulchre facré ; donne commandement
Aux fiens d'exécuter fon vouloir promptement ,

Qui estoit qu'il vouloit à jamais de la gloire
De Regnault, & Bayard, obscurcir la mémoire,
Et qu'ils eussent à prendre un chable & fort licol
Pour lier une meulle au fort & puissant col
De Bayard, le jettant dedans la mer profonde
A l'abandon des vents, des vagues, & de l'onde.

Ce qui fut aussi-tost accompli par ses gents,
Se monstrans serviteurs pour l'heure diligents.

Mais Dieu qui a le soin de la terre où nous sommes
Des pauvres animaux aussi-bien que des hommes,
Ayant compassion de ce brave cheval,
Qui, pour avoir esté si fidele & loyal
Vers son maistre & seigneur, estoit en telle peine,
Le voulut préserver d'une mort si soudaine,
Et fist tant, courageux, résistant à la mort,
Qu'il parvint à la fin à nage sur le bord
D'un havre, qui estoit en l'isle d'Angleterre,
N'en pouvant presque plus, où il prit ferme terre;
Où estant abordé, les hommes du pays,
Voyans ce beau cheval, furent tous esbahis,
Et principalement de voir au col pendante
De ce puissant Bayard ceste meule pesante,
Et le vont rapporter à leur Roi bien-heureux,
Qui lors paisiblement regnoit en paix sur eux,
Qui voyant ce cheval, grandement s'émerveille,
Pour n'avoir jamais veu une telle merveille.

Et ayant contemplé à l'aize, & à repos,
De ce puissant Bayard les membres & les os,
Il lui fist délivrer ceste meule pesante

Qu'il avoit à son col, jà demi-mort pendante,
Commandant qu'on le mist aux haras des chevaux
De toute l'Angleterre estimez les plus beaux,
Et qu'on n'épargnast rien pour le faire refaire
De ce que l'on verroit lui estre nécessaire;
De ce brave Bayard le cheval descendir
Celui dessus lequel nostre Roi combattit.

Si-tost que nos soldats, qui n'attendoient que l'heure
Que la canon tirast, pour sans plus de demeure
Partir de leurs quartiers, entendirent le son
Qui avoit esté dit, (mot du guet du canon)
Chacun a l'œil au guet, tout bransle & tout remue,
Voyant que du combat l'heure estoit jà venue.

Non autrement qu'on voit les ondes de la mer
Poussées par les vents, flotter & reflotter;
Ou bien comme l'on voit les petites avettes
Qui vont pour recueillir la douceur des fleurettes,
Aller & revenir bourdonnans par les champs,
Sentans le renouveau du gracieux Printemps,
Pour après l'emporter au creux de leurs ruchettes,
Se retirans le soir en leurs douces chambrettes.

Et tout ainsi qu'on voit en bel ordre voler
Les escadrons carrez des grues parmi l'air,
De leurs aîles fendans les plus espesses nues,
Voulans s'en retourner en leurs terres congnes.

Tout ainsi voyoit-on, armez de toutes parts,
En bel ordre dressez, gendarmes & soldarts,
A la teste marchans les Chefs & Capitaines,
D'un pas grave assés sur les larges plaines,

Sur tous lesquels estoit nostre Roi généreux
 Paroissant entre tous admirable en leurs yeux ,
 La splendeur , la façon de sa divine grace ,
 Rendait chacun espris de sa Royale face ,
 Esmouvant leurs esprits tellement & leurs cœurs ,
 Qu'ils se réputoient jà les maîtres & vainqueurs.

Dès dix heures matin fut toute preste armée
 Sur le champ ordonné de point en point l'armée ,
 Gendarmes & foldars bouillans d'ire & fureur
 Qu'ils ne sont ja aux mains avecques le Ligueur ,
 Attentifs à ouir les disertes harangues
 Qu'un chacun de leurs Chefs leurs faisoient en leurs
 langues.

Le Ligueur ennemi , jà si fort s'avançoit ,
 Que le soldart Royal sur le champ apperçoit ,
 Ses armes , son harnois , son espée tranchante ,
 Frappée du soleil de loin resplendissante.

Non autrement qu'on voit le feu en quelque coin
 De la forest de Bloys apparissant de loin ,
 Qui faisoit un tel bruit , & si grande cririe ,
 Que l'air en retentit de la proche prairie.

Et autant que l'on voit ornez de belles fleurs
 Les prez au mois d'Avril de diverses couleurs ,
 Autant pouvoit-on voir de Ligueurs en langages
 Et en mœurs différens ; mais d'accord en leurs rages
 Qui est de ruiner , quoi qu'il doive advenir ,
 Ce Royaume puissant , loin de le maintenir.
 Là vous voyez mesler les troupes d'Allemagne ,
 Les bandes de Lorrains , de la Flandre & d'Espagne

Avecques les Walons , Savoyards , Piedmontoys ,
Tous ennemis jurez de l'estat des François.
Ayans jà faict entr'eux de long-temps le partage
Sans le vrai héritier d'un si bel héritage.

Las les pires estoient les François mutinez ,
Qui , sans discrétion , batailloient obstinez
Contre leur propre Roi ; mais qui de leur malice
En recevront enfin le mérité suplice.

Et toi, fin Espagnol , qui, par ton or , soubstraicts
De HENRI , nostre Roi , les naturels subjects ,
Tu ne feras long-temps avec ton entreprise
Que tu as faussement soubz le prétexte prise
De la Religion , sans en estre puni ;
Car pense-tu que Dieu délaissast impuni
Telle meschanceté ? Je veux voir sur ta teste
Retomber justement cette mesme tempeste
Qui sur nous est tombée , & veux voir ton pays
Avant qu'il soit quatre ans , par les Turcs ennemis ;
Et autres Sarrazins , mis à sac & en proie ,
Qui laisseront exprès les Pergames de Troye.
Et comme Tamburlan , après qu'il eut défaict
(Le fouldre des Chrestiens) le Grand Turc Bayaret ,
Te mettra soubz ses pieds , lui servant d'escabelle ,
Abatant la fierté de ton ame cruelle ,
Si tu ne reconnois , levant en-haut les yeux ,
Le grand Dieu qui congnois ton cœur ambitieux ,
Qui te fera sentir , justicier magnanime ,
De tes cruels desseins la peine légitime.

Après que nostre Roi eut ses gents amassez ;

Et qu'ils eurent esté en bel ordre dresséz ,
Il reva derechef l'ennemi reconnoistre ,
Qui commençoit de près en la plaine paroistre ,
Qui s'esbaahit de voir tant d'hommes & chevaux ,
Et voler au vent tant d'estendars nouveaux.

Tant s'en faut que nos gents pour ce perdent courage ,

Qu'au contraire le cœur leur accreût davantage ,
Ayans ceste espérance en ce grand Dieu des Cieux ,
Qu'ils feroient ce jour-là du champ victorieux ;
Et quoi que plus petits , en nombre & en puissance ,
S'asseuroient toutesfois dompter leur arrogance.

O quel plaisir de voir marcher d'une autre part
Nos gents si bien dresséz quelque peu à l'escart
Du superbe ennemi, de voir nostre Noblesse
Armée tout à blanc , pleine de hardiesse ,
Du haut jusques en-bas , qui, d'une grand' ardeur
Qu'elle avoit du combat, bouillonna en son cœur ;
Offrant sacrifier voire sa propre vie
Pour la protection de sa douce Patrie ,
De voir dessus le champ nos soldars de pied coi
Le retour attendans de HENRI nostre Roi ,
Résolus de monstrier, par leur hardie audace ,
Ne dégénérer point de l'ancienne race
De ces braves François, qui tant de fois ont mis
Leur vie à l'abandon pour garder leur pays ,
Marchans d'un pas hardi sur la plaine guerrière ,
D'un visage assuré , armez à la ligere.

Si-tost que nostre Roi eut esté de retour ,

Il se vint droict ranger au-dedans du contour
De son fort escadron ; le premier rang , des Princes ,
Des Comtes , & Barons , Gouverneurs des Provinces ,
Qui , tous unis , portoient , cavaliers excellens ,
L'Ordre du Saint Esprit : adextres & vaillans ,
Les Chefs & principaux , en noblesse & prudence ,
Et qui le plus avoient d'autorité en France ,
Auxquels il commença d'haranguer en ces mots ,
En les envisageant , leur tenant tels propos :

Vous sçavez que l'heureux succès d'une journée
Ne dépend pas de nous ; mais qu'elle est ordonnée
Du grand Dieu des combats , qui la met dans les mains
De celui qu'il lui plaist eslire des humains.

Ils sont bien plus que nous ; mais nostre cause est juste ;
Au contraire , la leur est inique & injuste ;
Ils prennent fausement , pleins de rébellion ,
Le prétexte sacré de la Religion.

Les Eglises , qui sont de tout temps ordonnées
A prier l'Eternel , & qui sont prophanées
Jusques à les brusler , n'est-ce pas tesmoing seur
Quelle est de ces Ligueurs enflammez la fureur
A l'encontre de Dieu , couvrans par leur feintise
Leur prétexte maudict , fausement de l'Eglise :
Non , non , celui qui est regnant là-haut aux Cieux ;
Qui congnoist les desseins de ces pernicioeux ,
Leur monstra , les faisant renverser contre terre ,
Qu'un sujet ne doit faire à son Prince la guerre ,
Lequel nous devons tous supplier de bon cœur
Qu'il nous fasse aujourd'hui maistres du camp Ligueur.

Quoi diët, il feist à Dieu d'une affection telle
 Sa dévoute priere, & d'un si ardent zelle;
 Qu'elle estoit suffisante à esmouvoir des Cieux,
 Le vrai maistre & Seigneur des hommes & des dieux;

O, bon Dieu, qui entends la dévoute priere
 Que te font les humains, ne déjette en arriere
 De ton Roi affligé la piteuse oraison;
 Car il en est Seigneur si jamais fut saison:
 J'ai toujours eu en toi en toute mon affaire
 Recours en mon ennui, (ô saint & divin Pere);
 Qui m'as par tant de fois des mains des Estrangers
 Ramené sain & sauf eschappé des dangers
 Du milieu des combats; tu as la congnoissance
 Du profond de mon cœur par ta toute science.

Si tu congnois, Seigneur, que la guerre je fais
 Pour esprendre le sang, ennemi de la paix;
 Je veux, mon Dieu, je veux, que toute leur armée
 Vienne droiët sur moi se jetter animée,
 Coulpable du malheur que ton peuple innocent
 Par les effectés divers de la guerre, ressent.

Mais si l'amour aussi que j'ai à la Patrie,
 Et le salut commun me faict mettre ma vie
 En un si grand hazard; fais par ta grande bonté;
 Que mon ennemi soit vaincu & surmonté,
 Me donnant à bon droiët dessus lui la victoire;
 Dont à toi en fera, & l'honneur, & la gloire.

Je te requiers aussi de bon cœur que le cours
 Tu n'allonges, Seigneur, plus long-temps de mes jours
 Que tu recongnoistras que je serai utile

A ce pauvre pays, languissant & débile ,
Et que le bien commun de toute Chrestienté
Sentira par effect ma bonne volonté.

Envoye aussi , Seigneur , de ta voute céleste
Quelque signe qui soit à mes gents manifeste ,
Que tu as soin de moi , me prestant ton secours ,
Comme Dieu seul auquel j'ai toujours eu recours.

Sa priere parfaite , on vit dessus la terre
Devers la gauche main un esclair de tonnerre ,
Signe très-évident que sa sainte oraison
Avoit jà pénétré la divine maison
Du grand Dieu lance-foudre , & que ceste journée
Estoit en la faveur de HENRI destinée.

Aussi deslors courut entre tous les soldars
Qui estoient çà & là en divers lieux espars ,
Et généralement par toute nostre armée ,
Tant à pied qu'à cheval , le bruit & renommée ,
Pendant que nostre Roi faisoit son oraison
Les mains jointes à Dieu en grand dévotion ,
Qu'il estoit apparu au veu de tout le monde
Au-dessus de son chef une couronne ronde
Des estoiles du Ciel , combien que le soleil
Fust levé de long-temps beau , luisant , & vermeil ,
Qui est directement du tout contre nature
Voir au milieu du jour une telle figure.

Or voyant Aiguemont , le Roi & tous ses gents
Prosternez à genoux , vers Dieu s'humilians ,
En blasphémant son nom , monstrant sa teste fole ,
S'adressant au Lorrain , lui tint telle parole.

Voici l'heure qu'il faut , Mayne , nous approcher ;
Car voilà l'ennemi qui commence à marcher :
Sus donc avançons-nous ; ceste armée Royale ,
Soit en nombre ou valeur , n'est à la nostre esgale :
Nous sommes trois contre un , & si tous nos soldars
Sont en bon point armez , frais , dispos , & gaillars ,
Les siens sont harassez & fatiguez de peines
Qu'ils ont eu de l'hiver cheminans par les plaines :
Je devine , & est vrai , qu'une tremblante peur
De nous voir si près d'eux tient jà saisis leur cœur.

Hé ne les vois-tu pas comme ils font leurs requestes ,
Prosternez à genoux , descouvertes leurs testes ?
D'eux-mesmes espouvantez , recourans à leur Dieu ,
Qu'il les vueille estonner retirer de ce lieu ?

Prient tant qu'ils voudront ; car leur belle priere
Ne m'empeschera pas qu'aujourd'hui en arriere
Ne les renverse tous : ils ne sont gents pour nous :
Prient tant qu'ils voudront , enclinez à genoux ,
Nous verrons si leur Dieu , leur prestant son oreille
Les deffendant de nous , fera ce jour merveille ;
Ils sçauront à leur dam si leur Pere Eternel
Leur envoira secours des Anges de son Ciel.

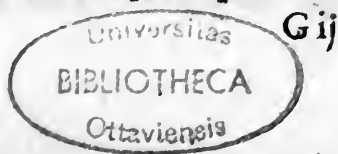
Je leur ferai sentir combien la main puissante
Du Comte d'Aiguemont , en son ire est pesante ;
Tu verra aujourd'hui mes deux bras rougissans
Du sang que j'espandrai des Royaux languissans ,
S'ils osent s'opposer à la force d'Espagne ,
Laisans de leurs corps morts couverte la campagne.

Auquel le Duc de Mayne aussi-tost lui respond :

Tu ne sçais pas encor , ô Comte d'Aiguemont ,
Que c'est de la vertu des Chefs & Capitaines
Que tu vois conduifans ces troupes par les plaines ,
Combien que nous soyons en nombre bien plus forts ,
Ils ne redouteront ni nous , ni nos efforts.

Ce font gents résolus , qui font nourris aux armes ,
Soldars bien aguerris , & aſſeurez gendarmes ,
Qui tous , depuis dix ans , n'ont eu autre repos
Que porter jour & nuit le harnois ſur le dos ,
Couchans ſans déveſtir , deſſus la terre dure ,
A la pluie & au vent , ayans pour couverture
Le beau Ciel eſtoilé , attendans le retour
Du ſoleil ramenant la lumière du jour ,
Endurcis à tous maux en prenans patience ,
Sçachans rendre à leurs Chefs la deue obéiſſance ,
Ce ne ſont (Aiguemont) de ſes ſoldats nouveaux ,
Qui ne ſçavent que c'eſt encor que des travaux
De l'effroyable Mars ; ſont vieux rouriens de guerre ,
A peine en pourroit-on trouver de tels en terre.

Regarde & voi leurs Chefs (ô Comte d'Aiguemont)
Tu as premièrement , Montpenſier & d'Aumont ,
Biron , qui tant de fois a faiſt expérience
De ſa grande valeur au Royaume de France ,
Eſt un des principaux , & ſon fils le Baron ,
Grand Mareſchal de camp , avec ſon eſcadron ,
Sans un nombre infini de Chefs & Capitaines
Que je ne puis nombrer qu'avec grandes peines ,
Qui tiennent le parti des politiqs Royaux ,
Eſtans de la Couronne officiers principaux.



Mais tout ainſi qu'on voit l'aurore journaliere
Paroiſtre le matin ſur toute autre lumiere ;
Ainſi paroift ſur tous , le Roi , qui les conduict
Accort & vigilant , ne dormant jour ne nuit ,
Toujours en action , ſans repos & ſans ceſſe ,
Un ſecond Charlemagne en valeur & proueſſe ,
Un Neſtor en conſeil , hardi comme un Céſar ,
Un Regulus en foi , ne craignant nul hazard ;
Et brief il n'y a Roi ſus cette maſſe ronde ,
Tant ſoit-il valeureux , qui l'eſgale ou ſeconde ,
Ne ſ'eſtonnant de rien , ayant par pluſieurs fois
Eſprouvé du Dieu Mars les rigoreuſes loix.

Voilà , ſans déguifer aucunement l'affaire ,
Ceux auxquels nous aurons en la bataille à faire ;
Advife ſeulement à bien dreſſer tes gents
Se monſtrans au combat hardiz & diligents.

Non autrement qu'on voit la fureur violente
De la mer courroucée en ſon ire eſcumante ,
D'Aiguemont eſt faſché , entendant les vertus
Dont le Mayne comptoit noz Royaux reveſtuz ,
Et qui encores plus l'enflammoit davantage ,
C'eſtoit l'ouïr parler du généreux courage
De HENRI noſtre Roi , ſ'eſtimant le premier
De tous hommes vivans , magnanime , guerrier ,
Qui , comme transporté de fureur & de rage
Envers le Duc du Mayne , uſa de ce langage.

Mayne , ne ſens-tu pas une troublante peur ,
Qui te va juſqu'au fond affroidiſſant le cœur ?
Si tu as ſi grand peur , ya-t-en tout à ceſte heure ,

Va-t-en de leur costé, reschauffer ta froidure ,
Je serai suffisant avecques mes Wallons
De deffaire du tout tes braves bataillons ,
Et de ce Navarrois dont tu fais tant de feste ,
Leur passant sur le ventre en leur rompant la teste.

Mayne, tu penses donc le Comte d'Aiguemont
Estre moins en valeur que jadis Rhodomont ,
Qui osa s'attaquer à celui qui commande
Aux lieux les plus profonds de l'infemale bande.

Et m'estimes-tu moins qu'un Hercule Gaulois
Qui autrefois soubmit dessoubs ses dures loix
Le Cerbere infernal ? Combien que sa naissance
Il eust pris de ce Dieu, qu'on dit avoir puissance
En la terre & aux cieux ; je ne m'estime moins
Que ce tant valeureux Prince entre les Romains ,
Qui vainquit à la fin , par son hautain courage ,
L'Aphricain Hannibal , & ruina Carthage.

Le Comte d'Aiguemont en prouesse & valeur ,
Ne cede à nul vivant tant est noble son cœur.
Il fera devant tous preuve de sa vaillance ,
Monstrant comme il sçait bien tirer un coup de lance.

Auquel le Mayne lors lui dist sans se hausser :
Ce n'est pas à présent qu'il se faut courroucer ,
Mais c'est ici qu'il faut monstrier nostre prouesse
Contre nostre ennemi , qui ne manque d'adresse.

Délaissons ces propos , tenons nos gents tous prests ;
Car voilà l'ennemi qui de nous est bien près ,
Tenons-nous bien ferrez , un chacun en son ordre ,
Que ne soyons rompus rencontrez en désordre.

A R G U M E N T.

LE Cardinal Cajetan envoyé en France par le Pape. Exhortation d'un Cordelier , à la tête de l'armée de la Ligue , au moment de la bataille , dont le succès & la victoire sont assurés à Henri par Michel , envoyé de Dieu. Il prend son cheval de bataille , & son bouclier , (qui représente l'histoire des Croisades sous Saint Louis : on y voit le combat des François en Egypte , la prise de Damiette ; la peste & la famine désolants le camp du Roi , qui est fait prisonnier , ainsi que ses freres. Retour de Louis en France , d'où il repart pour retourner en Afrique , où il prend Carthage & assiege Thunis.) Priere de l'Auteur à Dieu pour Henri IV , qui ayant harangué ses soldats , finit par mettre sa confiance en Dieu.





LA HENRIADE.

LIVRE DIXIEME.

CEPENDANT que le Roi faisoit à Dieu priere,
Environné autour de sa troupe guerriere,
Le Légat Cayetan, qui avoit le flambeau
En la France apporté, & le tranchant cousteau
Pour mettre à sang & feu ceste belle Province,
En faisant révolter les subjects de leur Prince,
De mesme nation & légitime Roi,
Contre tout droit humain, mesme contre la Loi
De ce grand Dieu qui fait là-haut sa résidence,
Qui commande aux subjects de rendre obéissance
A leurs Princes & Rois, soient bons ou soient mauvais,
Juge seul compétent de leurs bien ou malfaiçts ;
Et afin d'animer encores davantage
De ces traistres Ligueurs le perfide courage,
Encontre leur Seigneur, prests d'entrer au combat,
Il leur envoie exprès de Paris son Légat,
Que l'on voyoit courir comme un fol par la plaine
Où estoient les soldars d'Aiguemont & du Mayne,
En habit de Prescheur, tenant en main la croix,
Tantost haut, tantost bas, maudissant par sa voix
(Détestable à ouir) le Catholique fidelle,
Qui libéralement, pour la juste querelle,

S'exposoit de son Roi , par ses braves discours
Promettant aux Ligueurs , s'ils demeuroient toujours
En leur opinion fermes , que d'assurance
Les Royaux ne pourroient leur faire résistance ,
Et qui de plus en plus envenimoit les cœurs
A l'encontre du Roi , de ses conjurateurs ,
Leur tenant tels propos , par son fardé langage.

Enfans , fus hardiment , allez , prenez courage
Contre ces Huguenots , Royaux , & Politicqs ,
Qui par le Pere saint ont tous esté maudicts ,
Comme hérétiques meschans , c'est bien chose assurée
Qu'ils n'aurent contre nous combattans de durée ;
Faites-en sacrifice à ce grand Lucifer ,
Envoyez-les , privez de vie , en son enter ;
Qu'ils aillent visiter les demourances sombres
Où des condamnez sont les misérables ombres.

Et de l'autorité que le Pape a des Cieux ,
(Pourveu que vous monstriez aujourd'hui valeureux)
Je vous pardonne à tous les plus griefves offenses
Que faites vous avez , du temps de vos enfances
Jusques à maintenant ; à ce que ne doubtiez
De ce que je vous dis , & que vous combattiez
Ces ennemis de Dieu de plus grande assurance ,
Je prends tous les péchez dessus ma conscience ,
De ceux qui combattans mourront dessus ce lieu ,
Je m'en fay principal débiteur envers Dieu ,
M'assurant qu'ils seront effacez par la grace
De ce bon Pere saint , espendans sur la place
Le sang huguenotiq dans lequel vos péchez

Seront lavez , après qu'ils seront despeschez ;
Sus donc , tenez-vous prests , vous tous qui d'ardent
zele

Combattez , soustenant la si juste querelle
De ce Pere très-sainct , sans peine & sans tourment
Vous en irez tout droict là-haut au firmament ,
Sans que vous enduriez la peine d'ordinaire
Qu'endurent ceux qui sont là-bas en purgatoire ,
Qui n'ont pas accompli , pendant qu'ils ont vescu ,
Ainsi comme ils devoient la volonté de Dieu ;
Car vous n'ignorez pas , très-catholique bande ,
Combien la puissance est de ce saint Pere grande ,
Qui ouvre quand il veut les portes & les huys
A ceux qui ont fiance en lui , de Paradis :
Et qui croit autrement , il n'est bon Catholique ,
Mais digne qu'il soit mis au feu , comme Hérétique.

Ces pauvres abusez , aux paroles & dicts
De ce grand affronteur , estoient si attentifs
Et furent tellement charmez par la harangue
Des propos affectez qui sortoient de sa langue ;
Qu'ils croyoient fermement que le grand Dieu des
dieux

Devoit expressément descendre en ces bas lieux ,
Pour venir , irrité , avecque son tonnerre
A ces pauvres Royaux faire cruelle guerre ,
Qui estoient attendans son aide & son secours ,
Comme celui auquel on doit avoir recours ;
Qui monstra bien ce jour , abattant l'arrogance
De ces ambitieux , que l'humaine puissance

Ne lui peut commander , & que c'est lui des Cieux
Qui est le vrai portier commandant en tous lieux :
Néanmoins des Ligueurs tellement animée ,
La troupe fut alors sur la Royale armée ,
Qu'elle se résolut , se confiant aux dictz
De ce grand séducteur , d'avoir sans contredits
Des Politicqs Royaux la victoire assurée ,
Qui leur avoit esté de la bouche sacrée
Promise du Romain. Mais le grand Dieu des dieux
Qui voit tout de son œil , jettant çà bas ses yeux ,
Ne pouvant supporter de ce Prescheur l'injure ,
Ni du Comte d'Aiguemont, par son nom mesme il jure
Qu'il fera ressentir à ce blasphemateur
De son nom prétieux , qu'il est seul Créateur
De ce monde univers , & de toutes les choses
Qui sont , soit aux enfers , au Ciel, ou terre encloses ,
Le rendant sur le champ , par la force & vertu
De ce grand Roi HENRI ; confus & abattu ,
Gisant estendu mort sur la molle campagne ,
Sans qu'il soit secouru de ses troupes d'Espagne ,
La pluspart de ses gens ressentans ses effets ,
Sur la terre couchez , déconfits & deffaits.

Je veux exterminer cette Espagnole race
(Dist-il en sa fureur) , indigne de ma grace ,
Qui a , par son orgueil & fiere impiété ,
La perte presque esté de toute Chrestienté.
Vous donc, grands Potentats, & Princes d'Allemagne,
Bandez-vous, il me plaist , contre ce Roi d'Espagne ,
Qui détient vos cités ; vous aultres Allemans ,

Secourez vos voisins Hannuyers , & Flamans ,
Que l'on voie du tout ceste race maudicte ,
Qui blaspheme mon nom , accablée & détruicte.

Toi aussi, mon HENRI , ne desnie secours
A ceux qui devers toi droit iront à recours ,
Pour à ces orgueilleux faire mortelle guerre.

Et toi , Elisabeth , qui gouverne Angleterre ,
C'est maintenant qu'il fault que de la trahison
De l'Espagnol cruel tu ayes la raison ,
Quand il voulut entrer , superbe & plein de rage ,
Pour du tout envahir , sans la force & courage
Que je te donnai lors , s'il eust peu ton pays.

Royne , souviens-toi de ce que je te dis ,
Il te faut maintenant , démontrant ta prouesse ,
Contre cest Espagnol desployer ta richesse ;
Je lui ferai sentir que vaut l'ambition ,
Et que c'est d'abuser , & prendre en vain mon nom ;
Il se mocque & se rid , tant grande est sa folie ,
Des prieres des miens comme un prophane impie ;
Il sçaura à son dam , combien pese la main
Justement irrité , de son Dieu Souverain ,
Couronnant aujourd'hui du laurier de victoire
Mon HENRI bien-aimé , qui m'en donnera gloire ;
Les uns morts sur le champ , les autres escartez ,
S'enfuiront çà là , de moi espouvantez.

Et toi , qui es le Chef de mes benis Archanges ,
Mes bien-heureux esprits , mes célestes phalanges ,
Mes aislez postillons , & qui jadis deffis
Ce fier Sennacherich , ce bailleur de deffis :

C'est maintenant qu'il faut que desploies tes aïfles
Pour aller fecourir mes serviteurs fideles,
Qui en adverfité remplis de vive foi,
Implorant mon appui, ont eu recours à moi;
Car j'ai ouï leurs voix, j'ai veu leur indigence,
J'ai congneu en leurs maux leur grande patience.
Et s'il n'y a un feul, imitant ce bon Roi,
Qui ait de cœur defpit murmuré contre moi,
Ils ne feront long-temps fans avoir récompense,
Comme ils ont mérité, de leur grande fuffrance;
Car je veux aujourd'hui, fubvenant à leur faim,
Leur mettre entre les mains les vivres du Lorrain;
Ils recongnoïftront lors, abbatant les rebelles,
Comme j'aide au befoin à ceux qui font fideles.

Sus donc habilement, Michel, va de ce pas
D'un vol prompt & léger, vite descends en-bas,
Armé de mefme harnois, & de la mefme efpee
Que tu as autrefois dedans le fang trempée.
Selon mon mandement, de ce fier Lucifer,
Lors que tu le jettas au plus profond d'enfer,
Renverfant fur le champ de ta forte allumelle,
Testes, jambes, pieds, bras de la troupe infidelle:
Atterrez, enterrez tous ces traïftres Ligueurs
Dans le creux de la terre & des enfers obscurs,
Leurs lieux, & de tous ceux qui leur douce Patrie
Auront, fans mon refpect, iniquement trahie.

Cela dit: auffi-toft on vit d'un vol léger
Du Ciel descendre en-bas ce brave meffager,
Armé de pied en cap & d'un bon cimeterre

Qu'il avoit dès qu'il fit à Lucifer la guerre ,
Et s'en va droictement mettre devant les yeux
De HENRI de Bourbon , qui avoit droict aux Cieux
Sa veue & son esprit , faisant à Dieu requeste
Qu'il pleust le préserver de la fouldre & tempeste ,
Et d'un nombre si grand qu'il voyoit d'ennemis
Qui s'estoient contre lui en la campagne mis.

Sa priere finie , entrevoyant les armes
De ce divin guerrier entre tous ses gendarmes ,
En son ame il sentit je ne sçay quelle peur
Qui vint l'espouventant saisir son triste cœur ,
Comme il en prit jadis à l'Hébreu Moïse ,
Quand Dieu voulut qu'il meist son Jacob en franchise;
Et qu'il vint appeller l'effroyant Gedeon
Pour heurter Madian à l'aveu de son nom ;
Mais tout incontinent ceste crainte divine
Rassurant ses esprits , reschauffant sa poitrine ,
Lui fist ressouvenir que c'estoit des hauts lieux
Que l'Ange estoit venu exprès en ces bas lieux ,
Qui lui tint tels propos dignes de grand merveille ,
Auquel presta soudain bien ententifve oreille :

Ne crains point , ô bon Roi , je suis un des Héraulx
Envoyé du fort Dieu descendu des Cieux haulx ,
Afin de t'asseurer que tu as trouvé grace
Devant le front piteux de sa divine face ,
Ayant au long ouy , en l'urgente saison ,
De toi & de tes gents , la dévoute oraison ,
Et qu'il veut sans délai te donner la victoire
De ces fiers Espagnols , pleins de vent & de gloire.

Ne retarde donc plus , marche droict de ce pas
Pour animer tes gens de ne s'espargner pas :
Je serai devant toi au milieu des allarmes ,
Où tu feras par moi incroyables faicts d'armes.

Mais donne-toi bien garde , ô bon Prince & grand
Roi ,

Parler à tes soldars aucunement de moi ;
L'Eternel ne veut pas qu'à d'autres soit congneue
Qu'à toi seul en ce lieu mon expresse venue.

Au mesme instant il sent une force & vigueur
Qui plus que ci-devant lui enflamma le cœur ,
Et s'en va de ce pas retrouver sur la place
Ses gens qui l'attendoient , qui , d'une brave audace ,
Sont bien délibérez d'exécuter bien-tost
La faincte volonté du grand Dieu de là-hault ,
Couvrans de ses Lorrains , & basanez d'Espagne ,
Et de leurs alliez la sanglante campagne ,
Leur faisant ressentir la force de leurs bras
Par les coups redoublez de leurs bons coustelas ,
Les laissans estendus roides morts sur la terre ,
Esprouvans à leur dam les hazars de la guerre.

Si-tost que de retour fut HENRI de Bourbon
De revoir l'ennemi , l'Escuyer Foulebon
Lui baille le coursier de forte & bonne taille ,
Ordonné pour servir le jour de la bataille ,
Que lui avoit donné la Royne des Anglois ,
Accompagné d'un autre , il y avoit cinq mois ,
Qui bondist , qui hannist , qui piaphe & faict rage ,
De sa bouche escumant , bruslant en son courage ,

Qu'il n'est jà au combat, pour monstrier la valeur
Qu'il a de pere en fils & son généreux cœur ;
Dessus lequel il monte, & qui d'une allégresse
Qu'il sentit en son cœur, son parler lui adresse :

C'est aujourd'hui qu'il faut, tout ainsi que Bayard,
Combattant vaillamment, ne craignant nul hazard,
A cent fois exposé, pour son Regnault, sa vie,
Se monstrier courageux sur la troupe ennemie,
Que toi, qui es issu de ses petits enfans,
Ramenes aujourd'hui (sur tous Chefs triomphans)
Du combat ton bon Roi ; fay de ta hardiesse
Aujourd'hui, combattant, preuve de ta prouesse ;
Alors se parlera, sorti victorieux,
Plus qu'on a jamais fait de Bayard en tous lieux,
Estant aux quatre coins de ce monde semée,
Du neveu de Bayard la bonne renommée.

Et puis tu te veras tout suant de retour,
Revenant du combat que nous aurons ce jour,
Carressé d'un chacun, & qui pour cette peine
Te donneront ton foul, tant de foin que d'avoine.

Après qu'il eut ce dit, Foulebon, son premier
Lui présente un armet fait d'un fort fin acier
A l'espreuve des coups, qui lui mist sur la teste,
Sans aucune façon, sauf d'une double cresse,
Environné autour d'un beau panache blanc
Que l'on voyoit de loin, & son coursier autant,
Qui se monstroît à voir, se haussant, si terrible
Qu'en trouver un pareil il seroit impossible.

Il demande en après à ses gents le bouclier

Qu'il estoit de porter aux combats coustumier ,
Ouvrage plus qu'humain , & dans lequel enclofes
On voyoit engravé infinitez de choses ;
Entre autres vous voyez gravé fort proprement
De ce divin Loys le saint embarquement ,
Quand il passa la mer , bouillant en sa poitrine ,
Inspiré de là-haut d'une chaleur divine ,
Pour aller attaquer Sarrazins & Payens ,
Qui pour lors détenoient la terre des Chrestiens.

Vous aviez-là aussi sa premiere arrivée
Depuis qu'il fut parti , au naïf engravée ,
Dedans ceste belle Isle où la dame Cypris
Fut par les habitans en tel estime & pris
Par les siecles passez , n'ayans la congnoissance
Du grand Dieu de là-haut , & si pleins d'ignorance ,
Qu'ils lui sacrifioient & présentoient leurs vœus ,
Tant estoient abusez ces pauvres malheureux.

Là commandoit un Roi entre tous les siens sage ,
Aimé & redouté , invincible en courage ,
De race descendu de ces Princes François
Qui s'estoient par le fer fait voie tant de fois
Au milieu des combats contre les infidelles ,
Sur-lesquels ses Ayeux avoient ces Isles belles
Conquises par leur sang , venus de la maison
De ceux de Luzignan , de laquelle le nom
En bruiet encor par tout les nations estranges ,
Retentissans des faicts de ses haultes louanges.

Vous voyez-là aussi le désembarquement ,
Les plaisirs , l'allégresse , & le contentement

Qu'il

Qu'il eut de voir descendre en ceste Isle opulente
Un si grand Prince & Roi avecques main puissante ;
Pour faire teste aux Turcs , qui , contraires de foi ,
Tenoient de l'Alcoran Mahométicq la loi ,
Les doux embrassemens la joie & la caresse ,
Des Princes & Seigneurs , qui de grande lieffe
Jettoient larmes des yeux , où les plus apparens
Sortis de leurs vaisseaux , se trouverent parens ;
Les festins , les banquets , & la superbe entrée ,
Qu'on fist à ce saint Roi par toute la contrée.

Vous avez là aussi comme après que ses gents
Se furent rafreschis , venu le beau Printemps ,
Il s'embarque sur mer avec toute sa suite ,
Prenant le droit chemin de la route d'Egypte ;
Et comme les vaisseaux cuidans venir à bord ,
En furent empeschez par le cruel effort
De ces Egyptiens , où les soldars de France
Abordent nonobstant leur forte résistance.

Et fut ce mesme jour la noise & le débat
Vuidé dessus le champ par un brave combat ;
Les ennemis contraincts quicter la belle plaine
Du port de Damyette à la troupe Chrestienne :
Le Havre ensanglanté , & tout-couvert de corps
Des Sarrazins gifans à terre demi-morts ,
Qui furent tous deffaiçts par nos soldars de guerre
Avant mesme qu'avoir tous mis le pied à terre ,
Sauf quelques principaux combatteurs excellens
Qui se monstrent lors courageux & vaillans.

Là principalement fut veu dessus l'arene

Combattre d'un grand cœur un brave Capitaine ,
Remarqué entre tous Payens & Sarrazins ,
Qui fut mis à la mort par les puissantes mains
De ce grand Roi Loys , lui ayant son espée ,
Après un long combat , dans l'estomach trempée .

Vous voyez-là aussi après ce grand méchef
Qui estoit advenu & tombé sur le Chef
De ces tristes Payens , les cris , les pleurs , les plaintes ,
Dedans ce beau bouclier au naturel dépeintes ,
Qui craignans du François animé la fureur ,
Tous généralement estonnez perdent cœur ,
Et n'ont pas seulement le courage d'entendre ,
Tant ils sont esperdus , à leur ville déffendre ;
Mais mettant mal sur mal , pleins de meschanceté ,
Mirent aux quatre coins le feu de leur cité ,
En prenant leur chemin , pour sauver leur personne ,
Vers la forte cité d'Egypte Babylone ,
Où le Roi les poursuit avecques tous ses gens ,
Qui se monstrent lors contre ces fiers Payens
Tellement animez , que la plus grand' partie
De ces Egyptiens y délaissa la vie ,
Où quelque peu après , de despit & desdain ,
Mourut le grand Soldan d'Egypte Meledin .
Vous aviez-là joignant , au vif peinte & descrite
Du fils de Meledin l'instance & la poursuite ,
Nommé Melexala , qu'il faict vers les Soldans
Monarques , Potentats & Rois Mahométans ,
Gouverneurs des pays d'Ynastes de Syrie ,
Philarches principaux de l'heureuse Arabie ,

Remonstrant par raisons les inconvéniens
Qui pourroient advenir si les Princes Chrestiens
Avoient pris Babylon , & les troupes & bandes
Qu'on recongnut de loin par les plaines & landes ,
Envoyez au secours de ces Egyptiens ,
De tous les Potentats des Royaumes Payens ,
Et le nombre desquels estoit tel que les plaines
De vingt lieues autour en estoient toutes pleines ,
Qui se vindrent camper près de l'ost des François ,
Pensans espouvanter , par leurs brillantes voix
Qu'ils faisoient arrivans , l'invincible courage
Des Chrestiens valeureux ; mais quoi c'est davantage
Leur eslever le cœur , qui leurs cœurs indomptez
N'ont peu estre jamais par crainte surmontez.

Mais tant s'en faut , s'en vont d'une assemblée audace
Attaquer l'ennemi jusques dedans la place
Où il s'estoit campé , avec un tel effort
Qu'ils proposoient mourir, ou bien tout mettre à mort.

Et voyant le Soldan la rage & la furie
De ces braves François , qui d'une face hardie ,
Marchoient contre les siens , sentans jà une peur
De les voir en tel poinct qui lui geloit le cœur ,
Et que par un combat, il estoit impossible
De pouvoir surmonter ceste gent invincible ,
Ayant par tant de fois esprouvé les forts bras
Des François courageux, en infinis combats ;
Il diffère le choc , & ce que sa puissance
N'avoit peu surmonter , pense , par patience ,
Pouvoir l'exécuter , & de ce Sarrazin

Le conseil succéda si bien pour lui enfin,
Que quelque peu après la peste & la famine
Vint tellement saisir des François la poitrine,
Que les champs estoient pleins des misérables corps
De ceux qui de famine ou de peste estoient morts.

Les autres qui estoient restez des compagnies,
Combien qu'atténuez de griefves maladies,
Réfoudlent tous entr'eux, par leurs glaives tranchans,
Mettre fin à leurs maux, & faire battre aux champs
Si-tost qu'il seroit jour, & entrer de furie,
Quoi qu'il doive advenir, sur leur infanterie,
Choisissant de plustost en combattant mourir,
Qu'en vivant tant de maux & de peines souffrir.

Le lendemain d'après les enseignes chrestiennes
On vit mises au vent, comme aussi les payennes,
Et soudain les François, d'un magnanime cœur,
Attaquer les Payens d'une grande fureur,
Là où furent tant faits d'exploicts & haux faicts d'armes
Par ces braves Chrestiens, ès plus chaudes allarmes,
Que vingt mille Payens furent morts renversez,
Sans ceux qui s'enfuyans se trouverent blesez.

Mais le Ciel qui d'ennuis à la parfin guerdonne
Les plaisirs qu'aux mortels avarement il donne,
Te ravit, ô Robert, pendant que tu poursuis
Les bataillons rompus du peuple circoncis,
Ni tes peuples d'Artois, ni ta race Royale,
N'esloingnerent le poinct de ton heure fatale :
Nostre heur finit en toi ; car le vollage Mars
Abandonna dès-lors les François estendars.

Car Dieu qui est là-haut , qui veut la patience
De Loys éprouver , tourna sur lui la chance ,
Et vit-on aussi-tost des Sarrafins soldars
Les François investis , chargez de toutes parts ,
Qui combattent si bien , & d'une telle audace ,
Que tous en combattans moururent sur la place ,
Ou bien faicts prisonniers nonobstant la valeur
Qu'ils monstrent pour lors , tant fut grand leur mal-
heur ;

Là mesme ce saint Roi fut pris des adversaires ,
Nonobstant son effort , suivi de ses deux freres ,
Qui quelque temps après sortirent de prison ,
Ayant entièrement satisfait leur rançon ,
Ses freres renvoyant en France pour leur mere
Consoler de la mort de Robert son saint frere ,
Lequel avoit esté trouvé entre les corps
De ceux qui combattant , furent recongnus morts ,
Où il s'estoit acquis la couronne de gloire ,
Obtenant par sa mort de satan la victoire ;
Son ame maintenant citoyenne des Cieux ,
Contemplant nostre Dieu avec les bien-heureux ,
Récompense & loyer du serviteur fidelle
Qui mourra constamment pour la juste querelle
Du nom de Jesus-Christ : puis vous voyez sur mer ,
Peintes au naturel , les navires voguer ,
Si-tost que ce bon Roi entre les mains avarés-
De ces cruels Payens , infideles , barbares ,
La superbe cité de Damiette eut mis ,
Suivant la foi jurée , & son accord promis ,

Tirant vers la Syrie , avec toute sa fuite ,
Délaisant le Pays de la fertile Egypte.

Cependant ce saint Roi n'estoit point en repos ;
Mais faisoit rechercher soigneusement les os
Des Chrestiens qui avoient esté tuez en guerre ,
Que lui-mesme amassoit çà & là sur la terre ,
Commandant à ses gens de les faire ferrer
Pour les faire en après dignement enterrer.

Faißt rebastir Japhet proche de la marée ,
Et la belle cité du fort de Césarée ,
Et fortifie aussi l'opulente Sidon ,
Patrimoine ancien de la chaste Dydon.
Vous aviez là aussi dedans ce bouclier peintes
La tristesse , l'ennui , & les grandes complaints
Que faisoit ce saint Roi , lors qu'il eut entendu
Que sa mere honorable avoit à Dieu rendu
Le tribut ordinaire à toute créature
Qui en ce monde a pris vivante nourriture.

Son soudain partement , le péril , le danger
Où il se vit depuis voguant dessus la mer ,
Attend qu'il eut pris port à Yere en Provence ,
Pour faire son retour au Royaume de France.
L'allégresse de cœur & le contentement
Que le peuple receut à son advenement ,
Extrêmement fasché de sa si longue absence
De se voir si long-temps privé de sa présence ;
Chacun de ses subjects vient pour l'environner ,
On n'eut pas oui lors Dieu de son Ciel tonner ;
Le nom de ce bon Roi parmi le peuple vole ,

Le seul nom de Loys est toute leur parole.

Là estoit peinct aussi comme après son retour
D'Egypte , & Sirie , & qu'il eust faict séjour
Quelque espace de temps au Royaume de France ,
Contenant ses subjects en son obéissance ,
La rigueur qu'il tenoit aux voleurs & meschans ,
Qui , pendant son absence , avoient tenu les champs ,
Et à ceux qui prenoient de façon exécration
Du grand Dieu Souverain le nom tant vénérable ,
Maintenant un chacun deslous ses bonnes loix ,
Aimé , & redouté par sur tous autres Rois ,
Embrassant la vertu , craignant Dieu , fuyant vice ,
Rendant tant au petit qu'au plus grand la justice.

Et comme il proposa quelques vaisseaux armer ,
Ne se souvenant plus des périls de la mer ,
Et aller attaquer jusques dedans sa terre
Le barbare Africain , lui faisant forte guerre ,
Pour l'augmentation de nostre sainte Foi ,
Et l'abolition de la maudite loi
De l'imposteur Mahom ; & de faict il s'embarque
Sans craindre la fureur de l'implacable parque
A la merci des flots , des vagues & des vents ,
Avec trois de ses fils ; mais il ne fut long-temps
A voguer sur la mer , qu'il ne sentist la rage
De Neptun irrité , survenant tel orage ,
Ha Dieu ! que les Patrons commandans aux vaisseaux
Furent contraincts laisser à l'abandon des eaux
Leurs navires flotter , antennes , & cordages ,
A la merci d'Eole , en leurs tristes courages

Du tout désespérez ; mais Dieu qui eut le soin
De ce divin Héroz à l'extrême besoin ,
Le garda de périr par la fureur des ondes
Tantost çà , tantost là , courantes vagabondes ;
Et fist que ses vaisseaux , après avoir esté
Escartez quelque temps , viennent en seureté
En l'Isle de Sardaigne ; & la mer apaisée ,
Part aussi-tost suivant la route encommencée.

Quel contentement voir ces matelots joyeux ,
De nouvel eschapez par la faveur des Cieux
D'un si proche danger , prenans ès mains les armes ,
Battre le dieu marin à grands coups de leurs rames ,
Le contraignant ployer son long & large dos
Soubs leurs vaisseaux de mer , le frappant sans repos ,
Qui font tant par leurs jours qu'ils viennent au rivage
Ou jadis fut basti l'ancienne Carthage.

Estans-là arrivez , ils trouvent sur le bord
Infinis grands vaisseaux qui estoient près du port ,
Desquels fut mis à fond la plus grande partie ,
L'autre entre les foldars (fauvée) départie.

Et puis de-là s'en va assiéger promptement
Ceste forte cité , qui fut fort brusquement
Deffendue des siens , qui laissent la muraille
Pour se venir ranger en ordre de bataille ,
Qui attaquent ses gents d'une telle fureur ,
Qu'ils ressembloient à voir , tant estoit haut leur cœur ,
A ces vieux Aphricains , dont encor est semée
Par leurs braves exploitcs par-tout la renommée.

Il fut tant espandu de sang des deux côstez ,

Que les champs en estoient par-tout ensanglantez ,
Et bien que fort long-temps l'issue fut douteuse
De si triste bataille , & guerre si piteuse ,
Tant ils estoient esgaulx en prouesse & valeur ,
Néanmoins à la fin tomba tout le malheur
Dessus les Sarrazins , qui tous prindrent la fuite ,
Craignans de nos François la pressente poursuite ,
Excepté ceux lesquels furent estendus morts ,
Ne pouvans soustenir leurs furieux efforts ,
Ou bien faicts prisonniers , & la riche Carthage
Surprise par nos gents délaissée au pillage.

Et de ce non contens , gaignent toujours pays ,
Proposans d'assiéger la ville de Thunis ,
Du Royaume Aphricain estant la principale ,
Où le Roi Sarrazin tenoit sa Cour Royale ;
Et lequel , adverti , met ses soldars aux champs
En point & bien armez , en bel ordre marchans ,
Qui viennent bravement , d'incroyable furie ,
Rencontrer ce saint Roi , & sa troupe aguerrie ,
Qui si bien les receipt , que dix mille Payens
Furent recongnus morts , par les mains des Chrestiens ,
Et les autres restez d'une telle deffaicte ,
Contraincts dedans Thunys de faire leur retraicte.

Mais comme il n'y a homme au monde , tant soit
fort ,

Qui se peust asseurer de ne sentir l'effort
De la fiere Atropos , saisi de maladie ,
Rend son esprit à Dieu , délaissant ceste vie ,
Avec un de ses fils , qui de l'heur à présent

Est des divins esprits en repos jouissant ,
Laiſſé dedans les cœurs de ſa vie toute ſaincte
La mémoire engravée , & tellement empreinte
Des Princes & Seigneurs , & de ſon bon renom ,
Qu'à jamais il fera mémoire de ſon nom.

Ha ! bon Roi , qui du Ciel cognois le grand outrage
Qu'on faiſt à ceux qui ſont venus de ton lignage ,
Les troublant en leurs biens , ſi les dieux immortels
Ont quelque ſoin de nous , miſérables mortels ,
Pendant qu'ils ſont là-haut, fais, bon Roi , ta requête
A ce grand Dieu des dieux que ſon foudre & tempeſte
Il eſſance çà-bas ſur ces perturbateurs ,
Qui de ces troubles grands ſont les chefs & auteurs ,
Qui ſoubs le ſainct manteau de noſtre Eglife ſaincte
Couvrent l'ambition dont leur ame eſt atteinte
Pour voler ceſt Eſtat : ha ! fais que ton enfant ,
Par ta ſaincte oraïſon , demeure triomphant
De tous ſes ennemis ; & pour tel bénéfice
Chacun an te feront de bon cœur ſacrifice ,
Qui fera teſmoignage à la poſtérité
Du ſoin qu'as eu de nous en noſtre adverſité ,
Que d'avoir préſervé long-temps après ta vie
Ce Royaume François de l'Eſpagnole envie.

Le Roi donc ayant mis la targue dans ſon bras ,
De laquelle il ſ'aïdoir volontiers aux combats ,
Prend ſa piſtolle en main toute preſte eſmorchée ,
Un fort boulet dedans , la pouldre bien ſéchée ,
Et ainſi droict ſ'en va au milieu de ſes gents ,
Qu'il trouve tous drefſez en bel ordre en leurs rangs ,

Jà tous prests à choquer l'Espagnole arrogance,
Et ausquels derechef fist ceste remonstrance :

Il nous faut aujourd'hui, soldars, estre recors,
De faire ressentir nostre force de corps
A ces fiers Espagnols, nous rendans tous d'eux maistres
Imitant la vertu de nos braves ancestres,
Qui tant de fois leurs corps à l'abandon ont mis
Pour de captivité délivrer leur Pays.

Courage, compagnons, à nous est la victoire ;
Faisons qu'il soit de nous à l'advenir mémoire :
Remettez devant vous le jour de Coteras,
Où, par nostre valeur & force de nos bras,
Nous deffîmes du tout l'armée de Joyeuse
Qui marchoit contre nous si fiere & orgueilleuse.

C'est aujourd'hui qu'il faut que nous soyons vain-
queurs,

Mes bien-aimez soldars, de ces traistres Ligueurs ;
Le grand Dieu de là-haut, pour le seur, favorise
Qui congnoist nostre cœur, nostre belle entreprise.

Et ne voyez-vous pas son Ange devant vous
Qui est prest, attendant pour combattre pour nous ?

Ceste harangue faicte, il retourne en sa place,
Faisant commandement qu'homme ne se desplace
Qu'il ne l'eust ordonné, & appelle Chombert,
La visiere haussée & le visage ouvert :

Vous sçavez les propos que j'eus l'autre semaine
Avec vous (dit-il) dessus la plaine
De la ville de Dreux, & ce qui s'est passé,
Je sçay bien que je t'ai en mes dicts offensé ;

Mais tu excuseras ma promptitude grande ;
Je n'ai jamais de toi , ni de ceux de ta bande ,
Douté aucunement. Chombert levant les yeux ,
Estonné des propos de ce Roi gracieux ,
Lui contre-respondit , honteux en son visage :

Il n'appartient pas , SIRE , à un serviteur sage
De son Roi ou Seigneur se sentir offensé ,
Lors principalement qu'il le voit courroucé ;
Un serviteur jamais ne doit mettre en mémoire
Ce que lui aura dict son Seigneur en colere :
Tu verras aujourd'hui , Prince plein de valeur ,
Quel est de ton Chombert envers toi le bon cœur ,
Combattant à tes pieds , jusqu'à ce que ravie
Par la passe Atropos , lui ait osté la vie ,
Qui verra un signal de la fidélité
De nostre nation à la postérité ,
Et à moi , le neveu de Chombert , une gloire
Dont à jamais sera mémoire en nostre Histoire.

Or pendant ce discours on voit venir d'en-haut
En armes , bien monté , l'aîné de Marivault ,
Qui droit s'adresse au Roi , remontrant que Humiere
N'estoit qu'à deux mil pas de la troupe guerriere ,
(Qui avoit avec lui du moins deux cens chevaux ,
Qui les meilleurs estoient , & tenus les plus beaux
Du Pays Picardin) : attendant sur la plaine
Mandement de charger les troupes de Lorraine ,
Et estoit jà tout prest , sçachant la volonté ,
De marcher au combat de par Sa Majesté ,
Le priant qu'il lui pleust , tant qu'il eust sa descharge

D'Humiere , & de Mouy , différer ceste charge.

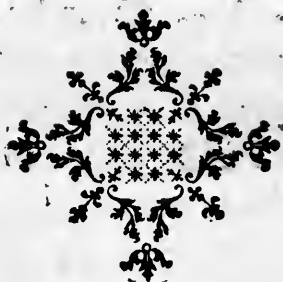
Mais lui , comme guidé de ce divin esprit ,
Qui l'heure du combat jà lui avoit prescrit ,
Résolut en son cœur , quoi que ce soit & vaille ,
Sans plus long-temps tarder , de donner la bataille ,
Remontrant les efforts des plus puissans mondains ,
Sans la grace de Dieu , estre inutiles & vains ,
Et qu'il avoit en Dieu du tout sa confiance
(Non comme l'ennemi) en sa grande puissance ,
Tenant pour tout certain au profond de son cœur
Que de ceste bataille il en aura l'honneur ,
Et qu'il le contraindrait par sa vive poursuite ,
Espouvanté de Dieu , enfin prendre la fuite.

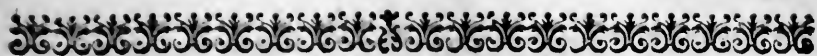
Et voyant Marivault la résolution
De nostre Prince & Roi pleine d'affection ,
Suit d'Aumont Mareschal , délaissant en arriere
Les troupes qu'amenoient tant Mouy que Humiere.



A R G U M E N T.

LES deux armées s'approchent ; l'artillerie Royale commence le combat : on se charge avec vigueur de part & d'autre. Eloges des Chefs de l'armée du Roi , du Maréchal d'Aumont, Montigny. Prouesse du Comte de Choisy qui fut blessé, du Grand Prieur de Givry. Valeur du Marquis de Nesle , issu de la Maison de Laval , qui étant blessé , est transporté au Château d'Eclimont , appartenant à Chiverny son beau-pere. Complaintes de la Marquise de Nesle ; mort de son mari. Combat entre Givry & de Hartman , qui reste sur la place.





LA HENRIADE.

LIVRE ONZIEME.

Ont les vrais Royaux & Ligueurs tant marché,
Qu'ils se sont à la fin l'un de l'autre approché,
Les tabourins sonnans, trompettes esclatantes,
Faisans retentir l'air de leurs voix effroyantes :
On voyoit les chevaux qui estoient de haut pris
De joie & de fureur, lors tellement espris,
Entendans ces clairons, que c'estoit à grand peine
Qu'on les pouvoit tenir à force par la plaine,
Qu'ils ne sont au combat, pour monstrier de leur cœur
Quelle est de pere en fils l'incroyable valeur,
Et principalement ce bon cheval de guerre
Qu'on avoit amené nagueres d'Angleterre,
(Dessus lequel estoit monté en bel arroy
De toutes parts armé HENRI nostre grand Roi)
Que l'on voyoit aller à volte, & à passade,
Tantost rongeant son frein, à courbette & ruade,
Le Roi doncques voyant les ennemis si près,
Envoie le courrier Hembrelin tout exprès,
Où estoit l'attiral de son artillerie,
Commandant de tirer dans l'armée ennemie ;
Et donner au travers ; & jà estoient tous prests,
Ne restant seulement qu'à mettre les boulets,

Et de faict auffi-toft on vit une fumée
Sortir de nos canons , traversant leur armée
Avecques les boulets qui alloient renversans
Autant qu'ils rencontroient d'ennemis par les champs,
Faisans auffi grand bruit que l'esclatant tonnerre
Qui tombe droict d'en-haut sur cette basse terre ,
Lors que le Dieu des dieux , justement irrité ,
Deslache dessus nous sa fouldre despité.

Là ne servit de rien l'enchantée parole ,
Dont usa (comme on dict) le grand Panigarole ,
Les conjurations , les chapelets , la croix ,
Les murmures sacrez qui sortoient de sa voix ,
Courant parmi le champ comme un que la manie ,
Troublé en son cerveau , violente manie.
Ses discours fantastics , promettant aux Ligueux
Qui mourroient au conflict , le Royaume des Cieux ,
Sur lequel le Saint Pere avoit toute puissance ,
Ainsi qu'il discourroit par sa belle éloquence.
Car si-toft qu'il ouit l'espouvantable bruit
Du furieux canon , du champ s'esvanouit ,
Delaissant les Ligueurs , s'enfuyant à grand erre ,
Jettant tant chapelets que la croix contre terre
Qu'il tenoit en ses mains , & bien lui servit lors
D'avoir un bon cheval ; car c'estoit faict deslors
De ce brave Prescheur , & s'en va droict à Mante
D'une fiebvre faisi (de frayeur) violente ,
Lui semblant toujours voir au-devant de ses yeux
Le Royal qui le suit d'un bras victorieux.

Si-toft que des deux parts eut faict l'artillerie

Son devoir de tirer , une escopeterie.
Se faiët des deux costez , les balles près après
Tombantes sur le champ , aussi dru & espais
Que les estourneaux noirs descendans sur les vignes
(Pour manger les raisins) des bois circonvoisines ,
Lors que le Percheron , ou Normant estranger ,
Vient au Pays Bloisoy , vers Cours , pour vendanger.
O Dieu , ô quel horreur de voir ceste tempeste ,
Vous voyez-là un bras , d'autre part une teste ,
Une cuisse , une main , & un peu à l'escart
Une jambe emportée , un pied de l'autre part.

Il me sembloit voir lors les géants de la terre
Qui se mescongnoissans , voulurent faire guerre
Au grand Dieu Jupiter , quand il leur fist sentir
Sa force & sa vertu , d'un tardif repentir ,
En les foudroyans tous , de son foudre ordinaire
Deslanchant dessus eux l'ire de sa colere ,
Brisez & fracassez en dix mille morceaux
Pour servir de pasture aux bestes & oiseaux.

De ce premier conflict y perdirent la vie
Grand nombre de Ligueurs de leur infanterie.

Quoi voyant l'ennemi , mande aux chevaux ligers
Composez d'Albanois , & d'autres estrangers
De leurs pas avancer , donnant en la bataille
Du premier escadron de l'armée Royale ,
Avecques leurs longs bois , en descendant d'amont ,
Où commandoit pour lors le Mareschal d'Aumont.

Nostre Hector fort joyeux que nostre artillerie
Avoit si bien donné dans leur infanterie ,

Envoya vers d'Aumont de regarder à lui,
Et d'aller au-devant du Ligueur ennemi.

Et pour encore plus enflammer davantage
Des Princes, des Seigneurs, & soldars le courage,
Commande redoubler trompettes & clairons,
En faisant retentir les airs des environs,
Sortant un si grand bruit du cliquetis des armes,
Que les chevaux ployoient sous le faix des gendarmes.

Le Marechal d'Aumont se sentant bien-heureux
D'avoir commandement d'attaquer les Ligueux,
Mettant devant ses yeux son antique Noblesse,
Et de ses bis-ayeuls leurs faicts & leur prouesse,
Avec son bataillon s'en va joyeusement,
Pour trouver l'ennemi marchant assurement,
Qui entre le premier devant tous en bataille,
Criant tant qu'il pouvoit : Sus à ceste canaille,
Monstrons-leur (mes amis) la vertu de nos bras,
Et combien sont tranchans nos larges coustelas.
Sus qu'un chacun de nous vaillamment s'efforce
A monstrier aujourd'hui quelle sera sa force ;
Ils ne sont gents pour nous, démontrons-nous François
Sur ces Italiens frappez, & Albanois.

Ce disant, il s'avance entre tous ses gendarmes,
Faisant sur ces Ligueurs infinis haults faicts d'armes,
Tantost çà, tantost là, frappant de toutes parts,
Sans espargner un seul des ennemis soldarts,
S'adresse au premier rang, & un grand coup délace
Sur un des principaux lui coupant le panache
Du casque qu'il avoit ; & le coup fut si fort,
Qu'il le versa par bas sur le champ presque mort,

Lui donnant derechef un coup dedans la bouche ,
Duquel coup roide mort sur la place le couche.

Et puis de-là s'en va d'un courage indompté ,
Un entre autres choisir qui s'estoit escarté ,
Lui tirant si grand coup dessus sa double creste
De l'armet , qu'il lui fend la moitié de la teste ,
Tombant de la hauteur de son cheval à bas ,
Sur le champ renversé l'envoyant au trespas.

Quoi voyant Caponi , qui avoit foi jurée
Au Seigneur Jovio , d'une main asseurée
Tire contre d'Aumont , sentant saisi son cœur
De voir son ami mort d'une extrême douleur :
Ce qu'apperceut d'Aumont , qui , de sa bonne espée ,
Sans de rien s'estonner , ceste lance a coupée ,
Et de ce mesme coup , lequel ne fut pas vain ,
Lui coupa tout à net le poignet de la main ;
Et ne se contentant , le frappe en la poitrine
D'un estoc qui passa jusques dedans l'eschine.
Duquel coup tout le sang qu'il avoit en son corps
Il perdit demeurant entre les autres morts.

Joignant de lui estoit Montigny qui fait rage
De frapper , & tuer bruslant en son courage
D'une si grande ardeur , qu'il n'y a ennemi
Qui ose se trouver combattant devant lui ,
Encourageant ses gens d'avoir de la victoire
(Deffaisant l'ennemi) présentement mémoire ,
Qui comme il poursuivoit , demi-victorieux ,
L'ennemi s'enfuyant , il vit devant ses yeux
Le Comte de Choisy , qui perdoit patience

D'avoir esté blessé d'un puissant coup de lance.

Quoi voyant Montigny , plein d'ire & de fureur ,
Extrêmement fasché du désastre & malheur
Du Comte de Choisy , d'une grand hardiesse
Poursuivit celui-là qui l'avoit en la fesse
En combattant blessé , & fit tant à la fin
Qu'il l'atrappa , mettant à ses brieves jours la fin ,
Lui passant dans le corps son espée tranchante ,
Sa vie tant soit peu encore respirante.

Or cestui estoit filz d'un Cardinal Romain ,
Et lui avoit aprins à manier la main ,
Au lieu qu'il lui devoit graver en sa poitrine
La crainte du grand Dieu par sa bonne doctrine.

Il n'y a pas long-temps qu'il estoit revenu
De Naples , où il avoit esté long-temps tenu ,
Pour apprendre à piquer les chevaux de bonne heure ,
Pour chercher ci-après ailleurs son aventure.

Nonobstant que Choisy se sentist fort blessé ,
Pour cela toutesfois son rang n'a point laissé ;

Mais tout ainsi qu'on voit le sanglier d'Arymanthe
Qui se sentant blessé , de sa hure effroyante
Se jette à coup perdu , rompant toiles & rets ,
Poursuivant le veneur qui l'attent aux aguets ,

Ainsi estoit Choisy , qui entre de courage
Dessus ces ennemis , en faisant grand carnage ;
Entre autres il rencontre un de ces Albanois ,
Qui vantoit ses Ayeulx descendus autrefois
Des Ducs Savoisiens , natif de Pignerolle ,
Quelques lieues distant du fort de Carmagnolle ,

Qui sentit sur son corps la force & la vertu
Du bras fort de Choisy, sur la terre abbatu ;
Et comme bien tranchoit sa puissante allumelle ,
La lui faisant entrer jusques en la cervelle ,
Et fut aussi-tost veu sur la plaine estendu ,
Le champ rouge & vermeil de son sang espandu.
Choisy n'en pouvant plus pour la douleur extrême
Qu'il sentit en son cœur , devenu passe & blesme ;
Il tombe esvanoui tout au milieu des corps
Des ennemis (gisant) en la campagne morts ,
Attent que l'Avernot , la furie passée ,
Vint pour le secourir , qui sa plaie a pansée.

Lors ces Italiens voyans ainsi le fils
De ce Cardinal mort , comme tous déconfis ,
Taschent se retirer prenans presque la fuite ,
Mesme les principaux qui avoient la conduite
De ces braves Romains , en redoubtant le sort
Retomber dessus eux de la fatale mort.

Quoi voyant un des Chefs principaux d'Italie ,
Fasché , au mieux qu'il peut ses troupes il rallie ,
Leurs tenant tels propos : Or sus , Italiens ,
Voulez-vous démentir de ces preux anciens ,
Jadis tant estimez , si vaillans & si sages ,
Et où sont à présent (dites-moi) vos courages ;
Reprenez vos esprits : pensez-vous les François
Autres que non pas nous , qui sommes Albanois ?

Or sus ne craignons point , donnons leur en la face ,
Abbatons la fierté de leur trop grande audace ;
Les pensez-vous d'acier , qu'on ne les peut blesser ,

Et que ne les puissiez de vos lances percer.

A ce cri derechef fut la dure meflée
Par ces Italiens encor renouvellee,
Qui ne dura long-temps; car des nostres l'effort
Se monstra beaucoup plus, que non pas le leur fort.

Un des principaux Chefs de ceste bande fiere
Vint furieusement droict dessus la Saniere
Se mettre à corps perdus, le cuidant à l'envers
De ce coup renverser, de sa lance au travers
Lui donnant de son cors; mais lui, plein de vaillance,
Destourna bravement le coup de ceste lance,
Poursuivant tellement ce cruel ennemi
Le coustelas en main, qu'il lui coupe à demi
Le bras dextre duquel il tenoit son espée,
Qui lui tomba des mains, encor toute trempée
Du sang noir des occis, tendrement gémissant
Sur la plaine estendu, demi-mort languissant.

Albanois, estonnez de la vive poursuite
Du Marechal d'Aumont, & de ceux de sa fuite,
On les voyoit fuir, par montagnes, par vaux,
Par campagnes, par bois, par taillis, par coustaux;
Non autrement qu'on voit souffler le vent de bise
Quand d'un cours violent les autres il mestrise,
Qui les mena battant jusques dedans un bois,
Non loin distant de là d'espines fort espois,
Où il fut quelque temps les suivans à la trace
Comme on voit l'abbayeur qui le Chevreuil porchasse
Pour revenir trouver tous ses gents amassez,
Le Roi en son quartier, quelque peu reposez.

Et tout ainsi qu'on voit l'odorant chien de chasse ,
Qui, tout récemment lassé, vient de la chasse,
Tirer la langue hors, jusqu'à ce qu'il ait pris,
De chaleur altéré haletant, ses esprits.

Ainsi estoit d'Aumont, reprenant son haleine ,
Retourné du combat de l'incroyable peine
Qu'il endura ce jour, qui estoit tout suant,
Mourant presque de soif, altéré haletant.

Qui pourroit raconter & dire le carnage
Qui fut fait sur le champ? la fureur & la rage
De nos braves guerriers? frappans à toutes mains
A tors & à travers sur leurs piétons Germains,
En leur remémorant ce beau jour de remarque,
Et de leur trahison, à la journée d'Arque ,
Nul n'estoit espargné, le champ naguere vert
Devint rouge de sang des assommez couvert ;
Vous n'oyez-là que cris, que pleurs, sanglots &
plainctes

Que faisoient ces Ligueurs en leurs tristes com-
plainctes,

En maudissant la Ligue, & tous les sectateurs,
Qui de ceste bataille avoient esté auteurs,
Desquels on entendoit de loin espouvantantes
A demi-morts blesez les voix retentissantes,
Non autrement qu'on voit descendre avec grand bruit
Une ravine d'eaux, qui vient sur la minuiet
Impétueusement du haut de la montagne
Sur le valon moiteux de la proche campagne.

Pendant que l'escadron du superbe Albanois

S'enfuyoit , desconfict , dedans l'espais du bois ,
Leurs Reistres charbonnez sur nos gents se ruerent ,
Mais qui à leurs desseings bravement résisterent ,
Où sur tous fit paroïr Charles le Grand Prieur ,
Secondé de Givry quelle estoit sa valeur :
Tous deux accompagnez d'une brave Noblesse
De la France la fleur de toute la jeunesse.

O quel contentement , & quel plaisir de voit
Tous ces jeunes François si bien en leur devoir ,
Entre lesquels estoit ce Marquis magnanime ,
Qui regrettant la mort de son Roi légitime ,
Sans craindre le péril , sans craindre le hazard
De Mars l'avantureux , d'entre les autres part ,
Entrant sur l'ennemi , courant à toute bride ,
La fureur lui servant de conduicte & de guide ,
Se proposant en lui , mettant devant ses yeux
La guerriere vertu de ses braves Ayeulx ,
Taschant à les ensuivre au plus près à la trace ,
Venu de pere en fils de la divine race
Du grand Guy de Laval , qui a esté jadis
Au pays de Bretagne , en si grand los & pris ,
Et choisit au milieu de ceste troupe Almande ,
Un qui sur tous avoit apparence plus grande ,
Qui tellement le suit , que sur terre il l'abbat ,
Ne durant d'entr'eux deux longuement le combat ,
Lui mettant dans son corps sa bien tranchante espée ,
Qui fut dedans son sang jusqu'aux gardes trempée ,
Dont se trouverent fort les Reistres ennemis
De voir cestuy à bas , en leurs cœurs esbahis.

Ayant fait ce beau coup, se montrant invincible,
Un autre il attrappa (en ses armes terribles),
Auquel le Comte Ausfrich avoit tant fait d'honneur
Que de le recevoir lui servant de veneur,
Dieu lui ayant donné la force & le courage
Que d'oser assaillir toute beste sauvage;
Mais cela toutesfois ne le garantit pas
Qu'il ne passast enfin l'inévitable pas :
Car cuidant s'évader, il le blesse derriere,
Le laissant estendu gisant sur la poussiere.

Ces Alemans voyant mourir devant leurs yeux
Ce veneur, qu'ils tenoient pour le plus furieux
De leur fort escadron, pleins de fureur & rage,
Comme loups acharnez sur la beste sauvage,
Se jetterent sur Nesle, après avoir esté
De dessus son cheval, contre terre jetté,
Le laissant estendu comme si jà sa vie
Eut esté de son corps là-haut au Ciel ravie,
Sous les pieds des chevaux gisant entre les corps
Cruellement blessé, de ceux qui estoient morts.

Te voilà maintenant, pauvre Seigneur, par terre,
Las par trop oublieux des vieux traicts de la guerre,
En infinis endroicts de ton gent corps blessé,
Pour t'estre (trop vaillant) devant tous avancé.

Et toi, brave Givry, plein d'heur & de vaillance,
Hé te pourrai-je mettre (oublieux) sous silence ?
Qui tant de fois tombant les larmes de tes yeux
Pour passer la douleur de ton dueil ennuyeux,
(Te souvenant du Roi deffunct) as mis en fuite

Ces badaulx de Paris par ta vive poursuite,
Arroufant les fillons du sang des renversez
Que tu avois, Givry, sur la terre versez,
Sans avoir pitié d'un non plus que la lyonne
Qui court çà, & puis là, enragée & felonne,
De ses petits perdus, & autant de troupeaux
Qu'elle trouve paissans, soient par monts, ou par vaux,
Ne pouvant retenir l'ire de sa furie,
Ne cesse jusqu'à tant que de leurs corps la vie
Elle leur ait ostée : & vit-on sa valeur
(Lors principalement) sur un qui de malheur
Se trouva devant lui en la pleine campagne,
Qui avoit pris naissance en la Basse-Bretagne,
Qui vint afrontément s'attaquer à Givry,
Mais qui à la parfin s'en trouva fort marri;
Car après s'estre faict long-temps mortelle guerre,
Givry, bien advisé, si grand coup lui desferre
Sur le chinon du col, d'un si puissant revers,
Qu'il le fist culbuter de cheval à l'envers,
Qui gratieusement, se lamentant, lui prie,
Qu'il le veuille sauver lui remettant la vie.

Mais Givry, enflammé de long-temps en son cœur
Contre ceux qui renoient le parti du Ligueur,
Lui donna si grand coup de son fort cymeterre,
Que roide il le rendit estendu sur la terre,
Lui tenant tels propos, grandement irrité :
Tu as ce que tu as à bon droit mérité.

Ce Breton estoit plein d'une si grande audace,
Qu'il se vantoit issu de la divine race

Des Seigneurs d'Asserac ; race qui est en pris
En la Basse-Bretagne , & qui sa source a pris
De ce grand Dieu marin , qui souvent fait la guerre ,
En sa fureur terrible , aux hommes de la terre
Voisins de l'Océan , alors que despité
Il se montre contr'eux grandement irrité.

Qui s'allant pourmener , sa colere apaisée ,
Ne se souvenant plus de son ire passée ,
De fortune il rencontre assise sur le bord
De l'Océan moiteux , une fille à son port
Qui estoit de bon lieu , & par son beau langage
Fit tant qu'il lui ravit son prisé pucelage ,
Duquel ell'eut , au bout de neuf mois , un enfant ,
Qui en sa vie fut par sur tous triomphant ,
Appellé Asserac ; de cette sainte race
Ce Breton se vantoit , issu en toute place ,
Race certainement qui encor est en pris
Entre tous les Bretons qui sont du bas pays.

Puis de-là va Givry , joyeux en sa pensée ,
Après qu'il eut en un sacornette amassée ,
Retourner derechef charger le bataillon
Du Reistre qui s'estoit ferré en un valon ,
En pensant secourir le preux Marquis de Nesle ,
Qui courageusement s'estoit mis pêle melle
Avec les ennemis ; mais il le trouve , hélas !
Soubs les pieds des chevaux , la face contre bas ,
Lui aide à se lever , le manie & le touche ,
Ne pouvant presque avoir l'haleine de sa bouche ,
Par tout ensanglanté , sur le champ estendu ,

Son beau harnois couvert de son sang respandu.

Et tant fit lors Givry , par sa haute prouesse ,
Maugré les ennemis , qu'il l'oste de la presse ,
Le faisant transporter dessoubs un grand poirier
Pour le faire habiller , esloigné du danger
De la troupe ennemie , & de bonne aventure
L'excellent l'Avernot se trouve dessus l'heure
Comme envoyé de Dieu , qui commande à ses gents
De se montrer vers lui serviteurs diligents ,
Et de lui apporter les onguens ordinaires
Qu'on appliquoit aux coups qui estoient nécessaires,
De tenir aussi prests des linges & drapeaux ,
Pour faire au patient des tentes & bandeaux.

Et ayant visité , & sondé par l'espreuve ,
Les plaies du Marquis , entre autres une entreuve
Qu'il jugea par son art , nonobstant le secours
Qu'on lui pourroit donner , qu'on verroit de ses jours
En peu de temps la fin , n'y ayant Chirurgie
Qui lui peust prolonger d'un mois entier la vie.

Après que l'Avernot , qui est le nompareil
De tous Chirurgiens , eut mis son appareil ,
Il s'en reva soudain , délaissant sur la lande
Le Marquis habillé , pour retrouver la bande
Du Marechal d'Aumont , où il trouva Choisy
Extrêmement blessé , qu'il habilla aussi
Dessus le mesme champ ; mais par l'expérience
Qu'il avoit de long-temps par son art & science ,
Il juge en son esprit , sans danger de mourir ,
Et que dans un mois il espéroit guérir.

Puis de-là va trouver Chiquot, qui à grand peine
Se remuoit, blessé, non loin de ceste plaine,
Qui estoit attendant son aide & son secours,
Et lequel il guérit aussi en peu de jours,
Avecques infinis Seigneurs & gentilshommes,
Capitaines & Chefs, & autres sortes d'hommes.

Ayant donques esté Lavernot quelque temps
A panser infinis mutilez patiens,
Il s'en reva trouver tout au bas d'une croupe
Le Marechal d'Aumont, qui rallioit sa troupe
Qui estoit çà & là esparse par le champ,
L'ennemi fugitif derriere poursuivant.

Pendant les serviteurs du Marquis arriverent,
Qui leur Seigneur pensé, en litiere posèrent,
Qui s'en vont de ce pas, tirant droict contremont
Tristes, & désolés, au Chasteau d'Eclimont,
Chasteau qui appartient à ce grand personnage,
L'honneur des champs Bloisois, le soustien de nostre
aage,

A ce grand Chiverni, qui n'a pas son pareil,
Soit en subtilité d'esprit, ou de conseil.
C'est lui dessus lequel le repos de la France
Universellement a mis sa confiance;
Cest Argus à cent yeux, & ce puissant Athlas,
Qui suporte lui seul le Ciel de ses forts bras,
Sans la vertu duquel (avec l'aide divine)
Ce misérable Estat alloit estre en ruine.

Qui adverti des siens du succez malheureux;
En voyant les effects aussi devant ses yeux,

Qui me pourroit conter , sans déguiser , & dire
 La tristesse , l'ennui , & le cruel martyre
 Dont fut alors saisi le magnanime cœur
 (Muses dites-le moi) de ce sage Seigneur ?
 Et de sa fille , hélas ! qu'il avoit espousée
 A ce brave Marquis , de se voir délaissée
 Et privée si-tôt : ô Dieu ! quel creve-cœur !
 Devant elle mourir la moitié de son cœur ,
 Qui près de lui faisoit infinies complainctes ,
 Qui de cris & de pleurs divers estoient conjointes ,
 Faisans retentir l'air de sa piteuse voix ,
 En faisant résonner l'écho du prochain bois.

Nous n'irons plus nous deux dedans le vert bocage,
 Mon ami (disoit-elle) ouir le doux ramage
 Du rossignol chantant , en ces accens divers ,
 Nous ne nous veautrons plus deffous les saules verts ,
 En prenant nos esbats deffus la verte prée ,
 Venu le renouveau de mill' fleurs diaprée ;
 Nous n'irons plus ouir le murmure des eaux
 Découlant peu-à-peu des fonteniers ruisseaux
 Du parc de Chiverny : ô , Monseigneur & pere ,
 Secourez vostre fille en sa triste misere ;
 Servantes tenez-moi , le glaive de douleur
 M'a frappé vivement au plus profond du cœur.

Hélas ! je n'en puis plus , une grande foiblesse
 Me va faire tomber , voyez vostre maistresse.

Hé pourrai-je après toi , accablée d'ennui
 Que je sens dedans moi , vivre , mon cher ami ?
 De survivre après toi , le plus cher de mon ame ;

En disant ces propos , ceste piteuse dame
On vit incontinent , perdant toute raison ,
Tomber esvanouie en grande espamaison.

Mais quelque peu après qu'elle fut revenue
De ceste espamaison , & s'estant recongneue ,
Plus que par ci-devant , elle fondoit en pleurs ,
Tefmoignage asseuré de ses justes douleurs.

Et la voyant ainsi triste & déconfortée ,
Ses femmes l'ont soudain dessus son lit portée ,
Afin qu'elle donnast à ses membres lassez
Quelque peu de repos, ses ennuis déchassez.

Cependant Chiverny ne laissoit rien arriere
De tout ce que l'on peut s'adviser d'un bon pere ;
Se montrant vers son gendre au besoin diligent ,
N'espargnant (libéral) soit or , ou soit argent ;
Mais que sert tout cela ? prescrite est la demeure
Qu'on ne peut prolonger d'une minute d'heure.

Et nonobstant aussi le prompt aide & secours
Qui fut lors par ceux fait , auxquels il eut recours ,
Maistres bien congnoissans en l'art de Chirurgie ,
Ils ne peurent jamais empescher que sa vie
Ne se partist du corps , l'esprit volant en-haut ,
Délaisant ceste masse à ce divin Hurault ,
Afin d'avoir de lui une pareille cure
Qu'il eut en son vivant après sa sépulture ;
Faisant tous les devoirs communs aux trespassez
Qui de ce siecle sont en un autre passez.

Ce Marquis decédé , serviteurs & servantes
Ne pouvans détenir les larmes découlantes

Qui fortoient de leurs yeux , pour l'extrême douleur
 Qu'ils sentoient contristez au-dedans de leur cœur ,
 Faïsoient aussi haux cris , que quand la grande Troye
 Fut par le soldart grec mise à sac & en proye ,
 Tellement que du bruit, le lamentable son
 Fut aussi-tôt oui du haut de la maison ,
 Dont plus que ci-devant fut lors renouvelée
 De ceste Dame (hélas!) la plâinte défolée,
 Jusqu'à tant que le corps qu'on avoit là porté,
 Afin de l'embaumer , eut esté transporté ,
 Et mis en un cercueil , le tenant bien enserre,
 Pour , ces troubles finis , le mener en sa Terre,
 Ou bien à Chiverny , où de ces grands Huraulx
 Sont dressez dignement les superbes tombeaux.

Vous aviez d'autre part Charles , bastard de France,
 Qui sur ces Bavarois fit paroître sa vaillance,
 Plustôt en jetta un d'un merveilleux revers,
 Estourdi de ce coup sur la terre à l'envers,
 A un autre plustôt donne un tel coup de pointe,
 Où l'armure n'estoit bien acrochée & joincte,
 Qu'il le rend sur le champ roide mort estendu,
 Son sang vermeil coulant , sur la plaine espandu,
 Il monstra bien alors , par les haults exploits d'armes
 Qu'il mist à fin ce jour aux plus fortes alarmes,
 Qu'il estoit descendu de ce Roi des François
 Qui fut en son vivant la perle des Vallois,
 De Charles , ce grand Roi , duquel Prince la gloire
 A jamais demoura gravée à la mémoire.

Entre autres en marque un, sur tous ces estrangers,

Qui frapoit vivement sur nos Chevaux ligers ,
Armé superbement , & qui à son visage
Se monstroit estre issu de quelque haut lignage ;
Bien proportionné , jeune , fort , & dispos ,
Auquel le Grand Prieur lui tint lors tels propos.

Sus Hartmant , c'est à moi , il faut que tu t'éforce
A monstrier aujourd'hui de tes membres la force ,
Sus voyons de nous deux , à coups de coustelas ,
Qui sçaura mieux s'aider & manier les bras ;
Que le grand Jupiter donne le los & gloire
A celui de nous deux qui aura la victoire.

Quoi ayant entendu ce magnifique Almand ,
Lui respond , courroucé , audacieusement :
Et quoi tu penfes donc , par ta superbe audace ,
Et par tes propos pleins , à te voir , de menace ,
Me troubler en l'esprit comme un enfant peureux ;
Je ne suis moins que toi hardi & valeureux ;
Car je sçais comme il faut en bataille combattre ,
Et de mon ennemi l'outrecuidance abbatre.

Or c'est trop devisé , combattons maintenant.
Après qu'il eut ce dit , ce Bavarois Hartmant
Print la pistolle en main , & sans aucun mot dire ,
Contre le Grand Prieur la desbande & la tire ,
Mais de bonheur sur lui ce coup ne porta pas ;
Car le voyant tirer , il le fist tomber bas ,
Ramenant un grand coup sur le feust de pistolle ;
Que le coup deslacha de sus la terre molle.

Voyant le Grand Pieur le péril & danger
Où l'avoit mis alors cest Almand estranger ,

Plus que par ci-devant s'enflamme en son courage ;
Et espérant venger du Bavarrois l'outrage ,
Se jette à coup perdu : mais ce fier Bavarrois
Résista vivement à ce Prince François ,
Et fut par un long temps la victoire incertaine
(Tant le combat fut grand) qu'ils eurent sur la plaine ;
Ils se monstroient tous deux combateurs excellens ,
Et aussi estoient-ils pour vrai des plus vaillans
Et des plus courageux qui feussent en l'armée ,
Comme par les deux camps estoit la renommée ;
L'un tire un coup de pointe , & l'autre un grand revers ,
C'estoit à qui d'eux deux se mettroit à l'envers :
Enfin le Grand Prieur lui donne en la visiere ,
Duquel coup il tomba du cheval en arriere
Dessus le champ moiteux , dont de la grand douleur
Qu'il en sentit en l'ame , il en perdit le cœur ;
Et lequel redoublant , plein de fureur & rage ,
Lui avalla par bas la moitié du visage ,
Duquel coup il fut veu roide mort estendu ,
Le champ demeurant teint de son sang noir perdu :
L'un prend son corcelet , l'autre sa bonne espée ,
Que lui avoit donné le fort Asteropée ,
Qui vantoit ses ayeulx descendus autresfois
De Francus , fils d'Hector , Gouverneur des François ,
Un autre son armet qu'il avoit sur sa teste
Empanaché de blanc , dont il faisoit grand feste ,
Son ame s'en allant , déplorant son malheur ,
Délaiissé de son corps la force & la vigueur ,
Vers les manoirs obscurs , aussi-tost que sa vie

De ses membres dispos se fut esvanouie.

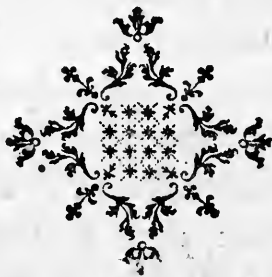
Lequel le Grand Prieur (le voyant à l'envers
Sur la terre couché) regardant de travers,
Lui tint un tel langage : Arpente ceste terre,
Tu ne reviendras plus faire en France la guerre :
Je ferai aujourd'hui sentir à ces Germain
De Charles de Vallois la force de ses mains ;
Je suis seur qu'ils n'auront une autre fois envie,
Délaißans leurs enfans , leurs femmes , leur patrie ,
De venir secourir , contre tout droit humain ,
L'infidele Ligueur contre son Souverain :
Je veux que vous teniez à Harmant compagnie ,
Et que vostre mort soit de la sienne suivie.

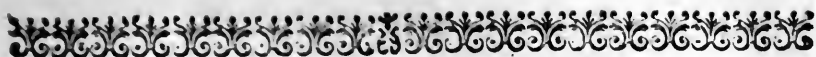
Harmant estoit tenu , sans aucuns contredits ,
Un des plus valeureux Chevaliers , & hardis
De tous les estrangers , auquel plus d'assurance
Il se pouvoit trouver , à tirer coup de lance ,
Qui depuis peu de temps en France avoit conduit
Les Reistres Bavaois , avecques Brunsvich ,
Un des plus grands Seigneurs de la troupe guerriere
Qui fust dans le Pays du Duché de Baviere ,
Qui par sur tous avoit , par sa grande valeur
Envers les Alemans , de crédit & faveur.



A R G U M E N T.

***H**ARANGUE que fait à sa troupe le Duc de Montpensier, qui après avoir d'abord été démonté ; engage un combat particulier avec le Comte de Brunsvich, qui y succombe. Les gens du Comte, pour venger la mort de leur Chef, font tous leurs efforts pour faire Montpensier prisonnier ; mais il est secouru dans le fort de la mêlée, & délivré par de Lancaunay, Sourdeval & Crenay, Guidon de sa troupe, qui est tué à ses côtés.*





LA HENRIADE.

LIVRE DOUZIEME.

PENDANT que le Reistre à toute sa puissance ,
Attaquoit l'escadron du Grand Prieur de France ,
Le Comte d'Aiguemond envoya ses Flamans ,
Pour de plus renforcer leurs Reistres Alemans ,
Lesquels appercevant démarcher sur la plaine
(Avec quelques chevaux des troupes de Lorraine)
Le Baron de Biron , s'avancant devant eux ,
Se vint assurement présenter en leurs yeux ,
Taschant à destourner l'impétueux orage
De ces nouveaux Walons qui tomboient pleins de rage
Sur les Chefs commandans à nos Chevaux ligers ,
Et les eussent mis lors , ces Walons estrangers
En de fort grands accez , leur force & leur vaillance
N'estant pas suffisante à faire résistance
A leurs bouillans efforts , qui à ce grand guerrier
Oserent s'attaquer , le Duc de Montpensier ,
Qu'ils trouvent animant de ses gents le courage ,
En bel ordre dressez , leur tenant tel langage :
C'est aujourd'hui qu'il faut , qu'ensuivant nos ayeulx ,
Nous montrons combattans , hardis & valeureux ;
Sus compagnons , marchons , démontrons-nous estre
hommes ,

En vous resouvenans du péril où nous sommes,
Sus monstons aujourd'hui la prouesse & vertu
Dont un chacun de nous doit estre revestu,
Je ferai le premier qui fera le voyage;
Donques avançons-nous, tournons vers eux visage.

Si tost qu'il eut ce dit, il fut un des premiers
Qui partit pour charger ces Flamans Hannuyers
Entrant au milieu d'eux, frappant à toute reste
Sur les bras, sur les mains, par les yeux, sur la teste,
Autant qu'il en rencontre, autant en met à bas,
Tout est mis au tranchant de son fort coustelas.

Et tout ainsi qu'on voit la riviere de Loire,
L'honneur des champs Bloisois, la richesse & la gloire,
Revenu le printemps, d'un cours impétueux
S'espandre par les prez & beaux champs fructueux,
Rompant & renversant, par sa grande furie,
Les bleds & belles fleurs de la verte prairie.

Telle estoit de ce jour l'incroyable valeur
Du Duc de Montpensier, en sa grande fureur,
Qui rompt les escadrons, se faisant faire place
Entrant sur l'ennemi d'hardiesse & d'audace.

Or voyant Brunsvich la grande occision
Que ce grand Duc faisoit, cherche l'occasion
De tuer son cheval, invitant ses gendarmes
D'employer dessus lui leurs furieuses armes,
Le moyen le plus seur pour empescher l'effort
Que ce Prince faisoit, mettant ses gents à mort.
A ses dicts attentifs, ces Reistres mercenaires
D'une grande fureur se jettent volontaires

Dessus ce bon cheval , qui tombe sur ses pieds ,
Donnant de la roideur contre terre du nez ,
Qui se leve aussi-tost , sortant de la meflée ,
Courant parmi les champs à renes avalées ,
Qui hannist , qui petille , & qui tellement faict ,
Qu'autant qu'il en rencontre , autant à mort en met ,
Et par sa grand valeur donna bien à congnoistre
Qu'il ne dégénéroit de son farouche ancestre ,
Qui tant de fois garda Alexandre le Grand
De ses fiers ennemis , dessus lui combatant ;
Car on dit qu'il estoit venu d'une cavale
Descendue autresfois du puissant Bucéphale ;
Et le Duc Montpensier faisoit soigneusement
Au haras Saint-Fregien garder ceste jument ,
Tant pour sa grand valeur , que pour la souvenance
De son Ayeul Loys , ce divin Roi de France ,
Qui avoit fait venir l'engence en ce pays ,
L'ayant eue au combat dessus ses ennemis ,
Quand Damiette il prit , les Sarrazins en fuite ,
Après qu'il eut tué le Satrape d'Egypte.

Et voyant ce bon Duc , les périls les dangers ,
Sur terre renversez de ses fiers estrangers ,
Getant sa veue au Ciel , levant en-haut la teste ,
D'un cœur net fit à Dieu une telle requeste :

Ha Dieu ! si quelquefois aux belliqueux efforts
Contre les ennemis , en nombre les plus forts ,
Tu t'es , à Montpensier , mon pere charitable ,
Et à moi , son cher fils , démontré favorable.

Entends , Seigneur , entends , de ta sainte maison ,

Je te prie aujourd'hui, ma dévoute oraison,
Me préservant des mains de tous mes adversaires
Que tu vois, ô mon Dieu, m'estre si fort contraires;
Me délaisseras-tu, ô Seigneur, au besoin!
Que j'entende, mon Dieu, que tu as de moi soin,
Me faisant tant de bien, de faveur, & de grace,
Que je puisse verser sur ceste mesme place
L'ennemi qui me suit, faisant son sang vermeil
Couler dessus le champ, délaissé le soleil.

Ceste sainte oraison fut de Dieu exaucée,
Si-tost que ce grand Duc l'eust de cœur prononcée;
Car aussi-tost il vit tout contre lui ses gents,
Qui de le relever furent bien diligents,
Fideles serviteurs, & le levent de terre
Sur un autre courfier, le remontant de guerre.
La Geolle se trouve entre autres le premier,
Lymosin de Pays, qui estoit Escuyer
De ce Duc valeureux, qui d'une telle audace
Poursuivit l'ennemi, qu'il se fit faire place,
Frappant tantost à droict, & plustost à travers,
Renversant devant lui ceux qu'il trouve à l'envers,
Et fit tant, combatant par sa grand hardiesse,
Qu'il oste ce bon Duc du milieu de la presse,
Lui baillant son cheval, s'en estant desmonté,
Sur lequel aussi-tost Montpensier a monté,
Et lui un autre prend qui avoit du courage
Par sur tous merveilleux, que tenoit un grand page.

Ce bon Duc remonté, retourne courageux,
Comme un furieux Mars, se rejeter sur eux,

Sa force lui estant derechef redoublée,
Depuis qu'il eut remis sa pensée troublée,
Espérant en son cœur de bientôt se vanger.

Et comme le lion qui de quelque berger
Aura esté blessé d'un trait ou d'une darde,
On voit rouller ses yeux, & furieux regarde
S'il pourra rencontrer, pour se venger du tort
Qui lui a esté fait, le mettant à la mort.

De mesme Montpensier dans l'ennemi se lance,
Ne redoubtant le fer de son aiguë lance,
Frapant sur ces Walons à tors & à travers,
Les laissant sur le champ tous sanglans à l'envers.

Appelle Brunsvich, le cherche en la campagne,
Un des principaux Chefs des troupes d'Alemagne,
Et qui se vançoit estre (orgueilleux en son cœur)
Un des proches parens du regnant Empereur;
Et ainsi cheminant, de fortune il rencontre
Deux Reistres haux & grands qui venoient à l'encontre
De ce Duc valeureux, les pistolles ès mains
Pour tirer contre lui, mais les coups furent vains,
Les faisant destourner de sa bonne allumelle,
D'un desquels coups passa au travers la mammelle
D'un de ces Alemans, & retirant son bras,
Il tire un autre coup de ce fort coustelas
Sur l'autre compagnon, lui donnant en la jointe,
Où l'on voyoit l'espaule avec le col conjointe,
Qui fut si rude & lourd (nonobstant que hardi)
Qu'il le rend sur le champ demi-mort estourdi.

Et puis de-là s'en va avec sa bonne espée
Qu'il avoit dans le sang de ces deux là trempée,
Pour voir s'il trouveroit le jeune Brunsvich,
Le plus intime ami du blond Comte d Ausfrich,
Conducteur des Almans, & rencontre en sa voie
Un, lequel le frappant si rudement, l'envoie,
Qu'il ne pouvoit du coup blessé se soutenir,
Qui peut toutesfois lors, pour heureux se tenir,
D'autant qu'il s'eschapa, prenant soudain la fuite,
Sans qu'il fîst contre lui, en s'enfuyant poursuite.

Et va tant çà & là, ce Prince généreux,
Qu'il trouve Brunsvich, un des plus valeureux
De tous les Alemans, lui tenant tel langage.

Il te faut aujourd'hui, ô gentil personnage,
Me monstrier la valeur (qu'on dict qu'est en toi
Par fus tous Alemans) combattant contre moi;
Il faut que nous tirions chacun un coup de lance,
Que je sçache quell' est de ton bras la puissance.

Or fus reculons-nous quelque peu à l'escart,
Vous mettrez d'un costé, & moi de l'autre part,
Afin que nous ayons à courir quelque espace,
Sus donques compagnons, qu'un chacun fasse place.

Il ne se trouva lors sur la plaine soldart,
Tant fust-il valeureux, regardant ce hazard,
Qui ne fust effroyé, voyant la contenance
De ces deux grands Seigneurs, avec leur assurance,
Contemplant le maintien, & le grave marcher
De leurs braves chevaux, ligers à l'aprocher,

Qui piafoient , joyeux en leurs cœurs d'allégreffe ,
Passant les vents ligers à courir de vifteffe ,
Qui tous deux enflammez , laiffans leurs escadrons ,
Leurs chevaux courageux , brochent des efperons ,
Faifans un fi grand bruit que la terre prochaine
En retentit du fon qu'ils firent par la plaine.

Or donques Montpensier courut de telle ardeur
Qu'il atteint de fon bois Brunsvich près du cœur ;
Mais la pointe fut lors à fauffer empeschée ,
S'estant par la durté du harnois rebouchée :
Brunsvich d'autre part sa lance vint branler
Encontre Montpensier , & le fit esbranler
Un peu de son cheval ; toutesfois le coup passe
Sans qu'il feust offensé , forte estant sa cuirasse.
Ce magnanime Duc , sans craindre aucunement ,
S'est devers Brunsvich retourné promptement ,
Ferme sur son cheval , & ayant la main mise
A son bon coustelas , se rue sans feintise
Dessus son ennemi , qui son coup assena ,
Si bien & à propos , que bien fort l'estonna ;
Car voulant retirer du corps sa bonne espée
De ce Prince Alemant , il la trouva trempée
Et teinte de son sang , combien qu'aucun semblant
Il n'en fist , toutesfois le coup si fut-il grand ,
Car s'entre-chamaillant se donnoient coups horribles
Comme lions qui sont eschauffez invincibles.

Après avoir esté long-temps en ce combat ,
Montpensier s'ennuyant , met fin à ce débat ,

Lui passant dans le corps sa flamboyante espée ,
De laquelle deslors sa teste il a coupée ,
Tombant de son cheval tout roide mort à bas ,
Le laissant sur la terre estendus ses deux bras ,
Et firent si grand bruit à sa cheute ses armes ,
Qu'il n'y eut un des siens , de ses plus forts gendarmes
Qui ne s'en esbahit ; voyans donc ce meschef
Qui estoit advenu sur leur principal Chef ,
Se tourmentent , jettans abondance de larmes ,
Coulantes de leurs yeux dessus leurs noires armes ,
Leurs tristes cœurs saisis d'une extrême douleur
De voir (desconfortez) ce survenu malheur.

Et repris leurs esprits , convertissans leurs larmes
En ire & en fureur , ruent sur nos gendarmes ,
Mettans tous leurs efforts , leur cœur & leur pouvoir ,
Pour tascher s'ils pouvoient à Montpensier avoir.

O qu'il eut bien besoin de courage & d'adresse
Se voyant détenu en si grande destresse ,
Ses gendarmes alors monstrent la valeur
Qu'ils avoient de long-temps logée dans leur cœur.

Entre autres Lancaunay acourut à grand erre
Pour trouver ce bon Duc , qui le premier par terre
Qu'il rencontre versa , faisant de grands regrets
De se voir de la fin de sa vie si près.

De ce merveilleux coup & blessure terrible ,
Il fit un cri si haut , si hideux , & horrible ,
Que tous ses compagnons , qui estoient attentifs ,
En devindrent soudain tous peureux & craintifs ;

Un autre il rencontra armé à la superbe ,
Lui donnant si grand coup qu'il le jette sur l'herbe ;
Son harnois ne le peut si bien contregarder ,
Qu'il le peust de ce coup , tant fut puissant , garder ,
Combien qu'il se couvrit ; car si avant il entre ,
Qu'il se trouve au milieu des boyaux de son ventre.

De nation Almand , qu'on appeloit Hans Bourg ,
D'un village prochain de la ville d'Ausbourg ,
Et qui estoit Seigneur direct de ce village ,
Et avoit de son pere un si bel héritage ,
Nouvellement venu , & depuis quelques jours
Avecques Brunsvich à l'aide & au secours
De ces traistres Ligueurs , qui pleins d'outrecuidance
Vouloient faire tomber le Royaume de France ,
(François desnaturez) entre les fortes mains
De ces escrouellez l'Astrigons inhumains.

L'Ancaunay le voyant renversé contre terre ,
Et cuidant lui oster son riche cimenterre ,
Il se vit aussi-tost chargé de toutes parts ,
Environné autour des ennemis soldarts ,
Ne pouvant presque plus de fatigue & peine
Qu'il avoit enduré reprendre son haleine.

Et c'estoit faict deslors du vieillard l'Ancaunay ,
Sans l'aide qui lui fut de Sourdeval donné ,
Qui brochant son cheval , se jette par la presse ,
Et fit si vaillamment que par sa grand' prouesse
Il le désengagea du périlleux danger
Où il avoit esté réduit par l'estranger ,

Normans de nation , tous deux de haut courage ,
Presque égaux en moyens , presque pareils en aage ,
Se comportans si bien ses deux braves vieillars ,
Qu'ils sembloient estre enfans de ce grand guerrier
Mars.

O vous , vieillars heureux , qui en telle vieillesse
Surmontez en valeur la plus forte jeunesse ,
Puissiez-vous à la fin de vos jours bien-heureux
Estre participans du beau séjour des Cieux.

Près d'eux estoit Cresnay aux plus chaudes alarmes ,
Qui faisoit entre tous incroyables faicts d'armes ,
Qui va , qui court , qui bruit , comme l'eau de la mer
Qu'on voit en sa fureur courroucée escumer.

Mais de malheur pour lui , il rencontre en la plaine
Un des principaux Chefs des partisans du Mayne ,
Tenant l'espieu en main , qui de telle roideur
Lui en tira un coup qu'il atteignit le cœur ,
Dont Cresnay se pasma de la douleur extrême
Qu'en son ame il sentit , & plus que la mort blesme
Tomba de son cheval ; mais après avoir pris
De son espamaison ses débiles esprits ,
Se remet sur les pieds , & tournant son visage
Où estoit l'ennemi , le suit d'un tel courage
Qu'il l'attrape à la fin ; & s'estant retourné ,
S'estonna grandement de revoir là Cresnay ,
Qu'il avoit délaissé gifant dessus la place ,
Des coups par lui donnez , tant au corps qu'en la face ,
Qui se tenoit tout coi , avecques son espieu ,

Ne voulant desmarcher , asséuré , de son lieu ,
Qu'il présente à Cresnay , d'une affrontée audace ,
Le regardant toujours entre deux yeux en face ,
Lui donnant si grand coup de l'espieu en son flanc ,
Que la terre aussi-tost en fut teinte du sang.

Cresnay sentant ce coup dessus cest Almant entre ,
Lui tirant un estoc , qui lui perça le ventre ,
Et desquels deux grands coups ils moururent tous
deux ,

Tombans de la roideur dessus le champ moiteux ,
Qui perdirent tous deux s'estans tuez la vie
Jusqu'au dernier soupir , se tenans compagnie.

Ce magnanime Duc grandement irrité
De son porte-guidon , rentre au champ despiré ,
Lequel fist tant d'exploicts & généreux faits d'armes
Dessus ses ennemis , avecques ses gendarmes ,
Que nul ne se trouvoit au-devant de ses yeux
Qu'il ne sentist l'effort de son bras valeureux.

Heureux celui heureux de la troupe ennemie
Qui se peut garantir de ne perdre la vie ,
Suivi de ce vieillart , qui à donner conseil ,
Voire à jouer des mains n'avoit presque pareil ,
Le hardi Lancaunay , qui d'un cœur magnanime
Les plus espouvantez à bien combattre anime.

Mais comme ce vieillard alloit de rang en rang ,
Gendarmes & soldars au combat animant ,
Il se trouve investi , qui se met en défense ,
Mais vaine est contre tant sa débile puissance ;

Aussi fut-il mis bas , nonobstant son effort ,
Souffpirant en son cœur , sur le champ presque mort ,
Qui tombant fist à Dieu une telle priere :

Je te prie , ô mon Dieu , ne jetter en arriere
De Lancaunay ton serf la piteuse oraison ;
Car il en est Seigneur , si jamais fut saison :
Reçois , mon Dieu , reçois aujourd'hui , je te prie ,
Mon ame languissante en l'éternelle vie.

Après qu'il eut ce dit , levant en-haut les yeux ,
Il rendit son esprit , s'envolant droit aux Cieux ,
Où il est jouissant de la gloire éternelle ,
Du bien qu'a mérité l'homme juste & fidelle.

Lancaunay estant mort renforça le desbat ,
Dont plus que ci-devant fut mortel le combat ;
Car soudain arriva le Baron sur la place ,
Fils de ce grand Biron , qui d'une brave audace ,
Hardi & courageux , à desgorgeante voix
Ses troupes animoit : Sus monstrez-vous François ,
Et frapez hardiment , vous invincibles bandes ,
Compagnons bien aimez , sur ces troupes flamandes ,
Faisons-leur ressentir , gendarmes généreux ,
La force & pezanteur de nos bras valeureux.

A ce cri du Baron , des deux parts la meslée ,
Tant estoient acharnez , on vit renouvelée ,
Marchant tout le premier , sans craindre aucuns dan-
gers ,

Se meslant par les rangs de ces fiers estrangers ,
Qui autant qu'il en trouve autant en met à terre ;

On l'eust pris pour le Dieu , inventeur de la guerre ,
Tant estoit furieux , les allant renversant
Comme le mestivier , qui à bas va versant
Le fourment qui est meur , & sur le champ le range
Pour après le lier & mener en la grange.

Et se met si avant qu'au visage & au bras
Il se sentit blessé , son sang coulant en-bas ,
Dont plus que ci-devant , voyant de son visage
Le sang qui découloit , s'augmenta son courage ;
Et en ceste fureur , sans aucune pitié ,
Il en attrapa un qu'il mist par la moitié ,
Lui tenant tels propos : Tu congnoistras , volage ,
Du Baron de Biron la force & le courage ,
Que tu rapporteras par les enfers obscurs
A ceux qui ont suivi comme toi les Ligueurs ;
Là tu pourras , Ligueur , à ton dommage apprendre
Que c'est qu'à ton Seigneur légitime te prendre.

Marolle qui marchoit avecques l'escadron
Du Baron , fils aîné du Marchal de Biron ,
Adverti qu'il estoit blessé dedans la face ,
Plein d'ire & de fureur compagne de l'audace ,
Ne pouvant se tenir , son rang a délaissé
Pour suivre l'ennemi , lequel l'avoit blessé
Selon son jugement , & fait tant qu'il devance
De son fort coutelas , lui donnant en la pance ,
Lui faisant ressentir l'effet de son bras fort ,
Le laissant sur la terre estendu demi-mort.

Et puis de-là s'en va tout au milieu des bandes ,

Sans craindre aucun danger de ces troupes Flamandes,
Entre autres en trouve un , qui , à voir son coursier ,
Démonstroit qu'il estoit quelque brave guerrier ,
Qui Marrolle attaqua de toute sa puissance ,
En tirant contre lui un grand coup de sa lance.

Sans doute c'estoit fait de Marrolle deslors
Si le coup eust porté , l'atteignant droit au corps ;
Mais de bonheur le coup , sans lui mal faire passe ,
Glissant tant seulement un peu sur la cuirasse ,
Qui lui fut cher vendu ; Marrolle ayant repris ,
Quelque peu estonné de ce coup , ses esprits ,
Suivant son ennemi , lui dit telle parole :

Je te ferai sentir aujourd'hui de Marrolle
Le magnanime cœur , t'envoyant en enfer ,
Où t'attend de long-temps ton pere Lucifer.

Après qu'il eut ce dit , se jette de furie
Sur ce brave Walon , & lui oste la vie ,
Le renversant par bas , laissant son vilain corps
Sur la terre estendu gisant entre les morts.

Et malgré ces Walons , & ces troupes d'Espagne ,
Il s'en reva trouver , traversant la campagne ,
Passant au milieu d'eux , le Baron de Biron ,
Qu'il trouva ralliant (blessé) son escadron ,
Pour après derechef retourner à la charge
Retrouver l'ennemi par la campagne large.
Ce bon Duc , adverti que le jeune Baron ,
Fils de ce vieil Nestor le Marchal de Biron ,
Avoit esté blessé au bras , & au visage ,

Se montrant valeureux, de fait & de courage,
Va droict pour le trouver, le délivrant des mains
Où il estoit pour lors détenu des Germains,
Marchant si hardiment, que le voyant en face,
L'ennemi fut contraint de lui quitter la place.



A R G U M E N T.

HENRI IV va au-devant du bataillon que commande le Prince Charles de Lorraine , qu'il défie au combat. Un Ligueur s'avance pour combattre le Roi , dont le pistolet rate ; il évite heureusement celui de son ennemi , qu'il perce de son coutelas. Enumération de ceux qui moururent de la main du Roi. Clermont est tué. Bravoure du Prince de Conty. Mort du Prince de Condé. Eloges & hauts faits de Duplessis-Mornay, de Thorigny , fils du Maréchal Matignon, de Malligny , qui blessé , & ayant un cheval tué sous lui , rengage le combat. Rhode , Cornette de Henri , est blessé avec son cheval , qui l'emporte hors du camp , & meurt après avoir sauvé son maître.





LA HENRIADE.

LIVRE TREIZIEME.

PENDANT que ce grand Duc, d'un courage indompté,
Poursuivoit l'ennemi , tremblant , espouvanté ,
Lui ayant fait quitter , abatu son audace ,
Comme à demi-défaict par sa valeur , la place ,
Le Chef des vrais François estoit d'une autre part ,
Qui ne s'estimant plus que le moindre soldart ,
Faisoit par ses hauts faits , pour sa louange accroistre ,
Entre tous combatans sa prouesse paroistre
Dessus ces Espagnols & autres estrangers ,
Sans appréhension des périls ou dangers
Qui pouvoient advenir ; car voyant sur la plaine
Le puissant bataillon de Charles de Lorraine
Superbement marcher , environné autour
de deux gros escadrons qui estoient alentour
D'Espagnols & Walons , que Philippes d'Espagne
Lui avoit envoyé tous prests à la campagne ,
Conduits par Aiguemont , nonobstant leur fierté ,
Se présente hardiment comme un Mars redouté
Au-devant de leurs yeux avec grand'assurance ,
Criant : Où est le Mayne avecques sa vaillance ?
Ha que ne se vient-il présenter au combat ,
Afin qu'entre nous deux vuidions nostre débat.

Tout en un mesme instant ce gros escadron large
Débusque pour venir sur nos gents à la charge ,
Qui s'approche si près de l'escadron du Roi ,
Avec telle clameur , & si terrible effroi ,
Que plusieurs des Royaux de la cavalerie ,
Avecques leurs chevaux , sentirent la furie
De leurs boulets de plomb , en leur ame estonnez ,
En ce conflit premier d'estre si mal menez ,
Ayant veu devant eux tomber dessus la face
Leurs compagnons guerriers languissans sur la place.

Quoi voyant devant lui ce Roi plein de valeur ,
Prince bien advisé , magnanime de cœur ,
Ne s'estonnant de rien , s'en va droit à la charge ,
Qui courageusement sa colere descharge
Dessus les ennemis ; & comme quelquefois
Le lion furieux on voit dedans le bois ,
Qui , se sentant blessé , descend de la montagne
Pour trouver les veneurs s'il peut en la campagne ,
Et les ayans trouvez , se ressentant du tort
Qui lui a esté fait , les tue & met à mort.

Ainsi est notre Roi qui se met en la presse ,
Leur faisant ressentir des Bourbons la prouesse.

Tantost vous le voyez entre les siens passer ,
Et tout incontinent retourné s'adresser
Dedans les premiers rangs , & soudain apparoitre
Au-dedans des derniers pour tout voir & congnoistre.

O qu'il faisoit bon voir sur ce brave cheval
Monté à l'avantage , avecques Durandal ,
De voir son beau panache au milieu de la cresse

De son armet doré , couvrant toute sa teste ;
De voir ce bon cheval venu du grand Bayart
De mesme empanachée , sur sa teste gaillard ,
Qui bondist , qui hannist , dessus la belle plaine ,
Qu'il n'est jà au combat frapant du pied l'areine.

Ayant donc veu le Roi , le temps propre à marcher ,
Le premier d'entre tous commence à desinarcher ,
En disant ces propos : Sus compagnons , courage ,
Abbatons aujourd'hui la fureur & la rage
De ces traistres Ligneurs ; démontrons-nous François ,
Combatans aujourd'hui pour défendre les Loix
De nostre cher Pays : faisons que la campagne
Soit couverte de corps de ces troupes d'Espagne ,
Faisons-leur ressentir , ô mes François , l'effort
De nos bras vigoureux les mettans tous à mort ;
Qu'on n'en espargne un seul : ce disant il s'avance ,
Marchant sur l'ennemi de toute sa puissance ,
Qui entre valeureux au milieu du combat ,
Qui plustost en frappe un , plustost un autre abbat ,
Mettant en nostre Dieu , qui a la congnoissance
De son juste & bon droit , sa totale espérance.
Là les uns se vantans de leurs belles vertus ,
Les autres se plaignans , terrassez , abbatus ;
Vous voyez-là choquer , assaillir & défendre ,
Les uns victorieux , les autres à mort tendre ,
Et le beau sang couler rougissant & vermeil
Du meurtre des occis , qui estoit nompareil ,
Avec infinitez de sanglots & de plaintes ,
Des mourans terrassez qui faisoient leurs complaintes.

Et tout ainsi qu'on voit venue la saison
 De recueillir les blez jà meure la moisson,
 Que le bon laboureur plusieurs sayer assemble,
 Les envoyans sayer en son champ tous ensemble,
 Qui emploient si bien leur journée à sayer,
 Qu'on voit soudain les blez à grands monceaux verser.

De mesme vous voyez hommes tomber par terre,
 De lances, de boulets, de pique ou cimeterre,
 Qui estoient acharnez, comme loups ravissans,
 Qui vont pour se tuer, en s'entrechoiffans.
 Le premier qui sentit combien estoit pesante
 Du Monarque Gaulois l'espée bien tranchante,
 Ce fut un Hannuyer de la ville de Mont,
 Autres disent qu'il est Brabançon de Fromont,
 Qui osa s'adresser à ce grand Roi de France,
 Cuidant le renverser du fer de sa grand lance,
 Monté à l'avantage, armé & bien en point,
 Mais qui pour tout cela ne s'en estonna point;
 Car le coup ne porta, outre la lance passe
 Atteignant quelque peu glissant sur sa cuirasse;
 Quoi voyant nostre Roi, plein d'ire & de fureur,
 Lui tint lors tels propos, fasché dedans son cœur:
 Tu sçauras aujourd'hui, avec ton arrogance,
 Que c'est de t'adresser à ce grand Roi de France;
 Tu sentiras, Ligueur, la force de mes bras,
 Te jetant renversé de ton cheval à bas.

Ce disant il le suit avec la pistolle,
 L'émorche fait bien feu, mais le coup ne s'envole,
 Dont le Roi fut alors grandement irrité

Contre son pistolet , le jetant despiré ,
Disant semblables mots : A vrai dire , ces armes
Sont indignes de moi , c'est aux couars gendarmes ;
Les armes des François vaillans & courageux ,
Le coutelas sur tous est retenu entr'eux.
L'ennemi derechef , son coup failli retourne ,
Qui alentour de lui courageusement tourne ,
Tenant son pistolet émorché en sa main ,
Jà tout prest à tirer ; mais quoi , le coup fut vain.

Ayant failli son coup , HENRI vers lui s'adresse ,
Le cherchant au-dessous de sa cuirasse espeffe ,
Et ayant remarqué des armes le défaut ,
Prince bien advisé , en repoussant l'assaut ,
Qui ne lui faillit pas , lui donnant par le ventre
De son bon coutelas , lequel si avant entre ,
Qu'il rendit presque mort , tombé dessus le champ ,
Perdant , esvanoui , la vie avec le sang ,
Le laissant estendu couché dessus la place ,
En lui disant ces mots : Et où est ton audace ?
Tu auras toutesfois cela pour réconfort ,
Que par le grand BOURBON tu es mis à la mort.
Qui t'est le plus grand heur & la plus belle gloire
Qui t'est peu advenir , digne de ta mémoire ,
D'avoir esté vaincu , combattant vaillamment ,
Par ce Prince Gaulois , ô quel contentement !

Après qu'il eut ce fait , deux autres il rencontre
Qui venoient contre lui , hardiment à l'encontre ,
Cuidans le renverser , sur lesquels se jeta ,

Et qui par son regard si bien les effroya ,
Qu'ils se rendent à lui , prians qu'il leur accorde ,
Se remetans à lui , vie & miséricorde ,
Et que s'il les vouloit mettre à juste rançon ,
Que leur pere , adverti , lui en feroit raison ,
(Riche d'or & d'argent) entendant que leur vie
Ne leur auroit esté (par son moyen) ravie.

Et déjà commençoit de ce Prince le cœur
S'adoucir envers eux , quand pour eux de malheur
Jetans ses yeux sur un , il recongnut les armes
Vestues sur son dos de quelques siens gendarmes ;
Ce qu'ayant apperceu , de colere enflammé ,
Se rua dessus un contre lui animé.

Et comment tu veux donc que je te fasse grace ,
Qui porte dessus toi , pour braver , la cuirasse
D'un de mes serviteurs ; tu t'en repentiras :
Ce disant , lui donna de son fort coutelas
Au-dessous la cuirasse , & qui si avant entre ,
Que tripes & boyaux il lui perça du ventre.

Et l'autre quand il vit son cousin presque mort ,
Il met tout son pouvoir , sa vertu , son effort ,
De s'oster de ses mains , & gagner la guérite ;
Mais de bien peu pour lors lui profita la fuite.
Lui donnant si grand coup sur la teste , irrité ,
Qu'il le verse par bas : contre lui despité ;
Et lequel redoublant de sa forte allumelle ,
D'un autre le frappa en la gauche mammelle.

Ainsi furent tuez & occis par les mains

De HENRI de Bourbon ces deux cousins germains.

Ils estoient Espagnols , & qui , pour voir la guerre ,
Depuis un peu de temps avoient laissé leur terre ,
Pere , mere , parens ; & leurs plus chers amis ,
Desireux de sçavoir que c'estoit du Pays ,
Qui estoient détenus pour de toutes les villes
Du Pays d'Arragon , estre des plus habilles.

Voyans ces Espagnols naguere si hautains ,
Les trois estendus morts par les puissantes mains
De ce grand Roi guerrier , ils quitterent la place ,
Raignans , espouvantez , sa furieuse face ,
Ayant tant qu'ils pouvoient sans faire aucun arrest ,
Non plus que le chevreuil qui voit en la forest
Le veneur qui le suit : pendant ces beaux faits d'armes
Nous aviez d'autre part ces courageux gendarmes ,
Qui soustindrent si bien la charge , & les efforts
Du Ligueur ennemi , qu'infinitez de morts
Omberent sur le champ d'une & d'autre partie
Qui se monstrans hardis , y perdirent la vie.

Là fond un escadron du Comte d'Aiguemont ,
(De malheur) où estoit le Seigneur de Clermont ,
Qui frappé d'un boulet , tomba dessus la plaine ,
Après s'estre monstré estre grand Capitaine ;
Sur deux ou trois , avant qu'il se sentist blessé ,
Avait de sa main sur la plaine versé.

Sa mort ne fut long-temps qu'elle ne fût vengée ;
Car là vint arriver sa troupe bien rangée ,
Laquelle ne voulant perdre l'occasion ,

Fit de leurs carabins terrible occision.

Clermont estoit cadet de la maison d'Antrague ;
Bon serviteur de Roi , tant en faits qu'en dits sage
N'ayant jamais manqué vers son Prince de foi ,
Comme plusieurs s'estans sequestrez de leur Roi ,
Et aussi avoit-il alors de ceste charge
Du Monarque Gaulois , la conduite & la charge
Des archers de son corps , pour la fidélité.
Dont par sur tous les siens il estoit réputé ,
Et jouist maintenant , pour sa persévérance ,
De l'heur des bien-heureux (sans trouble) en patience.

Vous aviez-là Chombert , qui avoit pris son rang
Dans l'escadron du Roi , qui se monstra vaillant
Allant çà , & puis là , tuant par la campagne
Autant qu'il rencontroit de ces maraus d'Espagne
Monté sur un cheval hagard & furieux ,
Ses yeux estincelans , escumant , courageux.

Et combien qu'il fust Chef conduisant par la plume
Ceux de sa nation comme leur Capitaine ,
Il aima néanmoins mieux deffous l'estendart
De ce grand Roi marcher , comme simple soldat
Que non pas le premier devant ces troupes grandes ,
Dont il estoit le Chef , Saxonnoises , Flamandes ,
Et furent par ses mains quatre des plus hardis
De ces fiers Espagnols à la mort par lui mis ,
Qui en eust bien rué encore davantage ,
S'il ne feust si-tost mort , qui fut un grand dommage
Car il fut sur le champ d'un boulet renversé ,

i dit ces derniers mots (de la mort oppressé)
gardant nostre Roi : Si je te suis fidelle ,
le vois devant toi , mourant pour ta querelle ,
mbien me suis monstre aujourd'hui valeureux ;
le sçais , grand Monarque , & Prince généreux ,
endras à mes gents , m'ayant veu en besongne ,
devoir que j'ai fait mourant près ta personne.
Après qu'il eut ce dit , jetant sa veue aux Cieux ,
endit son esprit , la clairté de ses yeux
séparant du corps , avecques son haleine ,
mourant estendu dessus la molle plaine.
Plusieurs autres François furent atterrassez ,
i furent grièvement en ce conflit blesez ,
utesfois préservez de la fureur & rage
superbe Espagnol , par leur hautain courage ;
quelque temps après qu'ils eurent leurs esprits
leur cheute estonnez , assurement repris ,
ez dessus les pieds , se montrans invincibles ,
oient à coup de mains faits du tout incroyables.
ntre autres de Conty , du Roi cousin germain ,
r fit bien ressentir combien pesoit sa main ,
u'il ne forlignoit de la race divine ,
aquelle jadis prindrent leur origine
Ayeux valeureux , de fureur rougissant ,
remier aux dangers hazardeux s'opposant ,
nant à toutes mains , de zele , & de courage ,
tost dessus la teste , & plustost au visage ,
es traistres Ligueurs , sans nulle acception ,

Du pays d'où ils sont , ni de leur nation ,
Il se monstra bien lors estre fils légitime
De ce Prince qui fut , vivant , si magnanime ,
Qu'il soustint tout l'effort , cinq cens soixante-neuf
De l'armée du Roi Charles , près Chasteauneuf ,
Où fut traistrement sa journée avancée
Après s'estre rendu la furie passée ,
Et pour n'avoir esté au milieu des hazars
Secouru au besoin laissé de ses foldars.

Ha Dieu , de ceste mort qui fut tant violente ,
En eut compassion le fleuve de Charante ,
Qui en sentit en lui une si grand douleur ,
Qu'il en changea de dueil , d'habit , & de couleu
Voire mesme les Sœurs les moiteuses Nayades ,
Qui paravant estoient si fraisches & gaillardes ,
Entendant ceste mort , & porterent le dueil
Ayans toujours depuis la triste larme à l'œil ;
Et afin que jamais ne feust ensevelie
Aux siecles advenir , de ce Prince la vie ,
Ils firent ériger un superbe tombeau
Qu'on mist en son honneur dessus le bord de l'eau
Et furent engravez dessus la pierre dure
De ce beau monument , ces mots en escriture

Pélerin qui te sens de long travail lassé ,
Du chemin que tu as en voyageant passé ,
Arreste-toi ici , & d'un plaint lamentable ,
Déplore avecques moi le destin pitoyable
D'un de nos grands Héros , priant Dieu que ses

Soient éternellement en bon & doux repos ,
Et que son ame soit à jamais immortelle
Avec les bien-heureux en la gloire éternelle.

Ha c'est ce demi-dieu , ce Prince de Condé ,
Qui pour n'avoir esté par les siens secondé ,
Fut tué en ce lieu , qui passoit en vaillance
Tous Princes & Seigneurs qui lors estoient en France ,
De pere en fils venu de ce bon Roi jadis ,
Qui est pour ses biens faits là-haut en Paradis.

O que tous les matins la douce manne tombe
Et le miel savoureux dessus ta dure tombe ,
Environnée autour de rosiers empourprez ,
De beaux lys blanchissans , & d'oillets diaprez.
Ha ! Prince généreux , il fera de ta gloire ,
Maugré tes ennemis , ci-après fait mémoire ,
Ou soit que tes os soient en la fosse enterrez ,
Ou dedans le cercueil dignement enferrez ,
Si Dieu me fait tant d'heur que mes vers trouvent
grace

Vers François , ton cher fils , qui par sa valeur passe
Tous Princes de ce temps , tes arriere-népveux
Viendront sur ton tombeau faire priere & vœus ,
Espandant par-dessus la gaye paquerette ,
L'odorant serpolet , le thim , la violette ,
Le beau passevelours , & dix mille autres fleurs
Qui sont par les jardins rendans bonnes odeurs.
Et tout ainsi qu'on voit près de quelque rivage
Le tygre qui voyant sortir du fort bocage

Les cerfs venans au rut à bandes & monceaux ,
Les ayant rencontrez , les met en cent morceaux.

Telle estoit de ce Prince au combat la furie ,
De ces fiers Espagnols faisant grande turie ,
Leur faisant ressentir combien pesoient les bras
De François de Bourbon , les renversant par bas ,
Entre autres en trouve un , monté à l'avantage ,
Armé de teste en pied , qui (comme plein de rage)
Ce bon Prince atteignit quelque peu sur le bras ;
Mais ce coup toutesfois bien fort ne porta pas :
Car s'il eust aussibien porté sur la cuirasse
(Veu la grande roideur) il l'eust faict sur la place
Tomber de son cheval ; mais sentant jusqu'au cœur
Le Prince de Conty de ce coup la douleur ,
Poursuit son ennemi , lui donne en la visiere ,
Le faisant culbuter du cheval en arriere ,
Qui déteste Mahom & tous les autres dieux ,
Que disent ces Payens seigneuriser aux Cieux ,
Et ne se contentant , lui donne de l'espée
Tout au travers du corps , qui fut teinte & trempée
De son sang découlant sur la terre à ruisseaux ,
A l'abandon des chiens , des loups & des oiseaux ,
Qui estoit estimé un des plus vaillans hommes
De tous les Hespagnols cavaliers Gentils-hommes.

Il n'estoit Hespagnol naturel toutesfois
Ains comme ils disoient , ains avoit quelquefois ,
Par sa meschante vie , esté banni d'Argere ,
Pour avoir pris de force , & commis adultere ,

En la femme d'un Duc le plus grand du Pays,
Qui, comme le plus grand de tous ses favoris,
Le tenoit en sa court; & craignant sa colere,
Délaisant son Pays, vint la guerre nous faire
Avecques l'Hespagnol, & estoit fils bastard
D'un Prince du Pays qu'on appelloit Traxart.

Non loin de lui estoit en belle ordre en la plaine,
Marchant d'un pas hardi, ce sage Capitaine,
Ce grand Plessis-Mornay, qui depuis quinze mois
Commendoit en la ville, & Pays Saumurois,
Le Roi ayant congneu sa fidélité grande,
Esprouvée cent fois, & de ceux de sa bande,
Qui tant avoit receu de grace & de faveurs
Du divin Apollon, & des Muses ses sœurs,
Qu'ils lui avoient donné, remplis de bienveillance,
De tous les ars sacrez, la parfaicte science,
Qui monstra bien alors qu'avecques ses beaux ars
Qu'il sçauroit bien s'aider de la force de Mars,
Et se met si avant au plus fort de la presse,
Combattant d'un tel cœur, & de telle allégresse,
Qu'il fut de son cheval sur la terre versé,
Qui mourut aussi-tost, extrêmement blessé.
Mais lui, ne perdant point l'esprit & le courage,
Et aussi avoit-il pour sa guide la sage
Minerve aux beaux yeux pers, qui lui presta secours;
A laquelle en son ame il avoit eu recours;
Ce qui est bien aisé à juger & congnoistre:
Car on le vit soudain agile, & bien adextre,

Tenant l'espée en main , dessus les pieds dressé
Hardi comme un lion , furieux , courroucé,
Desirant rencontrer dessus ceste campagne
Quelqu'un des principaux de ses bandes d'Espagne ,
Pour lui faire sentir qu'avecques les beaux ars ,
Il sçavoit bien s'aider de la faveur de Mars.

Minerve qui jamais ne déjete en arriere
De ces chers favoris l'équitable priere ,
Ayant soin par sur tous de son cher nourrisson ,
Elle exauce aussi-tost aussi son oraison ,
Faisant congnoistre à tous comme elle aime & embrasse
Ceux qui sont amateurs du troupeau de Parnasse ,
D'ordinaire hantans le fontenier valon ,
Sur tout lequel préside & commande Apollon.

Car là vint aussi-tost un Espagnol qui pense
Lui donner dans le corps de sa fresniere lance ,
Où estoit le nombril ; mais voyant cest effort ,
Il se tire à costé , & fait le mesme sort
Dessus lui retomber , lui donnant de l'espée ,
L'ayant dedans son corps jusqu'au garde trempée ,
Duquel coup il mourut , entre les morts gisant
La terre d'alentour vermeille de son sang ,
Son ame s'enfuyant (comme prédestinée
A jamais en tourmens) de son corps indignée.

Quoi voyant le Plessis dispos , prompt , & liger ,
Monté sur le cheval de ce brave estranger ,
Et s'en reva joyeux de sa conquête faite
Retrouver près du Roi bravement sa cornette

Avecques celle-là du Prince de Conty ,
De Beauvais Maligny , joint avec Thorigny ,
L'un de ces deux estant près du Roi à main dextre ,
L'autre de l'autre part devers la main fenestre ,
C'estoit à qui feroit de ces deux-là le mieux ,
Imitant la vertu des faits de leurs Ayeulx ,
Monstrans par leurs efforts remplis de hardiesse ,
Quelle estoit de leurs cœurs généreux la prouesse ,
Thorigny monstra bien , faisant valoir son nom ,
Qu'il estoit le vrai fils de ce grand Matignon ,
Qui receut tant d'honneur par sa grande vaillance ,
Qu'il fut fait Mareschal du Royaume de France ,
Et depuis Gouverneur du Pays Bourdelois ,
Qu'il réduit , esbranlé , à la fin sous les loix
De nostre Souverain , par sa grande prudence ,
Se voulant révolter de son obéissance.

Mais Maligny sur tous estoit aventureux ,
Se montrant ce jour-là tellement valeureux ,
Qu'il sembloit à le voir que d'Olivier la vie
Eust esté de son corps nouvellement sortie ,
Pour entrer en celui de ce Seigneur hardi ,
Tant de force & vertu il y avoit en lui ,
Il n'y avoit un seul de ces troupes d'Espagne
Qui attendre l'osast pour combatre en campagne ,
S'enfuyant devant lui comme le passereau
Qui se voit poursuivi de quelque faux oiseau.

Quoi voyant ce fort Dieu , qu'on dit avoir de Traca
Son origine pris , & source de sa race ,

Animé grandement, envieux du bonheur
De Beauvais Maligny congnoissant sa valeur,
Commença tels propos, (enflammé de telle ire,
Qu'il ne la pouvoit plus céler) hautement dire,
Je t'empescherais bien, superbe Maligny,
De remporter l'honneur, que tu pense aujourd'hui,
Dessus tes compagnons, & ton cheval l'hermite
Ne te garantira de ma vive poursuite,
Ce disant contre lui tira son pistolet,
Dont il fut quelque peu offensé du boulet,
Tout au plus bas du ventre, où l'on voit la partie
Où consiste du tout l'estre de nostre vie.

C'estoit de Maligny pour certain fait deslors,
Si le coup eust donné aussi-bien en son corps
Comme il avoit frayé; mais Minerve pour l'heure
Contre Mars irrité, de si triste aventure
Amodéra le coup, & le Dieu Tracien,
Voyant que sa valeur ne lui profitoit rien,
De despit & desdain, donne un coup de pistolle
Droit au Thessalien l'Hermite, vers l'espaule;
Quoi sentant fut espris de la grande douleur
Qu'il receut en ses os d'une telle fureur,
Qu'il couroit par le champ, sans que la bride ou resne
Le peust aucunement retenir en la plaine,
Ruant des quatre pieds, en renversant par bas,
Autant qu'il rencontroit devant lui de soldats.
Mais qui à la parfin ne pouvant la furie
De la mort éviter, tomba, perdant la vie,

Roide mort sur le champ , à costé estendu ,
Du sang chaut qu'il avoit de sa plaie perdu.

Malligny desmonté , reconquit dessus l'heure ,
Par sa grande valeur , aussi bonne monture ,
Qu'il prit d'entre les mains d'un superbe Albanois ,
Lequel avoit esté courtisan autrefois
En la Cour Espagnole , où son apprentissage
Il avoit fait , sorti nouvellement de Page ;
Cela ne l'empeschâ qu'il ne sentist l'effort
Du vaillant Malligny , le laissant roide mort
Couché dessus le champ , son ame séparée
De son corps descendant en l'onde sulphurée.

Vous voyez nos soldats au combat animez ,
Et d'autre part contr'eux les Ligueurs enflammez ,
Que la contention , sœur de Mars & compagne ,
Avoit là fait venir braver en la campagne ,
Qui prenoit ses déduits , & ses plaisans esbats ,
De semer entr'eux tous , noises , cris & débats ,
Espandant par les camps dissensions mortelles ,
Metant entre leurs gents infinies querelles ,
Dont après on en vit pleurs & larmes sortir ,
Acompagnez enfin de tardif repentir ,
Là maint coup fut donné d'espée & cimeterre ,
Maints hommes & chevaux renversez contre terre.

O combien fut alors à fraper coup de main
Espandu sur la plaine , hélas de sang humain ,
Rhodes , tu en pourrois rendre bon tesmoignage ,
Qui feus un des premiers sur qui tomba l'orage

De ce cruel effort , qui portois le guidon
De l'escadron Royal , contraint à l'abandon
Le laisser (nonobstant ton généreux courage ,
Blessé tant en la main , qu'en ton tendre visage)
Traîner parmi le champs , aveuglé du beau sang
Qu'on voyoit de ton corps découler jaillissant ,
Ne te pouvant aider ayant la main coupée
Qui tenoit le guidon d'un orbe coup d'espée ,
Et ton cheval blessé , lequel sentant l'effort
Qui l'alloit tourmentant de la cruelle mort ,
Monstrant jusqu'à la fin quel estoit son courage ,
Furieux , escumant , & comme plein de rage ,
Il te mit hors du camp extrêmement blessé.

Ce qu'ayant accompli , il tombe renversé ,
T'ayant voulu tenir jusqu'au bout de sa vie ,
A l'extrême besoin fidele compagnie ,
T'ostant hors de la presse avant que de mourir ,
Afin qu'on eust moyen lors de te secourir ,
Qui quelque peu après rendit dessus la plaine ,
Avecques grands souspirs de sa bouche l'haleine ,
Après qu'il t'eut sauvé des impudiques mains
De ces escrouellez , barbares , inhumains.

Ainsi sauva jadis Bucephale la vie
A ce brave guerrier , le cher fils d'Olimpie ,
Qui a si n qu'à jamais de la fidélité
La mémoire en feust faite à la postérité ,
Et pour donner aussi aux successeurs entendre ,
Le magnanime cœur de ce grand Alexandre ,

Fit bastir en l'honneur de ce brave cheval
La ville qui le nom porte de Bucéphal.

Ce fut lors que plusieurs délaissèrent la place
Qu'ils te virent blessé, tant au bras qu'en la face ,
Au milieu du combat , laissans leur Souverain,
Redoutans du Ligueur (espouvantez) la main.



A R G U M E N T.

PETREMOL, *Intendant des Finances de Henri rallie une troupe de fuyars qui avoient suivi la Cornette de Rhodes. Humieres & Mouy viennent avec des troupes fraîches rejoindre le Roi, qui exhorte ses gens, voyant la victoire incertaine. Il reconnoît Mayenne, & l'appelle au combat. Mayenne prend la fuite, fait rompre le pont qu'il avoit sur la riviere d'Eure, & occasionne par-là la perte de beaucoup de ceux qui le suivoient. Rosny démonté & blessé, est secouru par Dandelot. Les Ligueurs prennent la fuite. Cependant quelques-uns des leurs, le Comte d'Aiguemont à leur tête, entourent le Roi, qu'un Ange vient défendre, tandis que le pere du Comte d'Aiguemont lui apparôit, veut inutilement le détourner du combat qu'il engage avec le Roi, qui le blesse, & lui reproche sa trahison. D'Aiguemont meurt.*





LA HENRIADE.

LIVRE QUATORZIEME.

LE Roi ne voyant plus près de lui sa cornete,
Estant fort estonné, adverti d'un trompette
Que Rhode estoit blessé, il envoya exprès
Le petit Petre-mol, pour la ravoïr après,
Qui s'en va, courageux, marchant en la campagne,
Sans craindre les dangers de ces troupes d'Espagne,
Qui avoit plus en lui de force & de valeur,
Que son corps n'estoit grand tant il avoit de cœur,
Qui monstra bien alors, outre l'expérience,
Qu'il avoit de long-temps de manier finance,
Qu'il sçavoit bien aussi, s'exposant aux hazars,
S'aider quand il falloit des armes du grand Mars,
Et fait tant assuré, que nonobstant l'audace
De ces fiers ennemis, qu'il vient dessus la place
Où le porte guidon, extrêmement blessé,
Avoit, n'en pouvant plus, sa cornette laissé,
Qui l'a levé de terre, en ralliant les bandes
Qui estoient çà & là esparfes par les landes, !
Leur tenant tels propos : Or sus mes compagnons,
Reprenons nos esprits, je vous prie, retournons.

O Dieu, quel deshonneur, quelle vergogne &
honte

Seroit à l'advenir de nous tenir en compte ,
Que nous eussions laissé , comme subjets sans foi ,
Au milieu du combat engagé nostre Roi ,
O Dieu qui est là-haut , destourne ceste tache ,
Qu'un François à son Roi eust fait acte si lasche.

Or comme Petre-mol , gendarmes & soldars ,
Rallioit , qui s'estoient en divers lieux espars ,
Il advisa de loin les troupes de Humiere ,
Qu'il recongneut soudain à sa grande baniere ,
Marchans assurement en bel ordre en leurs rangs ,
Sans qu'un seul de tous feust escarté par les champs ,
Ramenant avec lui la plus forte partie
Des fuyars qui avoient la cornete suivie ,
Que Rhodes emportoit : & en ce bel arroi ,
Va trouver l'escadron de HENRI nostre Roi ,
Encourageant ses gents par son orné langage ,
(Frapant sur l'ennemi) de ne perdre courage.

Donnons donq (disoit-il) monstrons-nous valeureux
Nous aurons pour certain la victoire sur eux ;
Ce beau panache blanc , qui est dessus ma teste ,
Sera vostre guidon : ne craignez la tempeste
De ces fiers Espagnols , marchons assurement ,
Portons-nous au combat aujourd'hui vaillamment ,
Ne nous estonnons point , le grand Dieu favorise ,
Soyez tous assurez , ceste belle entreprise.

Ha , ce que je vous dis , mes amis , n'est en vain ;
Regardez à costé , devers la droite main ,
Ce gros Hurt des chevaux , qui devant nous s'avance ,
Que vous voyez marcher de si grande assurance ,

Ne foyez estonnez , ce ne sont ennemis ,
Le secours est de Dieu , de nos plus chers amis.

C'est Humiere , Mouy , la Nouë , & Longueville ,
Et autres grands Seigneurs , conduits par d'Inteville.

Le bruit aussi-tost fut entre tous nos soldars ,
Qui estoient arrangez deffoubs nos estendars ,
Que ce gros escadron qu'on voyoit par la plaine ,
C'estoit ce grand guerrier & vaillant Capitaine ,
Longueville , & la Nouë , & prenoient leur chemin ,
Pour venir droict tomber deffus la droite main
De l'escadron du Roi : à si bonne nouvelle ,
Un chacun des soldars s'esbahit , s'émerveille ;
Car ces graves discours eurent tant de pouvoir ,
Que les plus couars mesme eussent peu esmouvoir.

Et tout ainsi qu'on voit le veneur qui prochasse
Le sanglier eschaufé , ou quelque beste lasse ,
Ses dogues & matins , on les voit esmouvoir
Par mots incitatifs à faire leur devoir ,
Combien qu'ils sont assez esmeus en leur couraige
D'eux-mesmes à prochasser le cerf , ou porq sauvage.

Ainsi fait nostre Roi , combien qu'il sçait ses gents
Estre à ce faire assez d'eux-mesmes diligens ,
Les enflamme , & leur met le cœur dedans le ventre ,
Et qui tout le premier courageusement entre ,
Leur montrant le chemin dedans le bataillon.

Tout ainsi que l'on voit le liger tourbillon ,
Ou comme la tempeste horrible & violente ,
Qui bien souvent en mer amène la tourmente ,
Passant tout au milieu de tous leurs estrangers ,

Sans craindre les périls , les hazars , les dangers ,
S'enquerant où estoit ce brave Duc du Mayne ,
Qu'il ne se présentoit au combat sur la plaine.

Le combat au premier fut si fort hazardeux ,
Qu'on ne pouvoit juger lequel seroit d'eux deux ,
Des Royaux & Ligueurs , qui raportroient la gloire
Et l'honneur ce jour-là de si belle victoire ,
Chacun d'eux se montrant courageux & hardi ,
A tant que le soleil fut droict sur le midi ,
Lors que le laboureur revenant de charrue ,
Ramené renversé le coultre par la rue ;
Car en ce mesme instant les vrais François Royaux
Firent prendre la fuite aux Ligueurs desloyaux.

Et lors de Jupiter le fort de la balance ,
Sans disputé , tomba sur ce grand Roi de France ;
Depuis ceste heure-là eurent toujours du pis
A l'encontre du Roi ces Ligueurs ennemis ,
Fuyans tant qu'ils pouvoient à brides avalées
Par les champs , par les bois , par monts & par vallées.

Or nostre Roi faict tant qu'il descouvre à la fin
Le quanton où estoit ce superbe Lorrain ,
Et lequel aussi tost , lui seulet de sa bande ,
Pour le suivre au grand pas , se détraque & desbande ;
Passant tout au travers d'infinitez de corps ,
Qui sur la plaine estoient estendus demi-mors ;
Et l'ayant apperçu , lui tint un tel langage :

Le Mayne , me voici , tourne vers moi visage ,
Il faut que nous vuidions le débat aujourd'hui
Qui est entre nous deux , si tu es si hardi ,

Et faut que toi ou moi renversé contre terre
Nous mettions aujourd'hui la fin à ceste guerre.

Quoi oyant le Lorrain, une tremblante peur
Lui vint incontinent saisir son triste cœur,
Et craignant la fureur & la vive poursuite
De ce Roi magnanime, efroyé, prit la fuite,
Et s'en va tant qu'il peut, extrêmement marri,
Pour le fleuve passer qui coule par Ivry,
Où estant arrivé, en ceste affaire sage,
Craignant d'estre suivi, obstacle le passage,
Faisant rompre le pont, en mettant au travers
Charettes, & chevaux, demi-morts à l'envers,
Dont plusieurs de ses gens demourerent sur l'heure
Contraints de se geter en la riviere d'Heure,
A la miséricorde, avecques leurs chevaux,
Des Tritons furieux, & de leurs vertes eaux,
Et lui tout esperdu, s'enfuit de grand vistesse
Vers la ville de Manthe, où estoit son adresse.

Vous voyez là floter roides morts estendus
Ceux qui avoient esté noyez en l'eau perdus,
Et principalement des troupes d'Alemagne
Qui avoient (mais trop tard) délaissé la campagne,
Ayant pour sépulture & superbes tombeaux,
Submergez du torrent, les grands poissons des eaux:
Là vindrent à ce bruit les moiteuses Nayades
Qui sur le bord faisoient infinies gambades
Avecques leurs Tritons, qui sont fort estonnez
De voir tant de corps morts dedans l'Heure noyez,
Et le vont rapporter à la Fée Hydromonde,

Qui pour l'heure peignoit sa chevelure blonde,
Laquelle avoit pouvoir dessus toutes les eaux
De la riviere d'Heure, & de ses clairs ruisseaux,
Fille du grand Neptun, & qui pour son partage
Lui avoit fait présent d'un si bel héritage,
Et laissa son Palais (esbahie en son cœur,
D'où pouvoit procéder ce désastre & malheur)
S'en va dessus le bord de l'Heure désolée,
Sans coiffe, ou attiffet, plorante, eschevelée,
Qui de pitié faisoit d'espouvantables cris,
Gerant de grands sanglots, troublée en ses esprits.

Ha, d'où vient tout ceci, mon cher pere Neptune?
Hé quel peuple de fer mon Royaume importune?
C'est ce tortu Vulcan qui a si dextrement
Donné au fort acier, & au fer maniment,
Lequels s'il faisoit bien seroit cas d'avanture;
Car jamais on ne vit un boiteux de nature
S'appliquer à bien faire, amateur de discors,
Ennemi conjuré de bons & saints accors.

Ligueurs, sortez d'ici, retournez à grand erre
Rensanglanter (maudits) vostre mere la terre;
Laissez-moi vivre en paix, sans noises & desbats,
En mon petit Royaume, en prenant mes esbats
Avecques mes Tritons sur ce plaisant rivage,
Où nous sommes souvent des faules à l'ombrage,
Nous entre caressans : après qu'ell' eut ce dit,
Se gète dedans l'eau faisant merveilleux bruit,
Marrie, extrêmement faschée & despitée,
De voir ainsi son eau trouble & ensanglantée,

S'en allant retrouver aux lieux les plus profonds
De sa cristalline eau ses bien-amez Tritons.

Pendant que nostre Roi poursuivoit par la plaine
S'enfuyant au grand pas leur grand guerrier du Mayne,
L'aîné de la maison de Rosny , plein de cœur ,
Voulant faire paroître entre tous sa valeur ,
Va Sigongne attaquer , qui portoit la cornette
De ce Prince Lorrain , dessus lequel se jete ;
Et voyant qu'il n'estoit secondé , assez fort
De pouvoir résister au furieux effort
Du courageux Rosny , redoutant que sa vie
Ne feust par la fureur de Bellonne ravie ,
Se rend son prisonnier , lui tendant ses deux bras ,
Lui ayant présenté son riche coustelas.

Or durant ce discours , Rosny voit en la plaine
Marcher un escadron de troupes de Lorraine
Et de leurs Espagnols , venans de toutes pars
Se rallier en un , de divers lieux espars
Que naguere ils estoient , le blessent en la face ,
Son cheval renversé , & tué sur la place.

Mais Dieu qui est là-haut , & qui des siens a soin ,
Ne voulant délaïsser Rosny à son besoin ,
Qui n'attendoit rien moins que la Parque cruelle
Lui vint darder le coup de sa darde mortelle ,
Le préserva pour lors , en prolongeant ses jours ,
D'Andelot arrivant , qui lui donna secours ,
Faisant à ces marans , Escrouellez d'Espagne ,
Gagner , espouvantez , derechef la campagne ;
Et Rosny aussi-tost à cheval s'est monté ,

Comme il avoit esté naguères démonté,
Qui foible se sentant, du combat se retire,
Pour ses plaies panser cherchant quelque bon myrhe.

Le Roi ayant perdu de veue le Lorrain,
Retourne vers les siens devers la droite main,
Qui tenoit Durandal espée bien tranchante,
Qui du sang ennemi estoit toute sanglante,
Qui avec son cheval superbe & orgueilleux,
Sur tous les siens faisoit faicts d'armes merveilleux.

Les foldars advertis de la fuite soudaine
De leur Chef principal, & de ceux de Lorraine,
On les voyoit fuir, d'eux-mesmes espouvantez,
Comme les perdriaux, çà & là escartez,
Et principalement l'Espagnol se desbande,
Fuyant tant qu'il pouvoit, espeuré, par le lande,
Que nos gents meurtrissoient; vous n'entendiez en
l'air,

Que complainctes & cris, & la boue voler,
Que les chevaux marchans enlevoient de la plaine.

Cependant nostre Roi, comme grand Capitaine,
Crioit après ses gens de ne point se lasser,
Mais tous dessus le champ les faire renverser.

Quelle pitié de voir par ces plaines champestres
Tant de chevaux courir, abandonnez leurs maistres;
Sans estre de parens ou d'amis enterrez
Sur la terre couchez, prests d'estre dévorez
Par les loups & mastins, & les corbeaux infames,
Sans espoir de revoir jamais leurs pauvres femmes.

Et tout ainsi qu'on voit advenir bien souvent

Le fouldre & feu du Ciel , qui font poussez du vent ,
Se prendre au bois plus sec de la forest ramée ,
Laquelle aussi-tost est par-tout presque allumée ,
Dont sont les arbres haux de la terre arrachez ,
Et tout incontinent , bruslez & despechez :
De mesme ces Ligueurs estans par la conduite
Du Monarque François mis en route & en fuite ,
On les voyoit tomber à monceaux à l'envers ,
Leurs superbes habits de leur noir sang couvers ,
Qui leur estoit autant à voir espouventable
Que le grand Thracien est sur tous redoutable ,
Tantost çà , tantost là , tournant pour adviser
Comment il les pourroit les défaire & brizer.

HENRI donc ayant mis en defroute & en fuite
Le rebelle Lorrain & tous ceux de sa fuite ,
Cuidant s'en revenir pour rallier ses gents
Qui estoient escartez , combatans par les champs ,
Ayant tant seulement quinze hommes de sa troupe ,
Il apperceut au bas d'une petite croupe
Trois braves estendars de Flamans & Walons ,
Qui venoient droit à lui , entre les bataillons
Du Suisse ennemi , qui de grande furie
Vindrent pour attaquer nostre cavalerie.

Quoi voyant , advisé , advertit tous ses gents
De se tenir ferrez (sans partir de leurs rangs)
Derriere des pommiers , que leurs flamandes lances
Ne leur puissent , passant , faire quelques nuisances.

Après qu'il eut ce fait , il vit venir d'amont

Superbement monté le Comte d'Aiguemont ,
Armé de teste en pied , d'une grand' assurance ,
A voir sur son cheval sa fiere contenance ,
Qui monstroit à son port , & maintien orgueilleux ,
Estre quelque mortel de nos terrestres dieux ,
Qui entré de fureur dans la cavalerie
Du bataillon du Roi , comme en la bergerie
Le vieil loup qui descend de la forest de Blois ,
Ne craignant des mastins les furieux abois ;
Mais le Pasteur venu , qui entend la crie
De ces chiens & mastins , non loin de la prairie ,
Vient avec ses amis , qui de grands coups frapans ,
Font gagner à la fin à ce vieil loup les champs.

Tel estoit Aiguemont , qui de toute sa force
A les nostres verser de sa lance s'efforce ;
Mais venu nostre Roi , on vit soudain son sang
(Demi-mort sur la terre estendu) jalissant ,
Qui couroit , çà & là , aux bandes plus espesses ,
Faisant sur l'ennemi incroyables prouesses ,
Frapant à toute reste , à tors & à travers ,
Tant de grands coups d'estoc que de tranchans revers ,
Tant estoit enflammé , avec sa compagnie ,
HENRI , nostre grand Roi , sur la troupe ennemie.

O quel plaisir de voir ce bon cheval Bayard
Marcher dessus les morts , furieux & gaillard ,
Qui rue , qui hannist , & qui de ses pieds verse
Autant d'ennemi morts qu'il trouve , à la renverse ,
Et de voir nostre Roi par la plaine marchant ,

Tenant dedans sa main Durandal bien tranchant ,
Poursuivant l'ennemi au bas de la vallée ,
Se mettant au plus fort de toute la meslée ,
Où il fut attaqué d'estrangers infinis ,
Qui ne furent long-temps sans en estre punis ,
Qui de tout leur pouvoir , leurs forces & puissances ,
Taschoient à le verser avec leurs longues lances ,
L'investissant autour , comme troupes de loups ,
Efcartez dans le bois , cachez dedans les houx ,
Qui fins & cauteleux , surprennent au passage
Le Pasteur ramenant ses moutons de l'herbage ,
Cherchant les beaux chemins , de peur que les buissons
Ne gastent , retournans , leurs espees toisons ;
Ha qui tressaillissant entrevoit ceste bande
De ces loups éfroyans , entrer dedans la lande
Pour ravir ses moutons ; mais lui , fort diligent ,
Tant qu'il peut ses brebis & ses aigneaux défend ,
Et tache à destourner , ne manquant de courage ,
De ces loups affamez la furieuse rage ,
Frapant de sa houlette , & à coups de bastons ,
Qu'ils n'enlevent , subtils , ses brebis & moutons.

Tel estoit en ce jour ce noble Roi de France
Contre ces Espagnols , se mettant en défense ,
Qui se trouve à la fin de long travail lassé ,
Entre tant , lui seul , tellement oppressé ,
Ha qu'il ne pouvoit plus presque avoir son haleine ,
D'extrême soif pressé , qu'avecques grande peine.
Toi , Muse , qui sçais tout , je te prie dis-moi

Qui de tant d'ennemis délivra nostre Roi.

Ce fut ce Prince & chef de l'ordre des Archanges
Qui le contregarda des nations estranges ,
Ce grand guerrier Michel , qui conduisoit sa main ,
Envoyé tout exprès du grand Dieu Souverain ,
Qui lui avoit baillé ce jour la sainte garde
Du Monarque Gaulois : (ô sacré sauvegarde)
Qui accomplit si bien le saint commandement
De Dieu , qu'il n'y faillit d'un seul point seulement.

Il avoit un habit de fin lin à ouvrage ,
Surpassant en blancheur la montagniere naige ,
En perfection beau , un œil estincelant ,
Le maintien gracieux , le visage riant ,
Qui d'autant qu'il estoit à HENRI favorable ,
D'autant à l'Espagnol estoit espouventable ,
Qui estoit richement sous sa cazaque armé
D'un harnois bon & fort de toutes parts semé
D'estoiles de fin or , qui estoient reluisantes
Comme celles qui sont au firmament brillantes.

C'est lui qui repoussoit de son glaive tranchant ,
Duquel il déchassa autrefois ce meschant
Lucifer aux enfers , la furie barbare
De l'Espagnol cruel , orgueilleux & avare ;
Car d'autant qu'il pensoit , enflammé de courroux ,
Pour tuer nostre Roi , geter sur lui de coups ,
Cest Ange autant de fois regetoit en arriere
Les coups qu'il prévoyoit de la troupe guerriere ,
Leur faisant ressentir de sa main & bras fort ,

Sans qu'il feust recongneu , son merveilleux effort ,
Contraint à la parfin , par la vive poursuite
De l'Hercule Gaulois , se mettre eux-mesmes en fuite.

Ce ne fut toutesfois onques en leur pouvoir ,
De ce beau jouvenceau envoyé du Ciel voir ;
Et aussi que de voir d'un Ange la présence ,
C'est un des plus grands biens , & digne récompense
Que l'on pourroit avoir : à celui seul est deu
Que le grand Dieu d'en-haut a choisi & esleu ,
Qui parfaict & entier , & net de conscience ,
Remet du tout en lui sa dévoute espérance.

O trois & quatre fois , ô Prince valeureux
Par sus tous Rois vivans , & Monarques heureux ,
Roi bien-aimé de Dieu , le Ciel , la Terre & l'onde ,
Combattent pour ton nom , brief tout l'univers monde !
Or en ce mesme instant qu'estoir de toutes parts
Investi nostre Roi , de gendarmes soldarts ,
De Walons & Flamans , se présente l'image
Du pere d'Aiguemont ; mais non tel le visage ,
Que quand il attaqua près la Fere nos gents ,
(Surpris au despourveu) le jour de saint Laurens ,
Ou entre autres François y délaissa la vie ,
(Sa personne n'estant de ses troupes suivie)
Le Prince d'Anguien , ce Prince valeureux ,
Ensuivant la vertu de ses braves Ayeux ,
Mais tel que quand il fut mené droict au supplice ,
Condamné à la mort par la haute justice
De l'Espagnol cruel , qu'il fut décapité ,

De toutes parts de son sang son corps ensanglanté,
Espouvantable à voir, qui lui tint tel langage:
Quel erreur t'a conduit! Quelle fureur & rage?
Quoi donques tu soustiens ceux qui ont mis à tort
Ton pere injustement (ô meschant) à la mort;
Si tant peu tu avois de cœur & de prudence,
Elle t'esnouveroit à chercher la vengeance
De ton pere meurtri; qu'avoit-il mérité
Pour à la mort avoir esté exécuté
Par les mains des bourreaux, sinon que d'avanture
D'avoir au monde mis si fausse créature.

Ha! telle cruauté les lions furieux,
D'ordinaire hantans les plus horribles lieux,
Ne voudroient perpétrer: ô sur tous misérables,
Je ne te requerrai que la mort lamentable
De moi, ton géniteur, soit vengée par toi,
Que je vois se bander contre un si brave Roi,
Mais bien pour t'annoncer certainement & dire
Que je t'ai dédié justement, en mon ire,
Aux esprits stigieux, & jà t'attent au port
Le rechigné Charon pour te passer au bord
Du brulant Phlegeton, aussi-tost que ta vie
Par la fiere Atropos aura esté ravie.

Après qu'il eut ce dit avecques un grand bruit,
Gémissant par les airs de lui s'esvanouit,
Et lui désespéré d'une grande furie,
Avant que de mourir propose oster la vie
A ce grand Roi guerrier, & de faict de ce pas

S'adresse contre lui , qui ne s'en doutoit pas ,
A d'autres attentif, qui de sa forte lance
S'heurta contre lui de toute sa puissance ,
Lequel coup toutesfois en rien ne l'offensa ;
Car estant destourné , à costiere passa.

Quoi ne pouvant souffrir ce Prince debonnaire
Tels ou semblables mots , lui dist en grand colere :
Tu dégénere bien te disant estre enfant
Du Comte d'Aiguemont , jadis si triomphant.

Hé n'as tu pas de honte , ô race de vipere ,
Te disant estre issu d'un si excellent pere ?
Que maintenant tu sois le chef & conducteur
De l'Espagnol , qui est le principal auteur
De la mort de ton pere ? & de faire la guerre
A son plus grand ami jusques dedans sa terre ?
Qui est directement contre droict & raison ;
Mais tu seras puni de telle trahison !

Les cendres , les manes de ton valeureux pere ,
Vont contre toi crians , & de ta bonne mere ,
Se repentans en eux d'avoir sur terre mis ,
Pendant qu'ils ont vescu , un si mal-heureux filz ,
Et voudroient , quand tu fuz mis sur la terre au
monde ,

Que tu eusses esté noyé au fond de l'onde.

Mais tiens toi asseuré que de ton pere mort
Je vengerai sur toi l'ombre , de mon bras fort ,
Ou bien ayant de moi obtenu la victoire ,
Tu t'en retourneras plein d'honneur & de gloire ,

(Après que m'auras mis de mon cheval à bas)
Triompher vers les tiens de l'heur de mon trespas.

Achevez ces propos , d'un grand revers d'espée
Sa cuisse jusqu'aux os de ce coup a coupée ,
Qui de la grand douleur qu'il sentit , tombe à bas ,
Comme tout esperdu , se rompant un des bras ,
Et redoublant son coup , l'atrapa au visage ;
Ce faisant , fut vengé sur le champ de l'outrage
Que faiët il lui avoit : Et où est ta valeur ,
Aiguemont maintenant (disoit-il) où ton cœur ?
Et où est maintenant ta fiere contenance ,
Où tes propos hautains pleins du vent de jactance ,
Et où tes beaux discours , ô Comte d'Aiguemont !
Qui Hercule passois , & le fier Rodomont ,
Te voila maintenant estendu sur la place ;
Que veux-tu , Aiguemont , dis-moi , que je te fasse ?
J'ai tort , je le confesse , ô magnanime Roi ,
Si témérairement de m'estre pris à toi ;
Je ne te requerrai , me faisant courtoisie ,
Que le peu de mes jours qui restent de ma vie
Tu veuilles prolonger , mais bien , SIRE , si-tost
Que mon esprit sera séparé de mes os ,
Que tu me fasse tant de faveur & de grace ,
Pardonnant ma folie , & ma superbe audace ,
Que tu renvoye aux miens (desconfortez) mon corps
Pour l'ensepulturer , choisi entre les morts ,
Et que le vil corbeau , en ayant pris pasture ,
Ne lui serve son ventre enfin de sépulture.

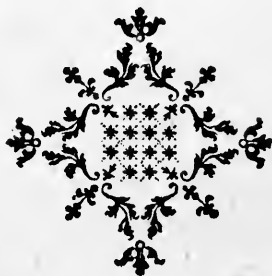
Auquel ce Roi benin respondit ces propos :
Je ne veux , Aiguemont , toi mort troubler tes os ;
Tout ce que m'as requis plein de miséricorde ,
Devoir d'un bon Chrestien , de bon cœur te l'accorde.

Après qu'il eut ce dit , un doux sommeil surpris
Le Comte d'Aiguemont , qui ravit ses esprits ,
Lequel fut aussi-tost despouillé de ses armes
Qu'il eut rendu l'esprit , par noz François gendarmes.



A R G U M E N T.

LE Comte de Saint Pol combat à côté de Henri, le Prince de Parme. Eloges, combats, vaillance de Danjeau, la Frette, du Lude, Chiquot, Chemerault, le Vicomte d'Aubeterre, Lyencourt, Sourdis, Foullebon, Pluvinel, Rive, Roche, Roqueloire, Myosant, Fargis, la Tremouille, Monilouet, Beaulieu, d'O, qui se signalent dans l'armée du Roi. Dans celle de la Ligue, le Chevalier d'Aumale, Nemours, Rosne, & Bassompierre, prennent la fuite vers Chartres, & abandonnent les leurs à la merci de l'armée Royale.





LA HENRIADE.

LIVRE QUINZIEME.

APRES donc qu'Aiguemont , par la force & vertu
De l'Hercule Gaulois , eut esté abbatu ,
Beaucoup plus que devant redoubla la meslée ,
Qui fut par ces Walons Flamans renouvelée ,
De voir leur conducteur sur le champ estendu ,
Jà tout nud défarmé , son sang vermeil perdu ,
Faisant de si haux cris & piteuses complaints ,
De larmes & de cris diversément conjointes ,
D'extrême ire enflammez , qu'ils n'avoient rien au cœur
Que venger (sur HENRI) la mort de leur Seigneur ,
De faict vindrent charger d'infinis coups de lances
Ce magnanime Roi de toutes leurs puissances.

Mais tout ainsi qu'on voit le veneur prompt & fort
Qui veut envelopper le sanglier en son fort
De toiles & mastins , ce vieil sanglier s'efforce ,
Se voyant pris aux rets , tant qu'il peut de sa force
A rompre les filets de ses puissantes dents ,
Se sentant détenu estre captif dedans ,
Qui fait tant qu'il sort hors , & que de sa dent blanche
Autant qu'il en rencontre , autant il en destranche.

Ainsi faict nostre Roi , mettant devant ses yeux
Le péril , le danger , où ces Flamans ligueux

L'avoient combattant mis , qui se fait faire place ,
Tuant & renversant de sa grand coutelace ,
Autant qu'il rencontroit d'Espagnols & Walons ,
Entrant au milieu d'eux rompant leurs bataillons.

Le Comte de Saint-Paul , cadet de Longueville ,
Ne s'esloingnoit du Roi , mais adextre & agille ,
Vous le voyez marcher furieux à grands pas ,
Au plus fort du combat , renversant contre bas
Autant qu'il rencontroit d'ennemis sur la plaine
Soutenant le parti conjuré de Lorraine ,
Je vous ferai sentir , cruelz & inhumains ,
Hé ! combien de Saint Paul pesent les fortes mains ,
Disoit-il courroucé , & puis de-là s'avance
Contre un qui veut tirer contre lui coup de lance.

Mais prévoyant ce coup , de son bon coustelas
Il coupa ceste lance & met son homme bas ,
Le faisant culbuter de son cheval arriere ,
Tombant esvanoui sur l'arene ligere ,
Dont l'on vit aussi-tost le champ naguere vert
De toutes parts du sang des ennemis couvert ,
Ayant dedans le corps sa forte & bonne espée
Du superbe ennemi jusqu'aux gardes trempée ,
Dont tout incontinent un doux sommeil le pris
Qui lui ravit du corps tous ses vitaux esprits.

Il estoit retenu par le Prince de Parme ,
De tous les Espagnols le plus brave gendarme ,
Et qui sçavoit le mieux la masse manier ,
Et aussi estoit-il toujours aux coups premier ,
Sur ces membres dispos , terrible à voir en face ,

Qui estoit descendu de la Royale race
Du Prince Chiquito , sur lequel le pays
Du Royaume Moresque à la parfin fut pris
Par ce grand Roi Fermund (les Seigneurs & les Princes
Se faisans guerre entr'eux de toutes leurs Provinces) ;
Car voyant le discord & la division
D'entre ceux du pays ne pert l'occasion !

Mais ainsi qu'un lion qui descend de furie
Du sommet du haut mont , en la basse prairie ,
Pour sa vie chercher ; il trouve quelques loups
Au fort de la forest cachez dedans les houx ,
Qui se battent l'un l'autre à qui aura la proie ;
Quoi voyant le lion , son cœur faillist de joie ,
Qui vient dessus les loups querelleux se jeter ,
Aufquelz il fait le faon ou la biche quitter.

Ainsi fist lors Fernand , qui voyant les querelles
Des Mores Grenadois acharnez , immortelles ,
Entre dans leurs pays mettant dessous ses loix
Le Royaume & le Roi du pays Grenadois ,
Envoyant Chiquito (attendant que sa vie
Lui eust , par le destin , du corps esté ravie
Pour son dernier logis) , en un plaisant Chasteau
Alpuxaire appelé , qui estoit le plus beau
Du pays Grenadin , distant d'une journée
De son riche Alhambra : ô heur infortunée
Pour toi , Roi Chiquito ! ô Dieu ! quelle douleur
De voir un si grand Roi réduit en tel malheur.

Il eut plusieurs enfans , & entre autres le pere
D'Albumazar Hally , pendant ceste misere ,

Qui fut en son vivant le plus grand cavalier
Du Royaume Moresque, homme juste & entier,
Qui délaissant la loi de Mahom l'infidele
Après son pere mort, s'estoit rendu fidele,
Et le grand Roi Fernand l'avoit en amour pris,
Entre tous Grenadois du Royaume conquis.

Or voilà d'où estoit ce brave Capitaine
Que le Comte Sainct Paul renversa sur la plaine
Du champ de Sainct André, par sur tout estimé
Pour les grandes vertus dont il estoit doué.

Voyans ces Espagnols gifans sur la campagne
Albummazard, un Chef des principaux d'Espagne,
Se ruent sur Sainct Paul, qui fort bien se deffend;
Mais il n'eust peu enfin résister contre tant,
Et de bon-heur d'Anjeau, qui estoit d'Angleterre
Nouvellement venu, ayant laissé sa terre
Pour la Religion, là vint à coups perduz
Qui se rue sur eux, les jettans estendus
Roides morts sur le champ : là vint aussi la Frette,
Qui faisoit bravement à ces Espagnols teste,
Du Lude secondé, qui fut en ce conflict,
Pendant que l'ennemi par la plaine il poursuit,
Blessé au bas du pied, d'un grand coup de pistolle,
Après lequel donné, son ennemi s'envolle
Aussi légèrement qu'on voit l'esmérillon,
Qui tient dedans son bec le petit oisillon;
Contre lequel il fist une telle poursuite,
Que rien ne lui servit sa diligente fuite,
En lui faisant payer dessus le champ le tort

Qu'il avoit fait au Lude , en le mettant à mort ,
Lui passant au travers du corps sa claire espée ,
Qui de son sang estoit toute teinte & trempée ,
Le laissant estendu sur la terre à l'envers ,
Qui faisoit en mourant plaintes & cris divers.

Vous aviez-là Chiquot qui n'espargnoit personne ;
Mais tout ainsi qu'on voit la cruelle lionne ,
Poursuivant le veneur , par tartres & coustaux ,
Lui ayant finement surpris ses lionneaux ,
Pendant que par le bois elle estoit à la queste ,
Taschant à rencontrer quelque farouche beste
Pour nourrir ses petits ; mais estant de retour ,
Elle ne trouve plus ses petits , son amour.

Tantost çà , tantost là , court dedans le bocage ,
Plustost est au milieu , & plustost au rivage ,
Et pleine de douleur , va hurlant par le bois ,
Faisant infiniz cris de sa piteuse voix :
Et n'ayant peu trouver , après si longue chasse ,
Le veneur qui a pris ses petits à la trace ,
Plus que par ci-devant sentant saisi son cœur
De n'avoir peu trouver , jà parti le veneur ,
Se remet dans le bois , & pour passer sa rage ,
Desire rencontrer quelque beste sauvage ,
Sur laquelle elle peut descharger son mal-heur ,
Pour adoucir le mal de sa grande douleur.

Ainsi estoit Chiquot , qui rien plus ne desire
Pour passer son ennui , sa colere , & son ire ,
Que trouver devant lui quelque fort estranger ,
Contre lequel il peust son ire descharger ,

Et de faißt va donner sur ces troupes d'Espagne ,
 Comme un loup enragé , qui blesse en la campagne
 Autant de bœufs qu'il trouve , estans sur les beaux prez
 Venu le renouveau de mill' fleurs diaprez.

Entre autres en trouve un qui par sa fiere audace
 Pense au hardi Chiquot faire quitter la place ,
 Monté à l'avantage , à la superbe armé ,
 S'adressant contre lui , qui d'un cœur animé
 Faißt courir son cheval de toute sa puissance ,
 Lui tirant vivement un coup de sa grand lance.

Mais Chiquot prévoyant ce coup , bien advisé ,
 Le destourne soudain , & l'eust bien offensé ,
 S'il ne l'eust destourné , qui de toute sa force ,
 Tenant dedans sa main son coustelas , s'efforce
 De tuer l'ennemi , à quoi ne faillit pas ,
 Le faisant culbuter de son cheval à bas.
 Et redoublant son coup sa belle & claire espée
 Il a dans le gozier de ce brave trempée ,
 Qui , raillant , dit ces mots : Va-t-en messere sot ,
 Rapporter aux enfers la valeur de Chiquot ;
 Il n'y a cavalier en toute la Castille ,
 Sans en excepter un , tant soit preux & habile ,
 Qui l'osast attaquer , qu'il ne s'en repentis ,
 En maudissant le jour de s'estre à Chiquot pris.

Ayant ainsi parlé , il entre de bravade
 Sur un auquel il donne une telle eslocade ,
 Qu'il le verse par bas , son cheval s'enfuyant
 Tant qu'il peut , effroyé , sans maistre par le champ.

Quoi ayant apperceu du sommet d'une croupe

Qui

Qui n'estoit loin de-là une orgueilleuse troupe
De ces fiers Espagnols, renversent son cheval,
Languissant, estendu, dessus le moiteux val,
Chiquot au bras blessé, & lequel à grand peine,
Tant il se sent blessé, peut prendre son haleine.

Là vint un Espagnol qui cuidoit défarmer
Chiquot de son harnois, pour après s'en armer;
Mais lui bien assuré, reconnoissant l'envie
Que l'ennemi avoit de lui oster la vie,
Il desgaigna sa dague, & de tout son effort
L'en frappe droit au cœur, duquel coup tomba mort.

Chemerault ayant veu, combatant, la destresse,
Du courageux Chiquot, d'une grande viffesse,
Accorut devers lui, pour lui donner secours
Qui vint fort à propos; car c'estoit de ses jours
Pour l'heure sans lui faict, en cent endroiets ses armes
Rompues par les pieds des chevaux & gendarmes,
Et faict tant à la fin ce hardi Chemerault,
Qu'il s'aproche de lui (Chiquot) criant tout haut:

Or fus, Chiquot, or fus, leve-toi, prends courage:
Ce disant, Chemerault faict tant qu'il le desgage
Des mains des ennemis, donnant en sa fureur
Sur un des plus vaillans, le frapant droit au cœur,
Sa lance ne le peut, ni sa forte cuirasse
Garder qu'il ne rendist l'ame dessus la place,
Tombant dessus le champ de Diego le corps,
Quelque peu respirant encore, entre les morts,
Son cheval s'enfuyant, sans renes & sans bride,
Hannissant esgaré, sans conduite & sans guide.

Qui fut grandement plaint, le voyant abbatu
Au milieu des chevaux, pour la grande vertu
Dont il estoit doué, la source & origine
De ses majeurs estoient des vieux Ducs de Médine,
Ainsi qu'il se vantoit. Or Chiquot desmonté,
Court après ce cheval sur lequel s'est monté,
L'ayant habilement, par sa grande viffesse,
Arresté, démontrant de son corps l'allégresse.

Et puis de-là s'en va joyeux, se piaffant,
Se retirer blessé, pour estancher son sang,
Délaisant Chemerault combattant en la plaine,
En danger sans Enoch du faul-bourg de Vienne
Qui le vint desgager, son coustelas en main
Enfanglanté du sang d'un superbe Lorrain
Qu'il choisit entre tous, estans en la bataille,
Vivant porte-guidon du Chevalier d'Aumalle,
Qui firent tous si bien, par la grace de Dieu,
Que l'Espagnol, contraint, abandonna le lieu,
Courant tant qu'il pouvoit, sans prendre son haleine,
Vers Ivry, où estoit passé le Duc du Mayne,

Et puis de-là s'en vont resjouis en leurs cœurs
De leurs fiers ennemis d'avoir esté vainqueurs
Vers l'escadron du Roi, le trouvant à la suite,
Qui de ses ennemis faisoit grande poursuite,
Le Capitaine Enoch de toutes parts cherchant
S'il trouveroit Beaulieu quelque part dans le champ,
Qu'il avoit délaissé en poursuivant la route
Du Chevalier d'Aumale, étant lors en desroute,
Et le trouve à la fin marchant en bel arroi,

Faisant merveilleux faicts combattant près du Roi.

Non loin de là estoit le Vicomte Aubeterre ,
Semblable au Tracien , renversant contre terre
Autant qu'il rencontroit dedans les bataillons ,
Soient d'Espagnols, Lorrains , Hollandois ou Wallons,
Et monstra bien alors , par sa grande prouesse ,
Qu'il ne dégénéroit de l'antique noblesse
De ses guerriers ayeux , & voyans ces Flamans
Le meurtre qu'il faisoit , tant d'eux que d'Allemands ,
Se jettent dessus lui de toutes leurs puissances ,
Tirans à son cheval infiniz coups de lances ;
Et sentant son cheval extrêmement blessé ,
Qui estoit dessus lui en tombant renversé ,
Il se leve soudain , & d'un hardi courage ,
De se voir desmonté , propose cest outrage
Venger sur l'ennemi ; mais il s'en va fuyant ,
Non autrement qu'on voit les brebis par le champ ,
Qui voient sur le soir ,jà refaites & pleines ,
Les grands loups affamez dessus les vertes plaines.

Et sans craindre danger , ou périlleux hazard ,
S'en va droit attaquer un superbe soldart ,
Qui estoit plus puissant que les trois plus forts hommes
Qu'on eust peu trouver lors en la terre où nous sommes ,
Lui sacquant bravement le superbe estendart
De ces fiers Espagnols , après que ce soldart
Auroit esté tué , lui ayant son espée ,
Passant outre son corps , en son sang noir trempée ,
Le laissant sur la plaine estendu languissant ,
L'esprit avec le sang de son corps vomissant.

Il estoit Aphricain de la ville de Thune ,
Qui avoit demouré long-temps à Pampelune ,
Banni de pere & mere , & de ses chers amis ,
N'osant s'en retourner en son natal pays ,
Ayant assassiné de force & violence
Un Seigneur du pays , pour avoir jouissance
De la mere & la fille , & s'en estoit fui ,
Voyant que des parens il estoit poursuivi ,
Ayant passé la mer , traversant les montagnes ,
Pour se venir cacher aux dernieres Espagnes ,
Qui ne pouvoit durer en quelque place & lieu ,
Qu'il ne fist toujours mal, contempteur du grand Dieu,
Aussi se vantoit-il , en sa folie extrême ,
Qu'il estoit descendu du géant Polypheme ,
Qui commandoit jadis par sus tous les géants
Qui les haux mons estoient de Sicille habitans ,
Mais qui eut à la fin , par la cautelle & ruze
Du filz du vieil Laerte une fin malheureuse ,
Ulysse le laissant avecques ses troupeaux ,
S'enfuyant tant qu'il peut retrouver ses vaisseaux.

Vous aviez d'autre part devers la main fenestre
L'Escuyer Lyencour , habile & bien adextre ,
Sourdis , & Foullebon , qui soutindrent le faix
Presque tous les premiers qui firent de beaux faicts
Sur ces fiers Espagnols , estans toujours d'eux proche
Ces gentils Escuyers , Pluvinel , Rive & Roche ,
Qui alloient devant eux ces Espagnols chassans
Comme les lévriers font les lievres par les champs :
Heureux celui , heureux qui en telle furie ,

Tant soit-il affeuré , peut garantir sa vie.
Là l'Escuyer Sourdis eut son cheval tué ;
Mais tout incontinent on le vit remonté ,
Qui ne perdit point cœur , mais qui fut davantage
Enflammé de fureur & d'ire en son courage.

Près de Sourdis estoit Renty , qui vivement
Poursuivoit l'ennemi , se portant vaillamment ,
Qui vit un Hollandois qui des siens se desbande
Pour venir l'attaquer , estant seul de sa bande ,
Auquel du premier coup lui jette un tel revers ,
Qu'il l'envoie couché , sur la terre à l'envers.

Or cestui estoit filz aîné , & légitime
D'un nommé Crambophag , tenu en grand estime
Entre ceux du pays d'Hollande , en Nostradam ,
Sa mere en acoucha près le grand Océan ,
S'allant lors promener dessus le beau rivage
Que la mer calme estoit , sans vents , ni sans orage ,
Qui d'elle estoit aimé comme le plus gaillard
De tous ses chers enfans , & de ce bon vieillard ,
Qu'ils avoient envoyé pour bruit & loz acquerre
Avecques d'Aiguemont , de mal-heur en la guerre.

Tout contre lui estoit un autre sien voisin ,
Qui l'alloit seconder de bien près son cousin ,
Qui vient à son secours ; mais Renty de l'espée
Lui baille un si grand coup , que sa main a coupée ,
Et tant fut ce coup lourd , qu'un fort sommeil le pris
Tellement qu'aussi-tost il fut de mort surpris.

Or ces Walons voyans l'audace & hardiesse
De ce brave Renty , faisis d'une tristesse ,

Viennent tous contre lui , qui tuent son cheval ,
Desquels coups toutesfois il ne sentit le mal ,
Mais se leve liger , son espée tranchante
Maniant à deux mains des ennemis sanglante.

Roqueloze voyant près de lui renversé
Le courageux Renty , craignant qu'il feust blessé ,
Vient pour le secourir de son fort cimenterre ,
Donnant sur ces Walons , les renversant par terre ,
Autant qu'il en rencontre , autant en met à mort ,
Nul ne peut résister , tant est grand son effort ;
Entre autres de fortune il trouve sur la plaine
Un des plus hazardeux de la troupe Lorraine ,
Voulant sur lui tirer un coup de pistolet ;
Mais de bon-heur pour lui ne lascha le rouet ;
Car s'il eust desbandé , certainement sa vie
Eust esté de la mort en peu de temps suivie ,
Roqueloze indigné grandement en son cœur ,
Résout venger ce coup sur ce même Ligueur ;
Ce qu'il fit aussi-tost ayant faict ouverture
Son coustelas tranchant plus bas que la ceinture ,
Tellement que l'on vit de sa plaie couler
Le sang rouge & vermeil sur le champ découler.

Il fut filz de Traxart , Gentil-homme fort sage ;
Sa mere se vantoit venue du lignage
D'un Seigneur du pays appellé en son nom
Entre tous renommé , le preux Ptermotrocton ,
Qui estoit descendu de la Royale race ,
(Ainsi qu'il asseuroit (hardi) en toute place)
Des vieux Rois de Grenade , & vouloient cest enfant

Par sur tous s'ils pouvoient le rendre triomphant ,
Et l'avoient envoyé en Castille & Tollette
Pour des beaux arts avoir la science parfaite ,
Qui profita si bien que de tous lui vivant
En l'art de négromance il fut le plus savant ,
Toutesfois n'empescha ceste belle science
Dont il disoit avoir la vraie congnoissance ,
Qu'il ne passast enfin , & ne sentist l'effort
Du dart envenimé de la cruelle mort ,
Son ame s'enfuyant , despirée & courroucée ,
D'avoir si-tost , hélas , ceste terre laissée.

Tout ainsi que jadis le filz aîné d'Aymon ,
Et Maugis le subtil , desquels deux le renom
Est encores par-tout de leur valeur semée ,
Maugré le temps rongeard , par dame renommée ,
Lors qu'estans pélerins ils virent la cité
Qui par les Sarrafins surprise avoit esté ,
Abbatans à leurs pieds les soldars & gendarmes
Du superbe Admiral , combien que nudz sans armes ,
Sauf Regnault d'un livier , Maugis de son bourdon ,
Sans avoir d'un de ceux qu'ils rencontroient pardon.

Ainsi ces deux guerriers frapportoient d'estoc & taille
Sur hommes & chevaux , sortans de la bataille ,
Et principalement sur ces escrouellez ,
Leurs corps puans infects , de leur sang noir fouillez ,
L'ame de leurs vils corps s'en estant loin fuie ,
Délaissez sur le champ sans soupir ni sans vie.

Vous avez Myosant , qui estoit d'autre part ,
Qui autant qu'il trouvoit de soldars à l'escart

D'Espagnols , où Wallons, de Lorrains ou d'Al'magne
Autant il en verfoit fur la pleine campagne ,
Qui vint de grand roideur de furie charger ,
Frappant à toutes mains l'ennemi eſtranger ,
Pour deſgager Renty , qui de travail & peine
Qu'il avoit enduré , eſtoit jà hors d'haleine ,
Et le fiſt remonter nonobſtant tout l'effort
De ces fiers Eſpagnols fur un bon cheval fort ,
Et dont fut derechef par ces trois la meſlée
Plus que par ci-devant entr'eux renouvellee ,
Qui d'ire & de fureur en leurs cœurs enflammez
Contre ces Eſpagnols , ſe lançoient animez ,
Sans crainte parmi eux , au plus fort de la preſſe ,
Leur ſervant la fureur pour lors d'aide & adreſſe.

Or le Roi cependant , d'un magnanime cœur ,
Se monſtroit entre tous excellent belliqueur ,
Qui alloit çà & là , comme un bon Capitaine ,
Pour rallier ſes gens , eſcartez par la plaine ,
Et lui-meſme prenoit ceſte peine & ce ſoin
De regarder par-tout où il eſtoit beſoin ,
En les admonéſtant en beau terme & langage
De ſe monſtrer vaillans , & hardiz de courage ,
Et qu'un chacun donnaſt , unanime & d'accort ,
Deſſus les ennemis , ſans crainte de la mort.

Ayant ce dict , il rentre (hardi) en la bataille ,
Où plus que ci-devant il deſtranche & deſtaille.

Le premier rencontré ſi droit le vint frapper ,
Que bien il empeſcha de ce coup eſchapper ,
Le renverſant à bas de ſon cheval , tout bleſſé ,

L'ayant pris droitement en la partie extresme
Du ventre délicat ; & soudain on le vit
Sur la terre couché prest à rendre l'esprit ,
Son ame s'envolant délaissant ceste terre
Où ne reviendra plus, détestant ceste guerre.

Il estoit Hollandois , de la ville d'Harlem ,
Cousin de Crambophag , non loing de Nostradam ,
Un des plus grands Seigneurs qui feust près le rivage
Du profond Océan , & du plus grand lignage ,
Estimé d'Aiguemont entre tous ses amis
Comme un des plus vaillans venus de son pays ,
Qui avoit amené une fort belle bande
Au Comte d'Aiguemont , du pays de Hollande ,
Et qui estoit aussi (hasardeux) coustumier
De se trouver toujours au combat le premier.

Tout en un mesme instant la Trimoille rencontre
Thiroliph , & Pillon , freres , qui faisoient monstre
D'estre preux & vaillans ; & l'un d'eux d'un plein fault
Hardiment la Trimoille il attaque & assault ,
Sans lui dire un seul mot , lui tirant la pistolle ;
Mais le coup destourné , un autre part s'envolle ,
Qui fut si lourd & grand , si pesant & si fort ,
Qu'il renverse un des gens de la Tremoille mort ,
Lui ayant proprement donné dans la visiere ,
Dont depuis ne vit pas , aveuglé , la lumiere.

Quoi voyant la Trimoille , animé en son cœur ,
De voir devant ses yeux mourir son serviteur ,
Le poursuit tant qu'il peut , & si proteste & jure
Lui faire réparer en brief temps ceste injure ,

Et faiçt tant à la fin qu'il rencontre au combat
Ces deux freres germains , & Thirogliph abbat.

Quoi ayant apperceu Pillon , cest autre frere ,
Saïsi d'une douleur extrêmement amere ,
Vint furieusement , mettant tout son effort
Pour mettre s'il pouvoit la Trimaille à la mort ,
Taschant à le frapper d'une pesante masse ;
Mais le coup ne porta qu'un peu sur la cuirasse :
Et lui ne faillit pas , lui baillant tel revers
De son bon coustelas , qu'il le jette à l'envers ,
Faisant avec son frere infinies complaints ,
Remplies de souspirs & de piteuses plaintes ,
Regrettans en leurs cœurs , loingtains de leur pays ,
De se voir au besoin laissez de tous amis ,
Qui estoient estimez autant que personages
Du camp des Espagnols , au moins selon leurs aages ,
A la guerre entenduz , qui s'estoient mis par mer
Pour se faire encor plus entre tous estimer ,
Et estoient abordez avec leur compagnie ,
Qu'ils avoient fait venir de la Cathalonie ,
Au port (heureux) d'Anvers tenans à grand honneur
D'avoir le Duc de Parme à Chef & Gouverneur ,
Estimé entre tous ces bravaches d'Espagne
Pour dresser une armée en la raze campagne.

Tout ainsi que lon voit advenir quelquefois
Deux loups qui sont nourris dedans le fort du bois ,
Qui font infiniz maux à tout le voisinage
De brebis & moutons , faisant un grand carnage ,
Mais qui sont à la fin avecques grands dangers

De leur vie surpris par les gentils bergers ,
Lesquels se ressentans offensez du dommage
Que ces loups leur ont faiët , en leur fureur & rage ,
Estans à la merci mémoratifs du tort ,
Les assommans de coups , ils les mettent à mort.

La Trimouille en pareil mit à mort ces deux freres
Issus de mesme pere , & de diverses meres ,
Qui tombent devant lui , ainsi qu'on voit souvent
Deux chesnes abattus par la force du vent ,
Lorsque le Dieu des dieux esclance sur la terre ,
Justement irrité , son fouldroyant tonnerre.

Ces Hespagnols dolens de voir ainsi mourir
Ces deux Cathalonnois , vont pour les secourir ,
Braves & bien armez , tenans en leur main dextre
Un chacun d'eux la lance , & en la main senestre
L'escu Barcellonnois , qui de grande roideur
Attaquent la Trimouille , qui au milieu du cœur
S'en alloient l'assener sans la grand prévoyance
Du sage Myosant , qui destourna la lance
Qui le suivoit de près , voyant bien qu'il n'estoit
Pour résister à tant si lui seul combattoit ,
Et se tirent tous deux quelque peu en arriere
Pour rallier leurs gens , escartez au derriere.

Pendant ces Espagnols enleverent le corps ,
Marriz extrêmement , de ces deux freres morts ,
Et les mettent tous deux en un cercueil enferre ,
Pour les ensepvelir en quelque saincte terre.

Derechef la Trimouille , & le preux Myosant
Revindrent au combat , jà ralliez leurs gents ,

Qui entrent courageux , s'estans par leur prouesse
Faiçt chemin au milieu de la plus grande presse ,
Sur ces fiers Espagnols , & se trouve un soldart
De tous ces Espagnols , le plus prompt & gaillard ,
Ainsi comme ils disoient , & le meilleur gendarme ,
Selon le jugement de ce grand Duc de Parme ,
Qui du pays estoit du riche Portugal ,
De la ville & cité qu'on appelloit Rostal ,
Et estoit descendu de la Royale race ,
Comme il s'alloit vantant jadis de ceste place ,
Ses membres bien fourniz , grand de corps & puissant ,
Qui sa lance coucha courant sur Myosant ;
Mais sage & advisé , prévoyant la carriere
Que prenoit son cheval , le retire à costiere ,
Qui à cest Espagnol si vaillant coup donna ,
Que de son fort cheval la bride abandonna ;
Et redoublant son coup , lui donne dans la face ,
Duquel coup il tomba presque mort sur la place ,
Mais non pas si soudain ; car quelque peu de temps
Son cheval furieux le traïsna par les champs ,
Où il mourut après privé de sépulture ,
Son corps servant aux loups & mastins de pasture.

Non loin d'eux combattoient ces deux freres ger-
mains ,
Fargis & Montlouet , qui à grands coups de mains
Frappoient tant qu'ils pouvoient sur ces troupes d'Es-
pagne ,
Les jettans renversez sur la molle campagne ,
Plustost à un Walon ils abbatoient le bras ,

Plustost un Espagnol ils renversoient par bas
Demi-mort gémissant, estendu sur la plaine
Sans estre secouruz de ce Lorrain du Mayne.

Or Fargis rencontra au milieu du combat
Un superbe Espagnol, qu'il renverse & abbat
De dessus son cheval, lui tenant tel langage:
Et où est maintenant, Espagnol, ton courage ?
Je te ferai sentir de mes bras la vertu,
Et combien est tranchant mon estoc & poinctu ;
Ce disant, lui donna un si grand coup d'espée,
Que la terre du sang en fut toute trempée,
Qui le faict de ce coup tomber tout à l'envers,
Laisant l'ame son corps pour aller aux enfers.

Montlouet d'autre part trouve en ceste tempeste
Un auquel il donna si grand coup sur la teste,
Qu'il le fend jusqu'aux dents, & qui tout esperdu,
Le laisse roide mort sur la terre estendu,
Son ame s'enfuyant devers les manoirs sombres,
Où se vont des Ligueurs rendre les tristes ombres.

Proche estoit de cestui un superbe estranger,
Pensant sur Montlouet son compagnon vanger,
Son triste cœur faisi de grande desplaissance
Le voir si pauvrement mourir en sa présence.

Mais de ce mal-heureux outrecuidé l'effort
N'empescha Montlouet qu'il ne le mist à mort,
Lui baillant si grand coup de toute sa puissance,
Qu'il fit tomber des mains sa forte & longue lance ;
Et redoublant son coup, lui donne un tel revers,
Qu'il lui coupe le col, le jettant à l'envers,

Son esprit s'enfuyant vers les enfers grand erre.
Délaisant son corps mort estendu sur la terre.

Après qu'il eut ce fait , une force & vigueur
Vient derechef saisir de Montlouet le cœur ,
Où il fut rencontré d'un des soldars du Mayne ,
Qui couroit çà & là à cheval par la plaine ,
Qui le blesse bien fort ; & combien que le cœur
Lui faillit presque lors de l'extrême douleur
Qu'il sentit de ce coup , toutesfois ne délaisse
A suivre l'ennemi au plus fort de la presse ,
Et fait tant à la fin qu'il le trouve fuyant
De crainte & de frayeur son rang abandonnant ,
Qui le fuit tellement , que sur le champ le tue ,
Lui coupant le gozier de sa dague pointue ,
L'envoyant , despité , vers les manoirs obscurs ,
Lieux qui sont destinés pour traistres & Ligueurs.

Mais tout ainsi qu'on voit deux bœufs à la charrue ,
Qui du coultre tranchant coupent la terre nue ,
Qui sont par le joug fort seulement séparés ,
Qui les tiens au labour tout le matin ferrez ,
Accordans , bien unis par le joug qui les ferre ,
A labourer , soigneux , la dure & forte terre ,
Ainsi ces Rambouillerts se portotent vaillamment
Sans l'un se séparer de l'autre aucunement.

Or là se rencontra ce brave Secrétaire ,
Qui non-seulement sçait le secret du Roi taire ,
Mais qui s'estant trouvé en infinis hazars ,
Se monstroit entre tous vrai nourrisson de Mars ,
Accompagné de d'O , qui tous deux faisoient rage

De frapper & tuer , enflammé leur courage ,
Contre ces estrangers qui s'enfuyoient de peur ,
Pour de ces grands guerriers éviter la fureur ,
Vous voyez devant eux s'enfuir à grandes bandes ,
Tant ces fiers Espagnols , que ces troupes Flamandes ,
De crainte & de frayeur , d'ainfi voir abbatuz ,
Leurs compagnons blefsez par leurs hautes vertus ,
Non autrement qu'on voit la brebiette tendre
Qui voit venir le loup de loin pour la surprendre.

Or pendant que Beaulieu , & d'O , font pourfuivans
Ces Walons , ces Flamans , ces Espagnols fuyans ,
Un d'entre ces Walons Hollandois fe desbande ,
Qui tout coi attendoit , lui feulet de fa bande ,
Les nostres au passer , du Chasteau d'Aigremont ,
Et de long-temps suivoit le Comte d'Aiguemont ,
Tenu & réputé entre les Gentils-hommes
Du pays Hollandois un des plus vaillans hommes ,
Qui de grande fureur vient courageusement
Se ruer dessus d'O , & l'atteint vivement
Sur le fenestre bras de sa puissante lance.

Quoi d'O apercevant , voulant prendre vengeance
De ce fier ennemi , vivement le poursuit ;
Mais estant bien monté , ayant faict ce coup , fuit ,
Taschant à recouvrer (se contentant pour l'heure)
Ses compagnons Flamans de si bonne aventure.

De Beaulieu ce voyant , rudement vint charger
Ce puissant Hollandois , desireux de venger
D'O qui estoit bleffé , & le premier s'avance
Deschargeant dessus lui de toute sa puissance

Son espée poinctue ; & le coup fut si fort ,
 Qu'il le rend sur le champ estendu comme mort ;
 Et derechef lui tire un coup si grand & roide ,
 Qu'il sentit aussi-tost de la mort passe & froide
 Tous ses esprits faisis , ainsi fut desconfit
 Son corps ensanglanté laissé de son esprit.

Et puis de-là s'en va monté sur sa cavale
 Retrouver bravement la cornette Royale ,
 Où il cuidoit trouver nostre bon Prince & Roi ,
 Craignant qu'il ne tombast en quelque défarroi ,
 Qu'il rencontre au milieu de ses braves gendarmes ,
 Faisans si haults exploicts & terribles faicts d'armes
 Dessus ces Espagnols , qu'il n'y a Escrivain ,
 Tant soit-il diligent , qui les peust de sa main
 Rédiger par escrit : les guidons & cornettes ,
 Furent de ces Walons incontinent deffaictes ,
 Et ceux qui les portoient à demi-esperdus ,
 Les uns morts & blessés sur la terre estendus
 Et les autres contrainsts par la divine grace ,
 De lui quitter , fuyans tant qu'ils pouvoient , la place.

Ce pendant que Renty chargeoit le bataillon
 D'un magnanime cœur du Flament & Walon ,
 O quel plaisir de voir fuir de la bataille
 Ce hardi Chevalier & hazardeux d'Aumalle ,
 De ses chevaux ligers implorant le secours ,
 Estant acompagné de son cousin Nemours.

C'estoit à qui mieux mieux deslogez sans trompette
 Seroit plustost d'eux deux , au lieu de leur retraicte ,
 Si fort espouvantez , que pœureux & tremblans ,

Ils sont plus morts deffaicts, qu'hommes vifs ressem-
blans,

Et prennent leur chemin s'enfuyans à grand erre
Vers Chartres, avec Rosne, & l'aisné Bassompierre;
Ayans à l'abandon de noz braves soldars,
Laiilé leurs gents de pied, avec leurs estendars,
Qu'eux-mesmes avoient rompus, passans dessus la
plaine,

Où estoient arrangez les fantassins du Mayne.



A R G U M E N T.

HENRI IV va retrouver son armée ; joie qu'occasionne sa présence ; & là se trouvent le Maréchal d'Aumont, le Grand-Prieur, Biron, Givry. Le Roi fait grace à un corps de Suisses qui restoient seuls de l'armée de la Ligue sur le champ de bataille. En poursuivant sa victoire, le Roi endure une soif ardente : Hambrelin court lui chercher de l'eau qu'il lui apporte avec beaucoup de peine. Les paysans achevent de defaire le parti de la Ligue, & tuent un grand nombre de fuyars, & en font prisonniers. Mayenne se retire à Mantes, D'où il sort peu après pour se rendre à Troyes. Cependant le Roi fait sonner la retraite, & ensevelir les morts.





LA HENRIADE.

LIVRE SEIZIEME.

NOUSTRE Roi donc ayant du tout en route mis,
Par sa haute valeur, ces Ligueurs ennemis,
Il s'en reva joyeux, tenant son cymeterre
Encore tout sanglant de ceux que sur la terre
Il avoit renversez, & à nud le branslant,
Je ne m'esbahis plus (dit-il) si de Rolland,
(Parlant à son espée), & de la renommée
Est encore par-tout ce Royaume semée
Du filz aîné d'Aymon, l'un ayant Durandal;
Et l'autre estant monté sur ce brave cheval,
J'ai bien faiçt aujourd'hui à un chacun congnoistre
Que vous avez trouvé un aussi brave maistre
Qu'estoit le preux Rolland, ô tranchant coustelas!
Lorsqu'il te manioit, te tenant en ses bras;
Et toi, gentil cheval, qui n'as pas en ce monde
Qui en dextérité te vaille & te seconde,
Et qui de race en race est venu de Bayard,
Cheval tant renommé, si vif, & si hagard;
Si tu pouvois parler, tu rendrois tesmoignage
Combien grand est d'HENRI de Bourbon le courage;
Et combien aujourd'hui j'ai renversé de corps
D'Espagnols & Walons, qui depuis seroient morts,

Plus de cent ennemis ont senti d'assurance ,
Quelle estoit de mon bras la force & la puissance ,
Les ayant délaisséz , dessus le camp faschez ,
Prests à rendre l'esprit , n'en pouvans plus couchez.

HENRI donc arrivé presque en la mesme place
Dont il estoit parti , avec riant face
Retourne vers les siens , qui de le voir joyeux ,
Du conflict retourné , font un cri merveilleux
Par toute nostre armée , en signe de lyessé ,
De le voir sain & sauf de retour de la presse ,
Qui fut si esclatant , que mesme les haux-bois
Retentissoient du son qui sortoit de leurs voix.

Les coustaux , les taillis , les landes & les plaines ,
Furent à l'environ d'un VIVE LE ROI pleines ,
Signe déclaratif sans nulle fiction
Du zelle lors ardent de leur affection ,
Rendant graces à Dieu , louange , honneur & gloire ,
De lui avoir donné si heureuse victoire.

La joie que jadis receurent les foldars ,
Arrangez sur les murs & furieux rempars
Du superbe Illion , qui regardoient combattre
Leur Hector contre Ajax , taschant à s'entr'abatre ,
Les voyans sains & saufs du combat de retour ,
Ne fut à comparer à l'aise que ce jour
Receurent noz foldars , de revoir retournée
La personne du Roi , ceste belle journée ,
Sans avoir aucun mal ; & le voyant venir ,
Plusieurs ne se pouvoient de joie contenir
De plorer tendrement , espouvantéz de crainte ,

Qu'il n'eust en combattant quelque fascheuse atteinte.

Or là vient rencontrer , marchant en bel arroi ,
Le Marechal d'Aumont , HENRI , nostre grand Roi ,
Après qu'il eut repris quelque peu son haleine ,
Tout suant du travail du labeur de la peine
Qu'il eut en combattant , jà ralliez ses gents ,
Qui s'estoient escartez çà & là par les champs ,
Avec le grand Prieur de retour de la fuite
Du superbe Espagnol , qui avoit pris la fuite ,
Estant accompagné du courageux Baron ,
Filz de ce vieil Nestor , le Marchal de Biron ,
Et du vaillant Givry , dont on vit ceste bande
Grossir en un instant , se rendant forte & grande ,
En remerciens Dieu d'aïse se carressans ,
De voir leurs ennemis morts , ou bien languissans
Sur la terre estendus , & les Chefs en desroute ,
Ayant pris vers Ivry , & vers Chartres leur route.

De-là vont tous trouver le Marechal Biron ,
Qui estoit demouré avec son escadron
Ferme sans se bouger , sa troupe bien dressée ,
Qu'il avoit tout en un , en bel ordre amassée ,
L'Espagnol ennemi , ou Lorrain cependant
Sage & bien advisé , de pied coi attendant.

Ainsi que le chasseur qui s'en va à la chasse ,
Qui au passer attend la beste qu'il pourchasse
A la rive du bois , avecques ses lévriers
Qu'il congnoist plus dispos , habiles & légers :
Au semblable Biron attendoit sur la plaine
En grand dévotion ces troupes de Lorraine ,

Résolu s'ils venoient l'attaquer en son fort ,
Leur faire ressentir du vieil Biron l'effort ,
Et qu'il avoit encor , nonobstant son vieil âge ,
Les membres vigoureux , & sur-tout bon courage ;
Et qui ne furent point si sots & estourdis
De s'oser attaquer , soit en faicts , ou en dicts ,
A ce grand Capitaine & général d'armée ,
De la valeur duquel on voit la renommée ,
Esparse en plusieurs lieux , de langages divers
Des Royaumes lointains , qui sont en l'univers ,
Ayant diverses fois d'une face hardie
Entamé les combats , bataillant en sa vie ,
Jugeans en leurs esprits , s'il avoit tant de fois
Soustenu , combattant , des armées le faix ,
Qu'il pourroit aisément une jà esbranlée
L'aschever , soustenant le fort d'une meflée.

Or Dieu fut ce jour-là tant favorable & bon ,
Juge de tous noz faicts , à HENRI de Bourbon ,
Qu'il vit devant ses yeux la campagne couverte
Des ennemis meurtris , depuis que la cornette
Fut prise du Lorrain , les autres s'enfuyans ,
Le champ lui demourant arrouzé de leur sang ,
Et restoit seulement de tant de braves bandes
Que naguere on voyoit par les plaines & landes ,
Superbes se vanter , que le Helevétien ,
Qui se voyant laissé lui seulet sans soustien
De ces guerriers vanteurs de Lorraine & d'Espagne ,
Arrangez au milieu de la raze campagne ,
Ne laissa toutesfois , se tenant prés ferré ,

Se montrer au combat d'un courage affeuré.
Le Roi avoit moyen de le rompre & deffaire,
Et fut en doute un temps ce qu'il en devoit faire;
Les deffaire pouvoit justement, ayant pris
Le parti du Ligueur contre l'accord promis;
Ou bien si en faveur des fideles services
A lui ci-devant faicts par les Royaux Suiffes,
Il les doit préserver du furieux effort
De nos braves soldars, les mettant tous à mort.
Mais de ce grand Monarque à la fin la clémence
Vuida le différend douteux de sa sentence,
Monstrant combien il est miséricordieux,
Deffendant à ses gens de ne tirer sur eux;
Et pour signifier de ce Roi debonnaire
En tous ses faicts & dicts la clémence ordinaire,
Le Maréchal Biron fut par Sa Majesté
Commis pour annoncer sa Royale bonté,
Qui le voyant venir suivi de ses gens-d'armes,
Mirent aussi-tost bas leurs reluisantes armes,
Faisans retentir l'air, les plaines, & les bois,
Des lieux circonvoisins de leurs tremblantes voix,
Leurs ames d'un tel bien, de tel aise ravies,
Qu'ils jugeoient nostre Roi seul autheur de leurs vies,
Protestans de bon cœur de ne porter jamais
Les armes contre lui, soit en guerre ou en paix,
Et furent jouissans du mesme bénéfice
Tous les François trouvez dans l'escadron Suisse;
Et pour encore plus monstrier de son grand cœur
Justement irrité, l'inouie douceur,

Au lieu de triompher & mettre les bannieres
Qu'il avoit obtenues fur ces troupes entieres,
Attachées au cœur des beaux Temples sacrez
Qui font à nostre Dieu de long temps consacrez,
Afin qu'à l'advenir de si belle victoire
A noz petits nepveux il en fust fait mémoire,
Que fait-il ? le courroux de son cœur appaisant,
Faict de leurs estendars à leurs Cantons présent.
Vaincre son ennemi, c'est un grand avantage,
Mais bien encore plus de vaincre son courage ;
Un tel faict retient plus de la divinité
Du grand Dieu de là-haut , que de l'humanité.

 Tout en un mesme instant , tant Mouy , que Hu-
 miere ,

Là vindrent arriver & leur troupe guerriere ;
Et ainsi que le Roi avoit faict dignement
Le devoir au combat, tant au commencement
Que jusques à la fin , d'un vaillant Capitaine ,
Ayant , par sa valeur , mis en fuite le Mayne ,
Il voulut faire aussi , sans prendre aucun repos ,
Celui de Général , marchant à tout son gros ,
Poursuivant la victoire , estant jà ralliée
L'armée qui s'étoit combattant escartée ,
Et jecta devant lui , ce Prince tant humain ,
Du grand Charles bastard , & à sa droicte main
Le Baron de Biron , Givry à la fenestre ,
Reténu entre tous les siens le plus adextre ;
Ainsi donc nostre Roi , d'un pas hardi marchant ,
Pour suivre l'ennemi , se remet dans le champ

Qui avoit délaissé sa brave infanterie
A la discrétion de la cavalerie
Des vrais Royaux François, suivi de Montpensier,
Du Prince de Conty, & de ce Comte entier
Le courageux Saint Paul, puisné de Longueville,
Qui naguères estoit se montrant bien habille
Sorti hors d'Amyens, d'une belle façon,
Estant subtilement délivré de prison.
Du Marechal d'Aumont, qui, nonobstant son âge,
Avoit ce jour montré son généreux courage,
Celui lequel aussi à-peine le cotton
Avoit environné de barbe le menton,
Le jeune la Trimouille, & plusieurs Capitaines,
Qui estoient attendans nostre Roi par les plaines.

Ainsi comme l'on voit les brebis & moutons
Qui reviennent des champs sur le soir, gras & bons,
Le maître qui les voit revenir de la préce
Si pleins & si refaits, les voyant se récréer :
Pareil aise sentit au-dedans de son cœur
Ce grand guerrier HENRI, des François le Pasteur,
Voyant autour de lui une si belle bande
Qui le suivoit par-tout où il veut & commande.
Le gros de nostre armée après venoit suivant
Que Biron conduisoit, chacun tenant son rang,
Marchant assurement sur les plaines guerrières ;
Pour suivre le Lorrain, & ses troupes guerrières,
Qui tiroit vers Ivry, son cœur plus tourmenté
Que n'est le gallion des vagues agité,
Où nostre Roi le suit ; mais pour lui de bon-heure

Il avoit jà passé la riviere de l'Heure.

Et tout ainsi qu'on voit venue la saison
Que domine sur nous le signe du poisson ,
Le froid vent Boreas qui sur la terre siffle ,
Et puis recommençant plus que devant resiffle ,
Tant son cours est liger , que de son sifflement
On ne peut remarquer la course aucunement ,
Telle estoit du cheval Lorrain la grand vîtesse
Lorsqu'il fut eschappé du milieu de la presse ,
Et aussi disoit-on que c'estoit un des vents
Qui l'avoit engendré , depuis cinq ou sis ans ,
En une grand jument du pays de Lorraine ,
Qu'il trouva de fortune en passant par la plaine ,
Près de Saint Nicolas. Or pendant que d'Aumont
Les forces rallioit , tant d'en-bas que d'amont ,
Vous voyez nostre Roi , qui de la grande peine
Qu'il endura ce jour , jettoit hors son haleine
De sa bouche (eschauffé) comme on voit des fourneaux
La fumée sortir par les haux souspiraux ,
Lors que le Dieu boiteux , à son mestier habille ,
En faveur de Thetys forgeoit pour son Achille
Un magnifique harnois , pour se venger d'Hector ,
Suivant le sage advis d'Ulysse & de Nestor ,
Après qu'on lui eut dit de son ami fidelle ,
Bouillonnant de fureur , la piteuse nouvelle ,
Qui avoit été mis par le bras grand & fort
De l'aîné de Pryam cruellement à mort ,
Et qu'il l'eut dépouillé de ses divines armes
Dont il fouloit s'aider aux plus fortes alarmes ,

Comme le cerf liger extrêmement lassé,
Qui tout le long du jour a esté pourchassé,
Desire de trouver au milieu de la plaine,
Pour se désaltérer, quelque froide fontaine :
De mesme nostre Roi desiroit, oppressé,
Trouver quelque ruisseau d'extrême soif pressé,
Mais quoi ? vous ne pouviez ; car les eaux des fontaines
Coulantes doucement, de nostre camp prochaines,
Estoient teintes du sang forti des ennemis,
Qui par noz gents avoient esté à la mort mis,
Et n'eust-on peu trouver eau plus prochaine à l'heure
Que celle qui estoit de la riviere d'Heure,
Laquelle estoit aussi toute rouge des corps
De ceux qui s'enfuyans blesez demouroient morts.

HENRI ne pouvant plus porter la sécheresse
Qu'il sentoit en sa bouche, incontinent s'adresse
A un de ses courriers de la ville de Blois,
Qu'il recongnut de loin, l'entendant à sa voix,
Et lui tient tels propos d'une grande allégresse :

Sus, gentil Hambrelin, il faut que de vistesse
Tu m'aille incontinent chercher quelque peu d'eau
Pour me désaltérer, soit de puits, ou ruisseau ;
Car je ne puis porter une soif si extrême
Que je sens dedans moi, me rendant passe & blesine.

Hambrelin attentif, s'en va légèrement
Chercher de l'eau au Roi, selon son mandement,
Qui va, qui tourne, & court, plustost par la campagne,
Plustost par le vallon de la proche montagne,
Pour rascher à trouver quelque ruisseau plaisant ;

Mais Hambrelin n'avoit ni pinte, ni chopine ;
Et ne voyoit maison qui de-là feust voisine
Pour avoir un vaisseau , tout vuide estoit le champ ;
On ne voyoit que morts, que le meurtre & le sang,
Dont Hambrelin en lui se courrouce & despite ,
Maudissant le Ligueur ; & tous ceux de sa fuite ,
Tantost çà , tantost là , par la campagne las ,
Faisant infinitez de plaintes & d'hélas ,
Et tout ainsi qu'on voit la Prestresse excitée ,
Qui est de la fureur de Bachus agitée ,
Faisant son sacrifice au milieu de la nuit
Sur le mont Cytheron , qui va , qui court & bruit ,
Espouventable à voir volage en sa pensée ,
Ses deux yeux esgarez , comme femme insensée :
Non autrement estoit d'Hambrelin la fureur ,
Courant , & recourant , fâché d'ire en son cœur ,
Ne pouvant rencontrer aux champs une personne ,
Tant il est mal-heureux , qui tant peu d'eau lui donne.

Or faict tant par ses pas le courrier Hambrelin ,
Qu'il s'approche d'Ivry , tirant à droicte main ,
Trouvant en son chemin une femme fort d'âge ,
Dont il fut fort joyeux , en son triste courage ,
Priant lui enseigner quelque ruisseau plaisant ,
Pour appaiser sa soif (demi-mort languissant) ,
Ou lui donner de l'eau de puis , ou de fontaine ,
Pour le Roi , son Seigneur , qui l'attent en la plaine
Avecques son armée , (altéré) son retour
De l'extrême chaleur de la peine du jour.

Ceste vieille entendant d'Hambrelin la nouvelle ,

S'estonne grandement d'ouir ceste merveille ,
Affectueusement Hambrelin suppliant
De lui monstrier le Roi qui sur nous est regnant ,
Promettant lui donner en l'ostant de la peine
En laquelle il estoit alégeance certaine ,
Lui monstrent un ruisseau qui d'enhault découloit
Sur le plaissant vallon qui lentement couloit ,
Où Monsieur Hambrelin fera fraischit à l'aise ,
Appaisant de sa soif ce faisant la malaïse ,
Et puis de-là s'en va portant un plein vaisseau
Pour retrouver le Roi qui attendoit de l'eau.
Hambrelin retourné , le Roi , plein de grand aïse
De le voir de retour , de son cheval se baïsse ,
Qui oste , impatient , de sa puissante main ,
La cruche pleine d'eau que tenoit Hambrelin ,
Qui en beut tout son soul , faisant l'essai lui-mesme ,
Ne pouvant plus porter une soif si extrême ,
Et le surplus il baille à ceux qui de ses gents
Se trouverent alors estre plus diligents ,
Confessans devant tous que de meilleur courage
Onques il n'avoit beu un plus plaissant breuvage ,
Et que le doux nectar , boire divin des dieux ,
N'estoit à comparer à celui de ces lieux.

Le Roi ne pouvant plus passer , pour la rupture
Faiçte nouvellement du pont du fleuve l'Heure ,
Par dedans le grand bourg du village d'Ivry ,
Au rapport d'Hambrelin , extrêmement marri ,
Ne voulut toutesfois laisser son entreprise ,
Devers le guay d'Anet droit sa brisée a prise ,

Qui estoit bien meilleur que le guai dangereux
Du village d'Ivry, par-tout profond & creux,
Et fut contraint de faire une lieue & demie
Pour suivre vivement ceste troupe ennemie;
Mais cela toutesfois lors ne l'empescha pas
Que les chemins bordezz çà & là ne trouvast
De ces fuyars Ligueurs, qui, bleffez & débiles,
N'avoient peu attraper les autres plus habiles,
Et demouroient, lassez, à la discrétion
Des courageux foldars de nostre nation;
Et les autres pensans éviter les furies
Du foldart impiteux, pour garantir leurs vies,
S'enfuyoient esgarez, s'escartans par les bois,
Comme faict le sanglier, qui oyant les abbois
Des turquets & clabots, & autres chiens de chasse,
Impétueusement le suivent à la trace,
Qui cuidant éviter le furieux effort
De limiers acharnez, dans le plus espais fort
Se jette des taillis; mais nonobstant sa fuite,
Qui est mis à la fin par la vive poursuite
De ces chiens à la mort; ainsi tomboient Lorrains,
Suivis de nos foldars, entre les rudes mains
Des payfans du pays, qui à grands coups de fourches
Les alloient assommans, les animaux farouches
Leurs fervans de tombeaux, tant grand l'indignité
Estoit du villageois à bon droict irrité
Contre ces mal-heureux, les promesses frivoles
Ne leur servoient de rien, ni leurs douces paroles
N'avoient point de vertu, ni leurs plaintes & cris,

Tant estoient ces payfans acharnez , endurez ,
En leur impropréans infinitez d'injures ,
Les appellans Lorrains , Espagnols & parjures ,
Qui de loin avoient faict venir tant d'ennemis
Comme traistres meschans , pour piller leur pays ,
Et qu'à juste & bon droit , renversez sur la terre ,
Ils sçauroient que c'est faire à son Seigneur la guerre ,
Et que le mal par eux désiré sur autrui
Tomberoit justement sur leur chef aujourd'hui ;
Hé ! quel divin démon me pourroit au vrai dire
Le carnage & les morts , que je les puisse escrire ,
Demourez ce jour-là estenduz à l'envers
Par HENRI de Bourbon en mes carmes & vers ?
Et des Seigneurs François , & les complainctes tristes
Des blesez lamentans , leurs troupes desconfites ,
Et les maistres de camp que noz braves foldars
Firent leurs prisonniers , ayant leurs estendars
Quittez vilainement , comme le Dieu de Thrace
Tous les plus valeureux en prouesse surpasse ,
De mesme vous voyez par sur tous le premier ,
Marcher en bel arroi nostre grand Roi guerrier ,
Faisant faicts merveilleux , frappant d'estoc & taille
Sur ceux qu'il rencontroit sortans de la bataille ,
Qui fuyoient devant lui ainsi que les aigneaux
Appercevans le loup , paissant par les préaux ,
Qui tellement les suit , & d'un si grand courage ,
Qu'onques un seul d'eux tous n'osa tourner visage ,
Craignans , espouvantez , les efforts furieux
De nos vaillans foldars , qui se jettoient sur eux ,

Et principalement sur ces marrans d'Espagne ;
 Les rendans estendus morts dessus la campagne ,
 Nos gens mortellement , tous contr'eux d'un accord
 En leurs cœurs animez de leur grave & fier port ,
 Les premiers qui avoient fuyans pris l'espouvante ,
 Font tant que le faulx-bourg ils gagnerent de Mante ,
 Qui d'aprehension , espouvantez , tremblans ,
 Estoit beaucoup plus morts qu'hommes vifs ressem-
 blans ,

Ayant abandonnés charettes & bagage
 A la discrétion du soldart au pillage.

Là furent prisonniers infiniz partisans
 Indignes de leur race , indignes de leurs rangs ;
 Ennemis conjurez de la France leur mere ,
 François , non pas François , mais race de vipere ,
 Entre autres Boys-Dauphin , le Comte Auffrich , Al-
 mand ,

Sigongne le Bloisien , Mesdavid le Normand ,
 Tenissay , Descuneux , Bouchant la Chastelliere ,
 Quatre Maistres de Camp de la troupe guerriere
 Des Ligueurs ennemis ; Hugueffan l'orgueilleux ,
 Fallandre qui tenoit pour la Ligue dans Dreux ,
 Et autres infiniz que je ne mets en compte
 Tant de leurs lascherez , en mon ame j'ai honte ,
 Fontaine dict Martel , le Champenois Lodon ,
 Qui tous avoient laissé fuyans à l'abandon
 Leurs fantassins soldars , en ceste grand defroute
 Chastenerais mourut , qui avoit pris la route
 Devers le bourg d'Ivry , mais qui fut remarqué

A son très grand mal-heur ; car il fut attaqué
Si furieusement en ces chaudes alarmes ,
Qu'il fut contraint quitter ses excellentes armes ,
Recepvant infiniz grands coups de coustelas ,
A tant qu'il eust esté renversé contre bas ,
Un lui disant ces mots : Maintenant ta folie ,
Chastenerais , sera par mon fort bras finie ,
Qui avois entrepris , sans crainte de la Loi
Du grand Dieu souverain , de tuer nostre Roi ;
Va-t-en , va aux enfers , perfide sanguinaire ,
Recevoir de tes faicts le condigne salaire ;
Ce disant , lui bailla de son espée au corps ,
Le laissant estendu entre les autres morts :
L'un son casque lui prend , l'autre son cimeterre ;
L'autre son corselet qu'il portoit à la guerre ;
Moreau prent son cheval , l'en ayant desmonté ,
Sur lequel bravement pyaphant s'est monté ,
Son corps abandonné tout nud à l'aventure ,
Des chiens & des oiseaux qui en prendront pasture ;
Digne punition du perfide Ligueur
Qui ose s'attaquer à son Prince & Seigneur :
Ainsi en advint-il aux géants de la terre
Qui furent fouldroyez par l'esclatant tonnerre
Du grand Dieu Jupiter , & adviendra à ceux
Qui contre leur Seigneur osent lever les yeux ,
Là furent sur le champ de ces troupes deffaictes
Prises par les Royaux plus de trente cornettes
De leurs gents de cheval , entre autres l'estendart
De ces fiers Espagnols , que le géant Trompart

Ceste journée avoit , que le Comte Aubeterre
Lui sacqua de ses mains , le terrassant par terre ,
Et la cornette blanche où estoit le Lorrain ,
Que Sigongne portoit contre son Souverain ,
Que Rosny lui osta , & enseignes des bandes ,
Tant de piétons François , que des troupes Almandes ,
Quatre-vingt , sans nombrer vingt & quatre estendars ,
Dessous lesquels marchaient les Suisses soldars ,
Qui s'estoient venus rendre à la clémence grande
De ce Roi valeureux , qui aux Royaux commande.
Où estois-tu alors , ô vieillard bien-heureux ,
Qui par six ans entiers as senti mal-heureux ,
De l'Espagnol cruel , en danger de ta vie ,
En ses ordes prisons l'extrême barbarie ,
Et qui à ton retour de la Flandre depuis
Fiz sentir aux Ligueurs qui assiégeoient Senlis ,
La force de ton corps , & de ta main habillée ,
Acompagnant pour lors le Duc de Longueville ,
Chargez si à propos , qu'ils furent tous defaicts ,
Pris sur eux dix canons , les pouldres & boulets ;
D'Aumale & Ballagny , pour garantir leur vie ,
Estans contraints fuir , l'un vers la Picardie ,
Et l'autre poursuivi jusques dans Saint Denis ,
N'osant se retrouver dedans ce grand Paris ,
Craignant de ces mutins obstinez la furie ,
Plusieurs des principaux ayans perdu la vie
De leurs plus factieux ; si tu eusses esté lors ,
Combien eusses-tu fait sortir d'âmes dehors
De ces fiers Espagnols de la prison mortelle ;

Leur faisant ressentir de ta clere alumelle
Le tranchant afillé, les mettant à la mort.
En te ressouvenant en ton esprit encor
Des grandes cruautez que ces peuples barbares
T'ont faict souffrir estans entre leurs mains avarés,
Détenu prisonnier. Et toi, qui en conseil,
Et en exploicts de Mars, n'as eu ci-bas pareil,
Après le grand BOURBON, ayant de ta vaillance
Faict preuve tant de fois en ses troubles de France,
Ou soit que le parti du Roi des Navarrois
Tu rinsses, ou de HENRI, dernier Roi des Vallois.

Lors principalement que d'un cœur magnanime,
Te montrant estre filz naturel légitime
De ce grand Admiral, d'un bras nerveux & fort,
Tu vengeas bravement de ton pere la mort
Sur ces Parisiens, à la prise subtile
Que tu fis au faulx-bourg de ceste grande ville
De Sainct Germain des Prez, où pour le moins sept
cens

Furent par toi ce jour occis, où par tes gents,
Mettant devant tes yeux la honte & vitupere,
Que firent ces cruels au corps de ton cher pere
Après qu'il eut esté de son fier ennemi
Massacré le cler jour de Sainct Barthelemy.

Où estois-tu aussi, Vicomte de Thureine,
Qui pris de ces marrans, as enduré la peine
De leurs cruels desseins? Lors que plus qu'un Rolland,
Te montrant au combat furieux & vaillant,
Tu passas au travers de leurs superbes bandes

Composez d'Espagnols & de troupes Flamandes ;
Sans que jamais ton cœur, de nature indompté,
Eust peu estre par eux esbranlé surmonté ;
C'estoit fait, c'estoit fait lors de ceste canaille
Si tu eusses esté au fort de la bataille.
Où estois-tu aussi, valeureux Espernon ,
Qui depuis le soleil levant as fait ton nom
Jusqu'au couchant voler , pour la loyauté grande
Qu'on recongneut en toi , & en ceux de ta bande
Vers le Roi dernier mort , ayant à toi recours ,
Te mettant le premier , pour lui donner secours ,
Lors que le Duc Lorrain à toute sa puissance
Vouloit attaquer Blois , bouillant d'ire & vengeance
A l'encontre de lui : ha ! Dieu ! combien de corps
Eussent esté par toi couchez à terre morts ;
L'Espagnol maintenant (renversé contre terre)
Ne nous feust de rechef venu faire la guerre ;
Et toi , bon villageois (à présent mal-heureux)
Tu serois sous HENRI, toi & les tiens heureux ,
Labourant de tes bœufs les terres inutiles ,
En paix & en repos , loin des fureurs civiles ;
Mais Dieu qui est là-haut , qui veut nostre bon Roi
En son adversité l'éprouver en sa foi ,
Ne voulut que du tout ceste gent mutinée
Contre son Estat feust ce jour exterminée ,
Afin que tu congnoisse aussi , peuple cruel ,
Que c'est de délaisser ton Prince naturel
Pour suivre l'estranger. Or fist le Duc du Mayne
Depuis qu'il eut quitté l'ensanglantée plaine

En peu si grand chemin , qu'il pouvoit voir les tours
De la ville de Manthe , estant jà aux faulx-bourgs ,
Mais qui fut repoussé proche de la muraille ,
Les bourgeois advertis qu'il avoit la bataille
Perdue , & qu'il fuyoit ; & voyant que le cœur
Du peuple il ne pouvoit émouvoir par rigueur ,
Fut contrainct de venir aux indignes prieres ,
Découlant des deux yeux de ses moites paupieres
Larmes abondamment ! si les morts ont pouvoir
(Disoit-il , contristé) de vos cœurs esmouvoir ,
Ayez pitié de moi , vous mettant la présence
De mon pere deffunct , qui a pour la deffense
De l'Eglise Romaine , esté mis à la mort ,
Par grande trahison , se pourmenant au bord
De Loiret , petit-filz du grand fleuve de Loire ,
Fleuve tant renommé , que son loz & sa gloire
S'espand depuis Auvergne , où la naissance il prend ,
Jusques-à l'Océan où son nom va perdant ;
De mes freres aussi qui ont par la furie
Du coustelas tranchant , fini leur triste vie ,
Et puis les corps bruslez par le commandement
De HENRI de Vallois , & leurs cendres au vent ,
Afin d'ensepvelir , s'il eust peu , la mémoire
De si braves Seigneurs , les privans de leur gloire ;
Mettez devant voz yeux les merveilleux effects ,
Qui ont esté par moi Chef de la Ligue faicts ,
Si onc à Huguenot j'ai faict par tromperie ,
Ou par autre moyen , sortir du corps la vie ;
Si onques vous m'avez porté quelque amitié ;

C'est aujourd'hui qu'il faut que vous ayez pitié
De mon affliction : & tant eut la harangue
De ce Prince Lorrain qui sortoit de sa langue ,
En son adversité , de force & de vertu ,
Que ce peuple inconstant se sentit abattu ,
Et entra dedans Manthe avec petite fuite ,
Où il ne fut long-temps , redoutant la poursuite
De ce grand Mars François , & son chemin a pris
Vers la riche Cité qui du Troyan Paris
Porte à présent le nom , où seulement il passe ,
Redoutant la fureur de cette populace ,
Qui ne sçavoit encor le désastre & mal-heur
Tombé dessus le Chef du partizan Ligueur.

Or jà du beau Phœbus la lumière æthérée
S'estoit un peu de nous arriere retirée ,
Qu'on advertit le Roi , que le Guyfard Lorrain
S'estoit sauvé à Manthe avec un petit train ;
Quoi sçachant , commanda qu'on sonnast la trompette
Pour rallier ses gents , & faire la retraicte ,
Qui fut aussi-tost faict , & s'en va vers Rosny ,
Bourg qui estoit du tout pour l'heure desgarni
De ce qui est besoin pour appaiser la rage
Du ventre famélicq , & sans aucun bagage ,
Ces Officiers estans en divers lieux espars ,
Esgarez çà & là poursuivans les fuyars.

Nostre Roi ne voulant souz un ingrat silence ,
Mettre en oubli de Dieu la divine assistance ,
Passa toute la nuict méditant les haults faicts ,
Que nostre Dieu avoit ce jour-là par lui faicts ,

Lui rendant à genoux de si belle victoire,
D'un cœur pur & dévot, graces; honneur & gloire,
Attendant que l'aurore eust ramené le jour,
Et que ses domestiqz eussent fait leur retour;
Et repaissant son ame, appaisant la famine
Ce faisant qu'il sentoît au bas de sa poitrine,
D'un saint Cantique à Dieu, qu'il fist passant la nuit
Inspiré de là-haut en son divin esprit.

Or avant que du jour l'aurore avant-couriere
Eust ramené çà-bas, la clarté journaliere,
Les domestiqz Royaux qui s'estoient séparés,
Poursuivans par les bois les fuyars esgarez,
Se trouvent devant lui en grande révérence,
Lui rendant la raison de leur tardive absence,
Auxquels il commanda de rechercher les corps
Des siens, qui sur le champ seroient demourés morts,
Ayans, heureusement pour leur chere Patrie,
En combattant fini le reste de leur vie,
Pour les ensevelir & monstrier le devoir
Qu'un chacun Chrestien doit vers son ami avoir,
Les faisant enterrer avec larmes & plainctes,
En les accompagnans de piteuses complainctes,
Juste & dernier devoir que tout homme est tenu
De faire à son ami de la mort prévenu.

Alors que l'on voyoit les champs & fortes villes
Du Royaume François brusler d'armes civiles,
Et que plusieurs vouloient, desnaturez, sans foi,
Déchasser meschamment leur légitime Roi,
En ce temps, ô mon Roi, au milieu des allarmes

J'escrivois dedans Blois , mon pays , tes faiçts d'armes ;
Que je veux consacrer à l'immortalité ,
Afin qu'il soit toujours à la postérité
Mémoire de tes faiçts & de ceux de la race
Qui tes rares vertus ensuivront à ta trace ;
Mais pourveu toutesfois que tu ayes le son
Agréable , mon Roi , de ma vraie chanson ,
Las qui a esté faiçte au lieu de la mufette ,
Au son espouventant de l'horrible trompette.

Fin de la Henriade.

VISION DE L'AUTEUR.

A U R O I.

LA mere de Memnon du jour l'avant-couriere,
N'avoit encor çà-bas la clarté journaliere
Ramené aux mortels, que le somme oblieux
Me charma tellement les paupieres des yeux,
Arroufée de l'eau du fleuve d'obliance
Que je perdis du tout de moi la souvenance ;
Mes membres demourez sans poulx, sans mouvement,
Ainsi que ceux qui ont perdu tout sentiment.

Là je vis en esprit (combien qu'on diët que songes
D'ordinaire ne sont que fables & menfonges)
Choses en mon dormir ou tel contentement
J'en receu en mon cœur, que le seul pensément
Me contente y pensant ; je voyois en la dextre
Mon Roi tenir son sceptre, & en l'autre fenestre
La main de sa Justice, en un beau Trosne assis ,
Revestu du manteau Royal de fleurs de lis
De toutes parts semé ; sa teste couronnée
D'une couronne d'or de tout temps ordonnée
Du grand Dieu de là-hault aux Monarques & Rois
Qui doivent gouverner le sceptre des Gaulois ,
Après avoir esté au chef, en la poitrine,
Aux espauls, aux bras oingt de l'huile divine,
Envoyée jadis exprès en ces bas lieux
Au premier Roi Chrestien le grand Clovis, des cieux.

Or moi, comme ravi de la divine grace,
Que je contemplois estre en sa Royale face,
Et voyant que sans cesse il avoit de ses yeux
Sur moi m'envifageant le regard gracieux,
Je m'approche de lui en faisant de ma langue,
Levant mon ame au Ciel, la suivante harangue.

O Dieu qui es là-hault , Pere de l'Univers ;
Qui as premièrement donné cours à mes vers ,
M'ayant choisi sur tous pour dire les louanges
Jusques aux nations qui sont les plus estranges
De ton Roi bien-aimé ; quelles graces de cœur
Te pourrois-je assez rendre aujourd'hui de l'honneur
Que ta bonté lui faict ! O combien admirable
Tu es en tous tes faicts , ô Seigneur redoutable ;
Envoie-lui du Ciel ta justice & ta paix ,
Et qu'il soit obéi comme Roi désormais ,
Mettant fin par ta grace à ces guerres civiles ,
Faisant mettre armes bas , en remettant les villes ,
Les forts & les Chasteaux rebelles en sa main ,
Comme donné de toi pour nostre Souverain.
France , que tu peux voir en grand magnificence
Oingt de l'huile céleste , ensuivant l'ordonnance
De ses divins Ayeux , ores resjouis-toi ,
C'est aujourd'hui qu'il faut reconnoistre ton Roi ,
Unissant tes enfans , ensanglantant leur lance
Du sang payen , montrant leur prouesse & vaillance :
Faictes voz noms François depuis le Pol Artiq'
Par vos valeurs voler jusques à l'Antartic ;
Faictes bouffer au vent sur les eaux marinieres ,
Comme ont fait voz Ayeux , vos enseignes guerrieres ;
Regaingnez la Cité où pour nous tous souffrit ,
Misérables pécheurs , le Sauveur Jesus-Christ ,
Remplissant le terroir des plaines Ydumées ,
Bien unis & d'accord , de vos grandes armées :
C'est-là où il vous faut , magnanimes de cœur ,
De voz bras vigoureux démonstrer la valeur :
C'est-là , François , c'est-là où il faut faire guerre ,
Non pas ensanglanter vostre mere la terre :
C'est-là où il vous fault aller chercher , guerriers ,
Non pas en ces Pays les palmes & lauriers.

Hé ne voyez-vous pas comme la renommée
Est jusques aujourd'hui encor par tout semée

exploicts valeureux d'un Paladin Rolland !
monstrant sur tous hazardeux & vaillant,
des Pairs de France , & autres Capitaines ,
s'attaquer jusques dedans leurs plaines ,
d'un cœur Royal , Sarrazins & Payens
sans exterminer la Foi & les Chrestiens.
Dieu , combien de fois les troupes Sarrazines
baptisé de leur sang les plaines Palestines.
Combien de milliers ont esté veu de corps
seroient demourez estenduz roides mors
braves guerriers du Royaume de France ,
des corbeaux , leur seule confiance
au Dieu vivant ; mets-toi devant tes yeux
qui est le Chef , mon Roi , de tes Ayeux ,
comme il s'est acquis une gloire immortelle
de faicts valeureux , & la joie éternelle.
Si , mon Prince , ainsi j'en espere de toi ,
de la vertu de ce valeureux Roi ,
tu enverras tes phalanges guerrieres
sur dessus les tours de Sion tes bannieres.
En que tu ayes , estant ton peuple en paix ,
celui qui premier a rédigé tes faicts ,
en grand Loys , nouvellement l'Histoire ,
(en ta grandeur) à l'advenir mémoire ,
de recevoir , Prince doux & humain ,
ce que je tiens , fabriqué de la main
d'un ouvrier divin , qui , sur toute la bande
des esprits bien-heureux , là-haut au Ciel commande ,
tu auras besoin , mon Prince , ci-après
d'entretenir ton peuple en bonne & saine paix.
Après avoir faict (en toute révérence)
présenter de ce beau glaive à ce grand Roi de France ,
de sa dextre , & d'un regard joyeux ,
de ces propres mots : Ce glaive précieux
est bien à propos ; car par celui j'espere
combien peu de jours le rebelle deffaite

Qui me contrariera ; il n'est forgé de main
 D'homme qui soit vivant , mais du Dieu Souverain
 Dont je t'en remercie , & aurai so uvenance
 Si je puis une fois estre paisible en France ,
 Mes subjects bien unis , du don que tu m'en fais ,
 Et de la peine aussi qu'à descrire mes faits
 Tu as jusqu'ici pris , & de ce Roi de France
 Dont mes Ayeux premiers ont eu jadis naissance.

Ce fait , il me sembla que d'en-hault descendoit
 Et s'adressant à moi , que ces mots il me dict
 D'un visage riant : Je souhaite & desire
 Le Livre que tu m'as donné avecq toi lire.
 Qui fut bien estonné sur l'heure , ce fut moi ;
 Car il me sembloit voir en la main de mon Roi
 Un Livre qui estoit de pierres précieuses
 De toutes parts couvert , des Indes bien-heureuses
 Venues de nouveau , en quoi avoit esté
 Ce glaive que j'avois fait à Sa Majesté
 Nagueres transformé : ô quelle resverie ,
 Disois-je en mon esprit , hé est-ce enchanterie ?
 Ou bien la vérité ? veillé-je , ou si je dors ?
 Non je ne resve pas ; car je sens de mon corps
 Les membres se mouvoir : & voyant qu'audient
 Il me sembloit prester par sa grand' patience ,
 En desserrant mes dents (de ma langue l'encloze
 Je commence , assuré , lui dire ces propos :

Je rends graces à Dieu , jour (SIRE) & nuit
 cesse ,

Soupirant en mon cœur d'aise de la lieffe
 Qu'en mon ame je sens de t'avoir inspiré
 A suivre le chemin de tous tant désiré ,
 Où , depuis Clovis , ont cheminé res Ancestres
 Par le moyen duquel cent fois se sont faits maîtres
 Des Royaumes Payens en leur imposant loi ,
 Cuirassez & tarquez du bouclier de la Foi.

Car , SIRE , sois certain , si tu n'eusses embrasé ,

Religion, la tienne délaissée,
estoit fait de toi, tes fideles Royaux
ne te laisser, ne pouvans plus les maux
de la guerre endurer. Je vis en ma présence
larmes de ses yeux couler en abondance
il propos achevez, tesmoignant la douleur
il estoit tourmentant secrettement son cœur,
après que la voix de sa langue perdue,
par ses esprits, lui eut esté rendue,
du plus profond souspirs & gros sanglots,
et (me regardant en la face) ces mots :
« J'allois de bon cœur, pour assouvir l'envie
« Je sçais que plusieurs, mon Dieu, ont sur ma vie,
« M'eussent tant fait de bien & de faveur,
« Plustost esté quelque simple pasteur,
« Sceptre tenir en signe de puissance
« A manier l'estat des affaires de France.
« Mais eux, HENRI, heureux ci-devant plus cent fois
« Qu'à présent, alors que tu estois
« Dans mons Pyrénées, poursuivant à la trace
« Un vieil cerf cornu avecq tes chiens de chasse,
« Sur les haux rochers de Pasmiers ou de Foix,
« Chercher sa pasture ordinaire au grand bois,
« Et quelque sanglier rencontré paissant l'herbe
« Dans la buisson espaix en la forest de Therbe ;
« Sceptre mille fois plus désiré qu'heureux,
« Et celui qui te va cherchant est malheureux,
« Point devant mes yeux le mal qui environne
« Plus de jours que de nuicts le sceptre & la couronne.
« Vous, bergers heureux, qui donnez à vos os,
« Quel qu'il vous plaist, laissez, sur l'herbe le repos ;
« Vous, villageois aussi, qui cueillez en la terre
« Les fruits que Cerès venu le temps enserre,
« Ne compette animant le soldart à l'assault
« Mais vous esveille point endormiz en sursault.
« Et moi, triste, voyant de pitié les complainctes

De la bouche sortans de mon Prince non feinct
 Je lui dis ces propos : Il me semble qu'à tort ,
 SIRE , vous tourmentez ; quel Prince n'a l'effort
 De fortune esprouvé , tant doué de sagesse
 Ait-il onques esté en sa tendre jeunesse.

Celui qui est le Chef de tes divins Ayeux
 N'a-t-il pas esprouvé les efforts furieux
 Des principaux Seigneurs du Royaume de France
 Le voulant desceptrer par leur grande puissance
 Tous vaillans & hardis de remarque & renom ;
 Le Comte Provençal , le Tholozain Raymon ,
 Geoffroy de Lusignan , son oncle de Boulogne
 Le Druide Robert , & le Duc de Bourgogne ,
 Pierre le Duc Brethon , le Comte Nivernois ,
 Et autres infiniz Seigneurs Barons François ,
 Et mesme qui avoient appelé d'Angleterre
 Le redouté Richard pour lui faire la guerre ,
 Qui depuis toutesfois , de mortels ennemis
 Qu'ils estoient , furent faicts d'armes freres amis
 Après s'estre embarquez dessus l'onde marine ,
 Deslanchant leurs courroux sur la gent Sarrazins
 Ou sur tous se monstra aux coups toujours prens
 Ce saint Roi ton ayeul , magnanime guerrier.

O qu'il puisse estre ainsi de tes troupes guerrier
 Qu'en brief nous les voyons sur les eaux marines
 Voguer à pleine voile , aux vents tes estendars
 Par-tout rétentissant de tes braves soldars
 Le nom & de leurs Chefs , qui auront à ta suite
 Passé les flots marins pour la secte maudite ,
 Deffaite de Mahom ; car à toi , mon Seigneur
 Mon HENRI , t'appartient sur tous Rois cest honneur

Puis tu retourneras en grand resjouissance
 Les Sarrazins deffaicts au Royaume de France
 Où ayant achevé heureusement le cours
 En paix & en repos , jà vieil d'ans de tes jours
 L'ame estant de ton corps disjoincte & séparée

S'en ira droit là-hault vers la voulte æthérée,
Où avecq tes Ayeux tu feras à jamais
Contemplant nostre Dieu, HENRI, mon Prince, en
paix.

Le messager du jour, pendant que je sommeille,
De son chant esclatant en sursaut me resveille,
Me privant du plaisir que j'avois eu la nuit;
Car aussi-tost mon songe en l'air s'esvanouit;
Et moi frustré du tout de la joie incroyable
Que j'avois, estimant mon songe véritable.



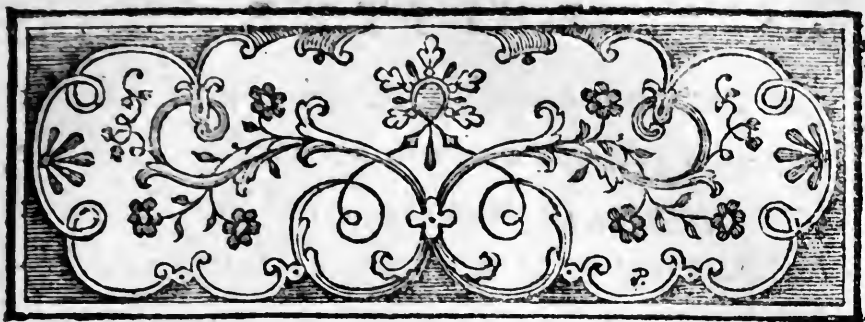


LES

LES
TROIS PREMIERS LIVRES
DE
LA LOYSSÉE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



A TRES VERTUEUSE PRINCESSE,
CATHERINE DE BOURBON,
SŒUR UNIQUE DU ROI.

MADAME,

*IL est certain qu'entre les vertuz, la vérité
tient le premier lieu : combien qu'elle semble*
R ij

quelque temps cachée au plus profond des abyssmes , comme vaincue par les impostures de la mensonge , sa partie adverse ! on la voit à la fin toutesfois , (moyennant l'aide de son divin pere) , retourner en grand' magnificence , se présenter à la veue des hommes , triomphante des despouilles de la victoire qu'elle a obtenue contre son ennemie mortelle , soubz les enseignes de laquelle j'ai combatu depuis l'aage de mon enfance jusques à présent , & espere continuer jusques à la fin de mes jours , cause que j'ai entrepris un labeur si ardu & difficile , qu'il seroit suffisant à charger le dos de ce fort géant , qu'on dict soustenir le Ciel de ses bras puissans , pour esclairer , & donner à entendre la vérité aux ignorans , de l'origine de vostre très-antique & Royale Maison (descendue de ce grand Roi , qui , en son vivant , a fait choses si esmerveillables , & enduré tant de travaux pour la deffense de la Religion Chrestienne contre les Turcz & Sarrazins infideles , qu'elles sont presque incroyables) par les Livres que j'espere ci-après mettre en lumiere , moyennant l'aide du Roi , & de vous : les deux premiers desquelz , MADAME , je vous envoie ,

suivant la promesse que je vous en fiz, estant dernièrement à Blois, qui vous rendra tesmoignage de ma bonne volonté, que je vous supplie très-humblement de recevoir d'aussi bon cœur, que je les vous présente, lesquelz si j'entends vous avoir esté agréables, ce me sera occasion de continuer les autres subséquens, qui sont tant en vostre honneur, que de tous les Princes qui sont descenduz d'un Roi si vertueux & magnanime.

Priant Dieu cependant, MADAME, qu'il vous veuille maintenir en vostre grandeur, & vous donner en santé longue & heureuse vie, & en brief accomplissement de voz saints desirs.

De Blois ce dernier jour de Juin 1593.

*Vostre tres-humble & très-obéissant
serviteur, SEBASTIAN GARNIER.*

L'AUTEUR A SES LIVRES.

MES chers amours, mes Livres bien-aimez,
D'un pied léger allez trouver MADAME.
Un plus grand heur ne desire mon ame,
Que de vous voir de sa faveur armez.

En sa faveur vous ferez estimez,
Des beaux Esprits que mon Phœbus enflame.
En sa faveur, vostre gloire n'entame.
La fiere dent des Momes animez.

Et puis MADAME estant seule lassée,
Soulagera sa Royale pensée,
En relisant les vers de son Garnier.

Qui lui promet, que bien-tost en lumiere,
Elle verra sa Loyssée entiere,
S'elle ne veut ses graces lui nier.

A MADAME CATHERINE,

SŒUR UNIQUE DU ROI.

AQUI pourroit, mon Garnier, mieux
S'adresser, qu'à toi, CATHERINE?
Qui es venue, & tes Ayeux,
De la race sainte & divine
De ce grand Prince & Roi Loys,
Pour autoriser ses escrits.

Claude Billard, femme de l'Auteur.

S O N N E T.

*Jacques Hurault , Escuyer , sieur de la Pitardiere ,
sur les Œuvres de SEBASTIEN GARNIER.*

NON, non, tout n'est tari par la mort de Ronfard,
Qui fut en son vivant l'ornement de la France,
Et des plus beaux esprits la fleur & l'excellence :
Les ruisseaux de la source en jettent autre part.

Muses, vous avez faict don de vostre bel art
A ce divin GARNIER, ravi dès son enfance
De vos saintes douceurs, qui donnent assurance,
Qu'Apollon ses trésors volontiers lui départ.

Il a fondé dedans la plus claire fontaine
Du haut mont de Parnasse; & non sans grande peine
En a fait rejaillir un très-plaisant ruisseau,

Duquel il embellist ses œuvres admirables,
Qui seront à jamais aux Lecteurs agréables;
Car rien, rien, ne se voit au monde de plus beau.

A M. Garnier, Procureur du Roi à Blois.

QUI, peut juger de Blois, & du Mans la querelle?
Blois donne l'avantage à son docte GARNIER.
Le Mans veut que le sien soit de tous le premier,
Qui chantent des neuf sœurs la science plus belle.

Mais las ! lequel des deux, dis-moi, troupe immortelle,
En signe de conquête, aura ton verd laurier ?
Tous deux sont deux Phœbus, deux maîtres du
mestier,
Qui saint tes saints honneurs, saintement nous
décele.

Tous deux font leurs beaux noms fameux par l'univers,
L'un d'un tragique plainct, l'autre d'un royal vers.
Tous deux, pour prix, ont pris une mesme couronne.

Honorez donc ces deux, qui ont un mesme nom,
Muses de mesme gloire, & de mesme renom,
Et de mesme laurier qui leur front environne.

Jac. Pean. Advoc. à Blois.

In Henriada. Seb. Garnerii Procurator. Reg. Blefis.

*Subiectas oculis cladēs quas Gallia perfert ,
Assiduīs , Galli , prosequimur lachrimis ,
Has tamen expressas , Garneri carminē , vultu
Excipimus leto , faustaque verba damus ,
Artis opus rara est : nostros ita fallere sensus ,
Ut non morientes , quæ sibi mæstia , legant.*

Joann. Pepin , Noviod.

EPIGRAMMA.

Ad do. Seb. Gar. Proc. Reg.

*Sunt tua scripta viris , Garneri , cognita doctis ,
Jamque tua rutilat nobile mentis opus . -
Magnus Alexander tumulum dum lustrat Achillis ,
Inventum : spirans , hos dedit ore sonos ,
Felix ; quod cecinit de te venerandus Homerus
Mirificas laudes , mirificumque decus :
Non magis arma viri laudat , quàm scripta Poëta ,
Digna opere immenso , consilioque gravi.
Sic tu dum redigis Garneri , Gallica scriptis
Facta : opus immensum laude virente beas.*

A. Vaillant.

S O N N E T

*Sur la Loyssée de Sebast. GARNIER , Procureur du
Roi au Comté & Bailliage de Blois.*

Dis-moi , Phœbus , de quelle récompense ,
De quel honneur rendras-tu guerdonné ,
De quel laurier rendras-tu couronné
Ce BASTION , ce GRENIER de science ;

Cest Océan , ce gouphre d'éloquence ,
Qui par ses vers rend le monde estonné ,
Qui de tout temps estoit prédestiné
Pour ramener les Muses en la France !

Bellay , Belleau , du Bartas , & Ronfard ,
Muers , confuz , & baissants le regard ,
Vont adorant l'unique Loyssée.

L'aveugle Grec mesme s'en est piqué ;
Car sans un D. dont cest œuvre a manqué ,
Il lui ostoit l'honneur de l'Odyssée.

N. C.

E P I G R A M M A.

In Loyssæam Sebast. GARNERII , Regii Blesis.

*GALLIA sanguinei studiis asperrima Martis ,
Dardanidas multos Æacidasque tulit :*

*Quorum nominibus , jamjam invidiosa vetustas
Effusâ lethes officiebat aquâ.*

*Cum tua , GARNERI , mens sedibus edita celsis ,
Virgilium Gallis Maonidemque tulit.*

Joann. Pepini Noviod.

A R G U M E N T.

L'AUTHEUR, après avoir déclaré son intention, discourt l'heur & félicité du Royaume de France du regne de Saint Loys, & de la vision qu'il eut en une grande maladie, lui commendant de s'embarquer sur mer, pour secourir les Chrestiens, qui journellement estoient persécutez des Sarrafins ; & la résolution qu'il prit avecq' tous les Princes & Seigneurs d'accomplir ce voyage, laissant le gouvernement du Royaume à sa mere : & son partement de Paris pour aller à Lyon trouver le Pape Innocent, qui s'estoit absenté de Rome pour éviter la furie de l'Empereur Frédéric. Et depuis son arrivée en la ville de Marseille, où ayant séjourné quelques jours, & le vent favorable, s'embarqua avecq' ses troupes en ses vaisseaux, qui voguerent tant sur mer, qu'ils aborderent au port de Famagouste, sans aucune fortune, un mois cinq jours après leur partement.





LA LOYSSÉE.

LIVRE PREMIER.

JE ne sçai quel desir enflamme ma poitrine,
Comme poulfé d'en-haut d'une chaleur divine,
A coucher par escrit les actes valeureux
De ce grand Roi Loys, de ce Saint bien-heureux !
Ses voyages sacrez, les combats, les allarmes,
Les assaux furieux, les généreux faicts d'armes
Qui furent par lui faicts contre les Sarrazins
Ennemis conjurez des Chrestiens leurs voisins,
Les maux qu'il a soufferts, & l'extrême indigence
Où il s'est veu réduit en prenant patience,
Détenu prisonnier entre ces estrangers,
Les périls de la mer, les hazars, les dangers,
Où souvent s'est trouvé depuis sa délivrance,
Cuidant s'en retourner au Royaume de France,
Dieu voulant approuver en son adversité
Quell' estoit de son cœur la magnanimité.

Et depuis son retour d'Ægypte le voyage
Qu'il feit en Barbarie, où il surprit Charthage,
Les Aphricains deffaicts, & assiégea Thunis,

Principale Cité des villes du pays.

Et comme après qu'il eut longuement faict la guerre
Aux Turcz , & Sarrazins , esloigné de sa terre ,
Rendit l'esprit à Dieu, où il est en repos ,
Le cercueil demourant héritier de ses os.

O toi , vrai Apollon , qui de ta belle face
Esclere l'Univers , & m'as faict tant de grace
Que d'avoir ci-devant à mon œuvre entrepris
Maugré mes envieux la dernière main mis ,
Esleve à toi mon cœur , mon esprit illumine
Du feu de tes rayons : enflammant ma poitrine ,
Que je puisse haultement de ce divin Seigneur
Les gestes , & les faicts escrire en ton honneur.

Et vous , unique sœur de mon Roi , CATHERINE ,
Qui de ce saint Monarque avez vostre origine ,
Gardez vostre Escrivain de la langue & des dents ,
D'un tas de zoïleaux furieux , & mordants ,
Qu'ils puissent tous crever (par le milieu) d'envie ,
Comme cil qui osa attenter à la vie
De son maistre & Seigneur ; car cest œuvre entrepris
Est en faveur de vous , Princesse de haut pris ,
Et des Princes du sang descenduz de sa race ,
Qui , comme enfans , suivront ses vertus à la trace.

Soyez donq' ententive à escouter sa voix !
Que patiemment de ce divin François
Il puisse faire entrer en vos douces oreilles
Les gestes & les faicts de ses hautes merveilles ,
Pour après entonner la valeur de noz Rois
Qui tiendront après lui le sceptre des Gaulois.

La France jouissoit d'une paix bien-heureuse
Il y avoit vingt ans , en tous bien plantureuse ,
Le simple villageois vivoit en doux repos ,
Labourant de ses bœufs , (en sillonnant le doz
De son coultre tranchant de la terre sa mere) ,
Sans craindre les assaux de la troupe guerriere ,
Pendant que les bergers assis souz les ormeaux ,
Entonnoient hautement sur leurs doux chalumeaux ,
En leurs chants gracieux , l'incroyable martyre ,
De leur nouvel amour , qui à ce les inspire ,
Estant au milieu d'eux pour vuider leur débat ,
La belle Janneton , cause de leur combat ,
Leurs brebis & aigneaux près la fontaine claire
Brouttans le serpolet , au bas de Saint Bohaire ,
Regnant sur les François un Roi de grand valeur
Qui les faisoit jouir pour lors de ce bon-heur ,
Sur tout Roi advisé , abondant en richesse ,
En armes , en chevaux , en peuple , & en Noblesse ,
En mere fortuné , en freres valeureux ,
En femmes & enfans de toutes parts heureux ,
Sur tout honnorant Dieu , ennemi de tout vice ,
Aimé & redouté pour sa grande justice ,
Le Pere du Pays , & le Conservateur
De l'Eglise de Dieu , le juste protecteur
Des pauvres affligez trouvez en indigence ;
C'estoit ce grand Loys , ce sage Roi de France.
Qui discourant en lui qu'il estoit en la fleur
De ses ans les plus beaux ! & de plus de vigueur ,
Et entendant aussi qu'infiniz Ducz & Princes

Avoient jà délaisséz leurs fertilles Provinces ,
Poufflez du Sainct-Esprit , du tout à l'abandon ,
Pour prendre pour la croix l'escharpe & le bourdon ,
Leurs navires flotans çà & la vagabondes
De long-temps sur les eaux à la merci des ondes ,
Résoult en son esprit ses galleres armer
Pour le beau temps venu se mettre sur la mer ,
Et aller guerroyer jusqu'au pays d'Ægypte
Payens & Sarrazins , qui la secte maudicte
Tenoient de Mahomet : mais las ! autant de fois
Que propoisoit partir ce grand Roi des François ,
Sa mere autant de fois son ame estant atteincte
De craincte de son filz , son entreprise sainte
Lui faisoit retarder , & dont il fut si fort
Troublé en son esprit , qu'il tomba comme mort
Sur terre esvanoui , ses membres immobiles ,
Demourans quelque temps , tant ils estoient débiles ,
Son esprit transporté , sans parole , & sans voix ,
Ne restant que le nom du Monarque François ,
Son corps jà prest à mettre en un cercueil enferre ,
Pour après le porter deffouz la tombe en terre.

Mais comme celui-là qui couroit en Damas
Pour punir les Chrestiens , sentit le puissant bras
Du Christ Nazarien ; renversé sur la plaine ,
Aveugle demouré sans poux , & sans haleine ,
Se vit en vision transporté jusqu'aux Cieux ,
Ainsi fut de ce Roi l'esprit dévotieux ,
Où il vit , comme il dict , infinies merveilles
Que l'œil ne pourroit voir , ni ouïr les oreilles :

Là il ouit le son d'une effroyante voix ,
Qui dist ces mots : C'est moi qui suis le Roi des Rois ,
Le Seigneur des Seigneurs , le Puissant , l'invincible ,
Le tout bon , le tout Sainct , le non compréhensible ,
Pere de l'Aigneau Sainct qui me fut consacré
Après avoir esté par les Juifs massacré.

C'est moi qui ai gardé le peuple Israélite ,
Jadis mon bien-aimé , par les déserts d'Ægypte ;
Et qui l'ai délivré par Moyse en mon nom
Des furieuses mains du cruel Pharaon.

C'est moi qui a donné la force & la puissance
A ce grand Josué d'abattre l'arrogance
A trente & un Tyrans , robustes & puissans ,
Qui mes Loix & mon nom sainct estoient mesprisans ;
Et qui lui ai montré , au lieu de la machine
A fouldroyer les murs , à sonner la buccine ,
Au son seul de laquelle on vit le rempart fort
D'Jericho versé , le peuple mis à mort ;
Et afin que ces Rois infideles à l'ombre
Ne peussent se sauver par l'obscurité sombre
D'Herebe & de la nuit , j'arrestai le prompt cours
Des chevaux du soleil , pour allonger les jours.

Hé ! quelle nation tant barbare & estrange
Ne sçait de Gedeon la fameuse louange ?
Qui a faict que David a coupé de sa main
La teste à Goliath , ennemi Philistin ,
Qui alloit deffiant les plus braves gendarmes
Des enfans d'Israël qui estoient portans armes.

C'est moi , Loys ! c'est moi , qui t'ai faict la faveur ;

T'ayant, comme un David, trouvé selon mon cœur;
D'avoir jusques ici en bonne patience
Conservé souz ta main le Royaume de France,
Qui parle ores à toi; entends donq' à mes dicts,
Qu'ils soient exécutez sans aucuns contrediets;
Pense-tu que je t'ai doué en ta jeunesse
De tant d'honneurs & biens, pour après en paresse
Passer tes ans virils? Onques ma volonté
Ne fut que tu passasse ainsi en lascheré
La fleur de tes beaux ans, comme un Sardanapale,
Qui se contentoit d'estre en sa maison Royale
A se friser & rire avecques ces mignons,
Qui de ses voluptez estoient les compagnons.

Or de toi autrement sont bien les destinées,
En mon conseil privé de long-temps ordonnées,
Je te ferai souffrir infinitez de maux,
De périlz, de hazars, de peines, & travaux,
Nonobstant tu feras en ma vertu sur terre,
Sur Turcs & Sarrazins merveilleux faicts de guerre;
Mais tu feras enfin par les Ægyptiens,
Après un long combat, deffaict toi, & les tiens,
Qui te feront porter, estant en leur puissance,
Mille maux pour mon nom; mais aye patience,
Résiste constamment; car j'aurai de toi soin,
Et ne te laisserai (Loys) à ton besoin,
Je te ferai revoir en grand' réjouissance
De rechef, mon enfant, le Royaume de France.

Mais sur tout garde-toi de n'aprocher du bord
Où l'un de tes Patrons en l'eau tombera mort

Abordant

Abordant en la Cypre ; ains suivras le rivage
De l'Isle l'Ampieufe , où est un hermitage
Sur le haut d'un rocher , & là tu trouveras
Un Hermite fort vieil duquel tu t'enqueras
Des choses advenir de ceux de ton lignage ,
Qui ne manqueront point de généreux courage ,
Principalement ceux qui de toi descendront ,
Et qui , après ta mort , le surnom porteront
De ces vaillans Bourbons , entr'autres d'un que j'aime ,
Qui sera par sur tous en dignité suprême ,
Qui regnera en France après que tous les Rois
Seront failliz , qui sont du tige de Vallois :
Et en son temps fera avecques ses gendarmes
Tant de hautains exploits , & valleureux faicts d'armes ,
Que depuis où se va retirer le soleil ,
Jusques au lendemain qu'il se monstre vermeil !
Il sera de son nom , de lui & de sa gloire ,
Entre tous les vivans ci-après faict mémoire ;
Car jamais Charlemagne en ce monde n'eut tant ,
Tenant l'espée en main , d'honneur en combattant ,
Que ce grand Prince aura ; il n'y aura puissance
Qui puisse résister à sa force & vaillance ,
Et rendra sur le champ confuz & abbatu
Tout Tyran qui voudra attaquer sa vertu ;
Son nom est jà gravé ès voutes azurées
Au plus hault de mon ciel , en lettres bien dorées ;
Et jamais son beau nom au monde n'aura fin ;
Car tel de ce grand Roi est le futur destin :
Le vieillard d'Anselmo , mon serviteur fidelle ,

Le surplus te dira ; preste-lui donc l'oreille ,
Et de ce qui te doit , & aux tiens , advenir :
Ne faults donc pas , Loys , à bien l'entretenir.

Après qu'il eut ce dict , ô la grande merveille ,
Loys qu'en tenoit mort de son somme s'esveille ,
Et tout incontinent se jette hors du liêt
Aussi sain & dispos que jamais on le vit ;
Les femmes qui estoient près de lui demourées ,
Jettans larmes & cris , hurlantes , explorées ,
Et qui tenoient déjà le drap dedans la main
Pour ensepulturer ce Prince tant humain ;
Elles courent le dire à la Roynie dolente ,
Qui estoit sur un liêt , d'extrême ennui plorante ,
Laquelle oyant ce bruit , se resveille en sursault ,
Et qui du liêt ne faiët jusqu'à bas qu'un seul saut ,
Qui s'en va de ce pas , sa couche délaissée ,
Retrouver ce bon Roi , sa tristesse laissée ,
Qu'elle trouve debout , & en telle fanté ,
Comme si onq' malade au liêt n'avoir esté ,
Qui lui dist le secret caché de sa pensée ;
Et comme il proposoit , la France délaissée ,
Faire le sainët voyage , en demandant la Croix ,
Suivant ce qu'il avoit projeté mille fois ,
Et qu'il ne vouloit pas qu'on le vint contredire ,
A peine d'encourir mortellement son ire.

Qui pourroit dire l'aïse & le contentement
Que sa mere receut en son entendement !
Ayant oui au long de ses propres oreilles
De son filz bien-aimé les divines merveilles ?

Mais d'autant qu'en son ame ell' en eut de plaisir ,
D'autant ell' en receut après de desplaisir ,
Quand elle sceut au vrai , (par les siens advertie) ;
De ce Roi vertueux la proche départie ,
Jugeant en son esprit que jamais de ses yeux
Elle ne reverroit de ce Roi gracieux ,
De la France parti , l'agréable présence ,
Jettans de ses deux yeux larmes en abondance :

Et ne pouvant porter l'excessive douleur
Du dueil qu'elle sentoît qu'elle avoit sur le cœur ;
Qui l'alloit tourmentant , nonobstant la deffense
De ce valeureux Roi , se jette en sa présence ,
Comme désespérée , enclinée à genoux ,
Priant lui pardonner l'ire de son courroux ,
Lui tenant tels propos : Ha si onq' de ta mere
Tu as par-ci-devant escouté la priere ,
Et si tu m'as porté , comme mere amitié !
C'est aujourd'hui qu'il faut que tu ayes pitié
De l'ennuï que je sens , que tu vois désolée
Au-devant de tes yeux plorante eschevelée.

Ha ! Loys , mon enfant , mon filz , que j'aime mieux
Que mon cœur bien-aimé , ni que mes propres yeux ,
Délaisse , mon enfant , délaisse l'entreprise
Que trop légèrement sans moi as entreprise ,
Si tu ne veux avoir de toi compassion ,
Au moins ayes pitié de mon affliction !
Je te supplie , mon filz , par ces larmes coulantes
Que tu vois de mes yeux sans feinte découlantes ;
Car tel que de Loys on verra le destin ,

De sa piteuse mere aussi fera la fin.

Je pensois que tu deusse estre de ma vieillesse
Le baston qui devoit soustenir ma foiblesse !
Je pensois qu'à la fin de mes jours derniers vieux
Tu me deusse fermer les paupieres des yeux !
Coriolan , Romain , courageux Gentil-homme ,
Se ressentant du tort qu'il avoit dedans Rome
Des citoyens receu , prié de ses amis ,
De ses plus favoris , d'avoir de son pays
Quelque compassion , jetra bien loin arriere ,
Plein d'ire & de fureur , leur instante priere ;
Mais si-tost qu'il eut veu sa mere de ses yeux
Jetter larmes & pleurs , son visage moiteux ,
En le ramentevant de sa jeunesse tendre ,
Pour laquelle eslever elle lui fist entendre
Le mal qu'elle avoit eu : aussi-tost le fier cœur
Du grand Coriolan fut tourné en douceur !
Serai-je en mes douleurs moins de toi favorie
Que ne fut de son filz la triste Vulturie ?

Après que ce bon Roi eut oui amplement
Le discours de sa mere , & vid qu'aucunement
Il ne pouvoit donner à son ame blessée
Aucune guérison : ô combien sa pensée
Fut agitée alors , regardant d'un costé
Du grand Dieu de là-haut l'entiere volonté ,
D'autre part la pitié de la douleur amere
Qu'il sentoit en son cœur de sa piteuse mere ,
A laquelle il respond , après que ses esprits
De tristesse altérez , il eut un peu repris.

Qui pourroit raconter (très-honorée Dame)
L'ennui qu'en moi je sens , qui tourmente mon ame ;
Voyant que je ne puis , tant est grand mon mal-heur ,
Donner alégement à vostre triste cœur.
Ma mere , voulez-vous , pour vostre obéissance ,
Que je me formalise en faisant résistance
Au vouloir du grand Dieu , qui m'a expressément
Enjoinct de m'embarquer , & le plus promptement
Que je pourrai sur mer ? He voulez-vous , ma mere ,
Que pour vous obéir , & à voz dicts complaire ,
Le saint commandement je délaisse de Dieu ?
En vous obtempérant , ne bougeant de ce lieu ,
Je ferois bien plus aise à gouverner ma terre ,
Mon Royaume , paisible , exempt de toute guerre ,
Mon peuple maintenant souz mes loix en repos ,
Que non pas de vaguer çà & là sans propos
A la merci des flots de la mer indomptée ,
Des vents impétueux sans cesse tourmentée ,
Comme un errant Ulysse , à l'abandon des eaux ,
N'attendant que la mort , endurant mille maux ;
Ce voyage entrepris n'est sorti de ma teste ,
Mais de celui qui a sur la foudre & tempeste
Planierie autorité : cessez vostre courroux ,
Reprenez voz esprits , & me soyez plus doux ;
J'espere tant en Dieu qu'il me fera la grace
De revoir derechef retourné vostre face ,
Et que vous passerez avecques voz enfans
En paisible repos le reste de voz ans.

Et puis ayant parfaict le vrai cours de vostre aage ;

Ayant heureusement accompli mon voyage
En France de retour, je vous clorrai les yeux,
Vostre corps souz la tombe, & vostre esprit aux cieux.

Et jaçoit que ce Roi, clément & debonnaire,
Desirast soulager sa pitoyable mere
Par ses divins discours faschée extrêmement,
Se ressoult toutesfois le sainct commandement
De Dieu exécuter, & faire le voyage
Qu'il avoit entrepris, sans qu'on peut son courage
Changer aucunement. Or cependant le bruit
Qui au commencement se monroit fort petit,
Tantost vous le voyez voltiger de ses aïsses
Sur le plus hault sommet des superbes tourelles,
Puis descendant en-bas, & délaissant ces tours,
D'un vol prompt & liger faire dix mille tours,
Allant par le Royaume, a sa grand bouche ouverte,
D'aïsses de toutes parts & de plumes couverte,
Publiant que Loys, qui estoit sur le bord
Du cercueil jà tout prest à mettre comme mort,
Estoit ressuscité par la grace divine,
Ayant appris d'enhault la sincere doctrine
Que nous devons tenir, de la bouche de Dieu;
Par-tout après semant ouvertement le vœu
Qu'il avoit entrepris contre les payens faire,
Les plaintes, les regrets de sa piteuse mere,
Voyant qu'il n'estoit pas en son foible pouvoir
De son vœu entrepris le pouvoir desmouvoir.

Or ce bruidt donc venu par toutes les Provinces
Du Royaume François, les Seigneurs & les Princes,

Sans un seul réserver , sçachans la volonté
De ce Roi généreux , plein de divinité ,
Sont tous délibérez , soit par mer , soit par terre ,
Lui tenir compagnie allant faire la guerre
Aux Turcs & Sarrazins qui observent la loi
De l'Arabe Mahom , contraire à nostre Foi.

Entre autres avecq' lui se croiserent ses freres ,
Fort bien accompagnez , de leurs troupes guerrieres ,
Ce Prince valeueux , Robert , Comte d'Artois ,
Charles , Comte d'Anjou , sur tous Princes courtois ,
Alphonse puis après , lequel ce sage Prince
Avoit apanagé de la belle Province
Du bas & hault Poictou ; Hugues le Bourguignon ,
Guillaume le Flamand , le Tholozain Raymon ,
Ha lequel toutesfois ceste troupe guerrière
Ne peut accompagner , la rude Filandiere
L'en ayant empesché , lui ayant fait l'effort
Sentir du dard cruel de l'implacable mort.
Le Comte de Saint Paul , enflammé d'un grand zelle,
Mist des premiers aux champs une troupe fort belle ,
Suivi de Chastillon , ce bon Comte de Blois ,
Qui se monstra sur tous Gentils-hommes François
Guerrier si valeueux , qu'il n'avoit son semblable ,
Tant il fut entre tous combattans admirable ;
Archambault de Bourbon , le Comte de Montfort ,
De Vendosme , de Dreux , de Verneuil , de Beau-fort ,
Et infiniz Barons & autres Capitaines
Conduisans leurs soldars sous leurs saintes enseignes.

Le Comte de la Marche, & le Flamand Guyon,
Messire Hugues le Brun, Seigneur de hault renom,
Et son filz premier né d'une belle espérance,
Et Imbert de Beau-jeu, Connestable de France,
Le Comte Sallebruche, & Gaubert d'Apremont;
Philippes de Nantheuil, Jean, Sire de Beaumont,
Mohomet de Marby, & Geoffroy de Sergines,
Qui tous comme sentans enflammer leurs poiétrines
Du feu du Sainct-Esprit, proposent en leur cœur
De suivre jusqu'au bout du monde ce Seigneur,
Laisans femmes, enfans, & toute leur famille
Pour le texte sacré suivre de l'Evangille.

Loys donc résolu, mande tous les Seigneurs
Qui du Royaume estoient les Chefs & Gouverneurs,
Au-devant tous desquels, en déployant sa langue,
Leur fist en pleine court la suivante harangue.

Mes François bien-aimez, vous sçavez que les Rois
Sont aussi-bien que vous subjects aux saintes Loix
De ce grand fouldroyant, & qu'il n'y a personne,
Soit portant sceptre en main, ou en teste couronne,
Qu'il ne craigne son ire, & sa grande fureur,
Qu'il ne lui fasse enfin sentir la pesanteur
De ses puissantes mains: c'est ce grand Dieu céleste
Auquel seul appartient manier la tempeste,
Duquel je veux en brieſ le saint commandement
Exécuter du tout selon son mandement.

C'est celui-là lequel a ramené ma vie
Ainsi qu'il fist jadis au Roi Juif Ezéchie,
Et qui m'a jusqu'aux Cieux en esprit transporté

Pour me manifester sa sainte volonté,
Où je vis en esprit choses esmerveillables,
Qui sont presque aux humains (combien que véritables)
Incroyables du tout : là j'ouis une voix
Qui dist : c'est moi qui suis le vrai Dieu, seul, en trois,
Je ne t'ai pas nourri dès ta tendre jeunesse
Si délicatement, pour après en paresse
Passer tes jeunes ans, comme l'Assyrien,
Qui fist avecques lui consumer tout son bien
Par le feu flamboyant ; je veux que tu travaille,
Et que de ton Royaume esloigné tu t'en aille
Le plustost que pourras, te mettant sur la mer,
Je ferai tes vaisseaux sans péril aborder
En l'Isle où jadis fut la belle Cytherée
Par le peuple abuzé, idolastre, honorée,
Et là tu passeras la saison de l'hiver,
Et le prin-temps venu feras tes nefs voguer
Vers le riche pays de la fertile Ægypte,
Où tu aborderas avecq' ceux de ta fuite
Maugré les Sarrazins. Or ma volonté est
En brieF d'exécuter du tout son saint arrest.

Et d'autant que faisant un si lointain voyage
On me pourroit tenir pour un Prince peu sage,
Si je ne donnois ordre avant mon partement,
A ce qui est besoin pour le soulagement
De mon peuple ; & aussi craignant qu'en mon absence
Ne survînt quelque trouble au Royaume de France,
J'ai ensuivant l'advis des Princes & Seigneurs,

Qui de mes villes font Baillifs & Gouverneurs ,
De mon Conseil d'Estat, qu'en menant mes trois freres,
Je devois délaïsser de toutes les affaires
La charge à celle-là qui m'a depuis vingt ans
Jusques ici gouverné avecques mes enfans.

Vous avez tous congneu quelle estoit sa prudence
Au maniment qu'ell' eut des affaires de France
En ma minorité , où si bien , mes subjects ,
Elle vous gouverna , que vous feustes en paix ,
Après avoir réduit , par sa grande sagesse ,
Ceux qui vouloient troubler l'Estat en ma jeunesse ;
Je vous supplie tous que , comme ses enfans ,
Vous lui soyez en tout bons & obéissans ;
Le bien vous en viendra , puis après une gloire
Vous en demourera , dont fera faïct mémoire
A la postérité : monstrez-vous bons François !
Et vous conservez tous entretenant les Loix
Que du consentement des Estatz j'ai faïct faire.
De rechef je vous prie obéir à ma mere ,
Et lui prester de faïct , ayant à vous recours
En sa nécessité , tout aide & tout secours ,
Et soyez asseurez que j'aurai souvenance
De ceux qui lui auront presté leur assistance ,
Si-tost que j'aurai faïct quelque peu de séjour
Au pays estranger en France de retour.

Et vous que j'ai commis pour faire la justice ,
Faïctes vostre devoir , & punissez le vice ,
Et principalement tous les blasphémateurs ,

Et ceux que trouverez estre perturbateurs
De l'Estat des François; faictes regner Astrée;
» C'est elle qui maintient la couronne sacrée;
» Qu'est-ce des Potentats, des Monarques, des Rois,
» Si on ne faict garder estroictement les Loix
» De leurs Estats puissans, & de leurs Monarchies?
Sinon le feu, le sang, meurtres & voleries,
Je m'en descharge à vous, en attendant le jour
Que je ferai vers vous d'Ægypte de retour,

Il ne se trouve un seul qui s'ingere à son dire,
(Et qu'eust-il peu aussi) trouver à contredire?

Cela faict, ce saint Roi prit de tous ses subjects,
Non sans un grand regret, congé en plein Palais.
Et ferme en ses propos, résolu, délibere,
Ayant faict condescendre à son advis sa mere,
Le plustost qu'il pourra de mettre sur les eaux
A l'abandon des vents, ses mariniers vaisseaux,
Cheminants sur le doz des ondes azurées,
Mises voiles au vent à rames mesurées.

Ayant donques laissé sa ville de Paris,
Se haste tant qu'il peut, traversant le pays,
Et faict tant par ses jours, que ses troupes guerrieres
Il rendit sur le bord des ondes marinières;
Mais après toutesfois qu'il eut veu en passant
Dans le fameux Lyon le saint Pere Innocent,
Qui s'estoit retiré pour conserver sa vie,
De l'Almand Federich, redoutant la furie,
Et pour acompagner ce Roi tant renommé,

Lui baille son Légat, sur tous clers estimé,
Et lui ayant donné, & à tous les fidelles
Qui passoient outre mer pour venger les querelles
De leurs freres Chrestiens, la bénédiction !
Il prent congé de lui, de telle affection,
Qu'on voyoit découler sur son triste visage
Les larmes de ses yeux, qui rendoient tesmoignage
De sa ferme amitié, le tenant embrassé,
Comme le lierre est souvent entrelassé
Autour des chesnes vieux, & fut ceste journée
Presque en embrassemens & adieux terminée.

Le lendemain matin si-tost que le retour
De l'Aurore eut çà-bas ramené le cler jour,
Aussi-tost fut aux champs en bon poinct son armée,
Marchant d'un grave pas, superbement armée,
Le tabourins sonnans & les fifres gaillars
Au son desquels marchoient ses habiles soldars.
Vous aviez d'autre part les trompettes sonnantes
Qui faisoient retentir de leurs voix effroyantes
Les lieux circonvoisins, & les soldars au son
Qui accorderoient leurs voix à leur gaye chanson;
Les chevaux courageux on voyoit sur la plaine,
Leurs crins droicts hérissés, frappans du pied l'arene,
Qu'on ne pouvoit tenir, ceux principalement
Qui avoient autresfois senti l'esbatement
De ce grand Thracien qui aux bandes commande.

O quel plaisir de voir ceste fidelle bande
S'amasser tout en un venant de toutes parts,

Pour après se ranger deffoubz les estendars ,
Voir ce Roi valeureux dresser soubz ses enseignes
Lui-mefine fes soldars , deffus les larges plaines :
Et ont tant cheminé ces grands Princes guerriers ,
Suiviz de leurs soldars , braves avanturiers ,
Qu'ils pouvoient déjà voir les tours du hault des roches
Des clochers élevez , & entendre les cloches
Sonnantes de Marseille. Et jà les mathelotz
(Qui congnoissoient la mer , & fes furieux flotz ,
Avecques les patrons experts au navigage)
Attendoient de long-temps fus l'humide rivage
Les troupes avenir : les uns font députez
A voir si les vaisseaux feront bien affustez ,
Les aultres si les masts , les voilles , le cordage ,
Qui est le principal des vaisseaux attirage.

La mere cependant du Roi prenoit le soin
A ce qu'elle voyoit estre à son filz besoin ,
Faißt apporter du pain , du vin , & des viandes
Propres aux naviguans , grosses & non friandes.

Et tout ainsi qu'on voit venir le beau prin-temps ;
La troupe d'Aristée , aller parmi les champs
Recueillir la douceur des nouvelles fleurettes ,
Pour les porter après aux creux de leurs ruchettes !

Ainsi ses gents portant dans ces croisez vaisseaux ,
(Jà tous prestz à voguer deffus les moites eaux)
Toutes provisions propres au navigage ,
Ne voulant aborder qu'il ne feust au rivage
De l'Isle en bien-heureuse , où fut au temps jadis

Venus la Cithérée en si grand & hault pris.

La Royne ayant donq' faict porter à la navire
De son filz bien-aimé de vivres à suffire ,
Lui faict mettre un bon lict dessus un mathelatz ,
Un lodié bien piqué faict d'un bon taffetas ,
Les linceux d'un fin lin , & une couverture
D'une manthe velue , avecq' sa garniture ;
Et sçachant quelles sont de l'impiteuse mer
Les incommoditez , elle fist apporter
Une robe de nuict , qui estoit bien fourée ,
Pour le garder du froid de l'humide marée ;
Et fut Loys contrainct , avant que s'embarquer ,
Séjourner quatre jours sur le bord de la mer ,
Attendant que Doris , grandement courroucée ,
A sa fille Amphitrite eust son ire apaisée ,
Pendant lequel séjour les Patrons diligens ,
Dispos & esveillez , avoient l'œil sur leurs gents ,
A leur faire apporter ce qui est nécessaire ,
Quand il est question d'un long voyage faire.

Cependant les Seigneurs prenoient leurs passe-temps
A s'entrefestoyer , attendant que le temps
Feust propre à naviguer , faisans leurs troupes boire
A qui remporteroient de mieux boire la gloire ,
Qui tous beurent si bien , que jusqu'au plus petit
Il ne se trouve un seul qui demourast retif
A faire son devoir , chacun en grand liesse
Faisant entre les brocz récit de sa prouesse ,
L'un à l'autre boivant , prians Dieu de bon cœur

Qu'il leur pleust faire tant ci-après de faveur ,
Qu'ils se peussent revoir en ceste mesme place ,
Pour s'entre raconter la grace , ou la disgrâce
Qu'ils auroient eu du Ciel ! Sarrazins combattans ,
Ennemis conjurez des Chrestiens de tout temps ,
Et qu'il lui plaise aussi donner à leurs navires ,
Favorable la mer , & les seconds zéphires.

Et déjà commençoit le somme gracieux
A charmer des Seigneurs les paupieres des yeux ,
Que le Roi commanda aux Chefs & Capitaines
De faire tenir prests leurs gens souz leurs enseignes ,
En poinct & bien armez , sans plus faire séjour ,
Pour s'embarquer si-tost que l'estoile du jour
Apparoistra çà-bas , & qu'un chacun se tire
Pour prendre le sommeil , non loin de sa navire !
Qui fut aussi-tost faict , & passerent au bruit
Des flots impétueux , ronflant toute la nuit.

Mais ce Roi valeureux , qui n'a rien en sa teste
Que d'accomplir soudain la volonté céleste
De ce grand fouldroyant , n'avoit aucun repos ;
En se ressouvenant des merveilleux propos
Qu'il eut en vision , discourt en sa pensée
De l'Eternel puissant la parole annoncée ,
Soit de jour , soit de nuit , en toute place & lieux ;
Il lui sembloit toujours le voir devant ses yeux ,
En lui remémorant la belle destinée
Qui lui avoit du Ciel esté prédestinée.

Or comme il discouroit en son entendement

Les choses advenir , se sentit tellement
De sommeil oppressé , que toute créature
Qui vit çà-bas doit rendre à la mere nature ,
Qu'il fut contrainct , sentant saisi son foible esprit
D'une grand pesanteur se mettre dans le lict.

Loys n'avoit encore parfaict son premier somme ,
Qu'il vit devant ses yeux , ce lui sembloit un homme
Dessus un Throne assis , de grande autorité ,
Représentant au vif d'un Roi la Majesté ,
Tenant le sceptre en main , & au chef la Couronne ,
Comme celle qu'aux Rois d'ordinaire on ordonne ,
Quand ils sont consacrez , qu'on prend à Saint-Denis ,
Les habits parfemez de riches fleurs de liz ,
Qui lui tient tels propos : Ha , mon fils , il est heure ,
Que sans plus dilayer tu partes sans demeure.

Or fus donq' , haste-toi , ne sois point paresseux ,
Ores la mer est calme , & le temps gracieux.

C'est moi , Loys , c'est moi , duquel tu vois l'image ,
Ton pere bien-aimé , qui te fais ce message
Par le vouloir de Dieu , fais ce que je te dis ,
Le plustost que pourras délaissé ce pays.

Adieu , mon fils , adieu , sur-tout je te commande
D'avoir toujours l'honneur , & tous ceux de ta bande ,
De lui devant les yeux : si-tost qu'il eut ce dict ,
Le pensant embrasser , soudain s'esvanouit ,
Non autrement qu'on voit le garrot ou la vire
Par la main de l'archer tirée vers l'air bruire.

Loys fort estonné , se leve de son lict ,

Combien

Combien qu'il ne feust guere encores que minuiet,
Appelle ses valets, faiet tenir prests ses armes,
Faiet sonner la dyane, afin que ses gendarmes
Feussent appareillez pour se mettre sur l'eau
Si-tost qu'il seroit jour, chacun en son vaisseau,
Suivant la vision qu'il avoit de son pere,
Laquelle il desiroit accomplir & parfaire.
La dyane sonnée, aussi-tost ses soldars
Se vindrent droict ranger deffouz leurs estendars,
Leurs harnois bien fourbis, leurs armes reluisantes
Comme l'on voit du Ciel les estoiles brillantes;
Là plusieurs estendars, pli sur pli se mouvans,
Estoient de tous costez agitez par les vents;
Trompettes & clérans, faisans tant les montagnes
Retentir de leurs sons, que les proches campagnes,
Engrossissans les cœurs qui estoient dans les corps
De ces braves guerriers, par leurs divins accors,
Qui venoient pas à pas sur le moite rivage
Pour s'embarquer sur mer, marchans de grand courage,
Où jà s'estoit rendu de long-temps ce saint Roi,
Les attendant venir sur le bord de pied coi.

Et comme il estoit prest d'entrer en sa gallere,
Voulant prendre congé de sa piteuse mere;
Elle sentit alors saisi son foible cœur
De tristesse & d'ennui, d'une telle douleur,
Qu'elle fut quelque temps pâmée esvanouie,
Sans poux, sans mouvement, sans haleine, & sans vie.

Mais quelque peu après qu'elle eut un peu repris

De ceste espamouison , ses sens & ses esprits ,
Faisoit de si hauts cris & terribles complaintes ,
Que l'air retentissoit de la voix de ses plainctes.

Il est donq' ordonné , mon cher enfant , des Cieux ,
Que tu dois délaisser ton pays plantureux ,
Pour aller conquérir sur la mer , faisant guerre
Aux Turcs & Sarrazins , une nouvelle terre !

Non , non , je ne peux croire , onques avoir esté ,
Telle comme tu dis la sainte volonté
Du grand Dieu de là-haut : mon enfant , je te prie ,
(Si prieres ont lieu , & que ma briefve vie
Tu vueilles prolonger ,) de France ne partir ,
Mais de ton vœu promis te vouloir départir ,
Autrement tu verras en peu de temps ravie ,
Par la fiere Atropos , le reste de ma vie ;
Lors tu te jugeras avoir esté à tort
De ta mere , Loys , seul auteur de sa mort.

Ha ! qu'est-ce que je dis , pauvre insensée & folle ;
Mon Dieu , ne prens effect à ma triste parole :
Je sçai , mon Dieu , je sçai , que ton vouloir est tel ;
Et qui seroit celui de la terre mortel
Qui voudroit , obstiné , plein de vaine arrogance ,
S'attaquer contre toi , te faisant résistance ?
Ne laisse pour mon corps , qui n'attend que la fin ,
A suivre , mon cher filz , ton entrepris dessein.

Je te prie , ô mon Dieu , si tu as exaucée
La priere autrefois que je t'ai adressée ,
D'entendre maintenant de ton Ciel l'oraison ,

Qu'humblement je te fais ; car il en est faison :
Qu'il te plaise , Seigneur , me faire tant de grace
Que je puisse revoir encor un jour la face ,
Avant que de mourir , de mon fils retourné ,
Les Sarrazins vaincuz , lui d'honneur couronné ;
Qu'il me puisse compter les batailles sanglantes ,
La prise des Chasteaux & des Villes puissantes ,
Lesquelles , par amour ou par force , des siens
Prises auroient esté sur les Turcs & Payens ;
Car mon ame , qui est à présent désolée ,
Alors se sentira de tel heur consolée.

Après qu'ell' eut ce dict , l'embrassant doucement ,
Elle lui fit présent d'un riche habillement ,
Qu'elle-mesme avoit faict au mestier à l'aiguille
Il y avoit long-temps , de sa main bien habille ,
Fourré de lous cerviers , que le plus grand des Rois
Du pays de Levant lui avoit autresfois
Envoyé d'amitié , qui fut à la bonne heure ;
Car elle estoit en peine alors trouver fourrure
Digne de cest habit , & onques ne l'avoit
Le deffunct Roi porté , ains seulement servoit
D'orner son cabinet , où les plus riches choses
De ce Prince divin avoient esté encloses.

En lui donnant , lui dist : Prens , mon enfant Loys ,
Ce riche habillement , que moi-mesme je fiz ,
Un peu de jours avant que la parque cruelle
Eust faict sentir le coup de sa fiesche mortelle
A mon deffunct Seigneur , qui en tes jeunes ans

T'a toujours estimé entre tous ses enfans ;
Que pour l'amour de moi , & en ma souvenance ,
Aux festes porteras , durant ta longue absence ;
Puis le tirant à part , lui présente un anneau ,
Qu'elle avoit de long-temps , qui estoit le plus beau
Qu'on eust peu recouvrer , brillant comme l'estoile ,
Qui de la sombre nuit l'obscurité desvoile ,
Qu'elle-mesme lui mist dedans son maistre doigt
Tel de force , & vertu , que cil qui le portoit ,
Il ne pouvoit périr par les vagues rapides
Encores qu'il tombast aux creux des eaux humides
De la profonde mer , le priant de bon cœur
De le vouloir toujours porter en sa faveur ,
Et qu'il sçauroit un jour combien sa mere aimable
Estoit , tant en ses faicts qu'en ses dicts véritable.

Et lui disant adieu d'une piteuse voix ,
Par trois fois l'embrassant , le baize autant de fois ,
Découlant de ses yeux si grand nombre de larmes ,
Qu'ell' eust peu esmouvoir les plus cruels gendarmes
A en avoir pitié ; derechef le baiza ,
Et ainsi explorée en son logis s'en va.

Et voyans les servans le dueil & la tristesse
Qui estoient à l'entour de leur bonne maistresse ,
L'ont mise sur un liêt , pour donner à ses os
De long travail lassez , quelque peu de repos.

Les Patrons congnoissans par leur art que l'orage
Que naguere on voyoit sur le marin rivage ,
De tout estoit cessé , & que les cruels vents

Estoient à leurs desseings pour lors favorifans ,
Huchent de leurs sifflets leurs Chefs & Capitaines ,
Qui estoient attendans dessus les moires plaines
Le reste de leurs gents , pour aussi-tost en mer
Faire voiles au vent les navires flotter ,
Soldars bien asseurez à les voir en leurs faces ,
Une partie ont pris dessus les bancs leur place ,
Les autres plus experts à la hune ont monté ,
Afin de descouvrir , & au haut ont planté
L'estendart Sainct Denys ! enseigne colonnelle ,
Qui paroissoit de loin entre les autres belle ,
Retenant sainct Denis , ce magnanimie Roi ,
Vrai patron des François , & qui premier la Foi
En la France apporta , & soudain les trompettes
On a oui sonner du haut des eschauguettes ,
Qui firent tellement les airs des environs
Retentir de leur son , que mesme les Tritons
En furent tous esmeuz , qui estoient sur les ondes ,
Retirez dans le creux des fosses plus profondes ,
Qui s'esveillans au bruiet , trouverent le beau son ,
Si doux & gracieux , de leur gaye chanfon ,
Que d'aïse ilz en dansoient avecq' les Nereides
Qu'ilz avoient amenez des Royaumes humides.

On voyoit cependant les rudes mathelotz ,
Endurciz à la peine , ennemis du repos ,
Les ancres démarrer , qui estoient au rivage ,
Les autres avoir l'œil à dresser le cordage ,
Autres estre empeschez à lever droit les matz ,

Autres à mettre aux vents les marins estendatz.

Voyant donq' ce saint Roi sa profonde navire
Estre preste à partir, à costé se retire,
Faißt sa priere à Dieu, & le vent à propos,
Exhorte les Patrons, commande aux mathelotz,
Que sans plus retarder, prenans ès mains les armes,
Ilz se monstrent hardiz & courageux gendarmes,
Combattant vaillamment, en faisant escumer
Les vagues de la mer à force de ramer.

Les Patrons qui avoient ententifve l'oreille
Aux dictz de ce bon Roi, délaissèrent Marseille;
C'estoit à qui mieux mieux feroient enfler les florz
De la mer, des forçatz, ou bien dès mathelotz.

O quel plaisir de voir à rames mesurées
Les galleres marcher, sur les eaux azurées,
Et la pitié des cris qui dedans l'air voloient,
Entendant les adieux de ceux qui s'en alloient.

Mais tout ainsi qu'on voit dessus la belle plaine
Revenu sur le soir le bellier porte-laine
Marcher d'un pas hardi devant tous les troupeaux,

Et ainsi voyoit-on devant tous sur les eaux
Le vaisseau de Loys, ayant le vent en poupe,
Qui le faisoit passer les autres de sa troupe,
Qui venoient loin après sa navire suivant
A voile desployée à la faveur du vent.

Or si bien exploicta, par la grace divine,
La navire Royale, & tellement chemine,
Qu'on ne pouvoit plus voir à la veue des yeux,

De la terre esloigné, que la mer & les Cieux,
Et fut un mois cinq jours sur le doz de Neptune,
Sans aucun destourbier de vent, ou de fortune,
A tant qu'il arriva dessus le bord Amer,
Où nasquit, comme on dict la fille de la mer.



A R G U M E N T.

LE Poëte ayant déclaré au Livre précédent l'embarquement de Sainct Loys pour aller en Ægypte, déclare les Isles près desquelles il passa, & leurs singularitez, & du combat qu'il eut contre les Cypriens, voulans empescher sa descente en leur Isle, où fut combattu tellement, que plusieurs furent blessez, les uns en fuite, & les autres prisonniers, entre lesquels fut pris Megapenth, Roi de Lycie, qui déclara au Roi de France la raison pour laquelle ils s'estoient mis en armes; après il traicte de la vision d'un cerf qui s'apparut à Guyon de Lusignan, estant à-la chasse, qui lui prédicte la deffaicte de ses gents, & sa résolution de mourir, plustost tenant les armes en main, que de tomber en la subjection de ses ennemis. Et l'advertissement que lui donne Mégapenth de la venue du Roi de France, & la réception qui fut faicte par le Roi de Cypre, & les vivres qu'il envoya en son armée, & la bonne chere des soldars, jusques à ce qu'un chacun se fut allé reposer.



LA LOYSSÉE.

LIVRE SECOND.

OR tant vogua Loys à la faveur des vents ,
Qu'il avoit jà passé la terre où les géans
Cyclopes demouroient , & la belle campagne
Qui estoit au sommet de la haulte montagne ,
Où le Neptunien Polypheme jadis
Gardoit soigneusement ses moutons & brebis ,
Lorsqu'il fut rencontré couché sur l'herbe verte
Par le filz cauteux du bon vieillard Laerte ,
Et le mont flamboyant où Vulcan le boiteux
Forgea , comme l'on dict , le fouldre furieux
Du grand Saturnien , quand les filz de la terre
Oferent , obtinez , lui dénoncer la guerre.

Et jà passé avoit le plus fâcheux endroict
Des gouffres de la mer , qui estoit le destroict
De Scylle & de Carybde , où l'on voit les galleres
S'engloutir au profond des ondes marinières ,
A gauche main laissé les filles d'Acheloys
Sur le bord de la mer , qui , par leurs douces voix ,
S'asseuroient de charmer les plus sourdes oreilles ,
A entendre le chant de leurs douces merveilles
Des François naviguans , sans le prudent advis ,
Et l'ordre que donna ce grand Prince Loys ,

Adverti de long-temps , en faisant son voyage ,
Sur-tout de n'approcher du dangereux rivage
De l'Isle d'Acheloïs ; & sans faire aucun bruit ,
Passer légèrement les Syrenes la nuit ,
A la seule faveur de la lune esclérante ,
Qui de l'horrible nuit la face obscurcissante
Avait clere rendue , & mesme avait passé
Le pays ombragenx , où la fine Cyrcé
Faisoit sa demeure , où furent pour leur vice
Par elle transformez les compagnons d'Ulyssé ,
Les uns en ors pourceaux , les autres en lions ,
Autres en ours hideux , autres en loups glouttons ;
Qu'elle avait transmuez ainsi par la puissance
Des herbes dont , sçavante , elle avait congnoissance.

Il avait jà aussi passé Lacédemon ,
Et tout ce qui avait au grand Agamennon
Jadis appartenu , Ithaque , Zante , & Pille ,
Du filz Laertien , la principale ville ,
Et l'ample Isle , où Mynos le juste , & Rhadamant ;
Rendoient , tant au petit qu'au plus grand , jugement.
Suivant la volonté de ce grand Dieu céleste ,
Lequel leur avait fait son vouloir manifeste
Entendre ouvertement ; & ceste grand Cité ,
Qui sur toutes avait eu telle autorité ,
Qu'elle se pouvoit dire à bon droit la maistresse
De la mer de Levant , faisant guerre sans cesse
Aux Turcs & Sarrazins qui voudroient s'embarquer
Pour faire aux Rois Chrestiens la guerre par la mer ,
Où estoit élevé le colosse admirable ,

Qui par Carés fut faict de hauteur incroyable.

Et pouvoit déjà voir ce grand Prince Loys ,
Le temps calme serain , de loin le beau pays ,
Où sa naissance prit la Déesse Honnorée ,
Qui porte le surnom de l'onde , Cythérée ,
Ses gents venans après sa navire , suivans
A l'aide , à la faveur des ondes & des vents ,
Et ne leur restoit plus qu'à mettre pied à terre ,
Quand ils virent venir infinis gents de guerre ,
Hardis & valeureux , à les voir à leur port ,
Qui vouloient empescher qu'ils ne vinssent à bord
Du port de Lymasson , qui est sur le passage ,
Commendant sur le guay de l'humide rivage ,
Armez & bien en point , que le preux Megapanth
Avoit ainsi dressez en ordre , & rang en rang ,
Qui de nagueres estoit descendu de Lycie
Et du pays voisin avec sa compagnie ,
Pour au Roi Cyprien donner aide & secours ,
Auquel il avoit eu au besoin son recours ,
Courant par-tout le bruit que le Souldan d'Ægypte ,
Résolu , proposoit , avec toute sa suite ,
Venir en peu de temps ce Royaume attaquer ,
Mesme qu'il estoit jà embarqué sur la mer ,
Et aussi que le Roi avoit en mariage
Promis sa fille unique à ce grand personnage.

Cypres donq' résolu de mettre leur effort ,
D'empescher les François de n'approcher du bord
De la mer Lymassine : ha de malle fortune
Tomba dedans la mer , du plus haut de la hune ,

Un des Chefs principaux qui avoient entrepris
De rendre sain & sauf ce bon Prince Loys
Jusques à Famagouste ; & de dueil en son ame
Fut tellement espris , qu'à peu qu'il ne se pasme ;
L'ayant oui tomber du hault de son vaisseau ,
Sans pouvoir lui aider , au plus profond de l'eau.

Qui de pitié esmeu , partie , & de colere ,
Tels & semblables mots de sa bouche profere :

Ha par trop te fiant au temps serein & beau ,
Tu es ores Thollon par ta faute dans l'eau ,
Et demourra ton corps , déjetté par l'orage ,
Des flots impétueux inhumé au rivage
De quelque Havre estrange , & n'aurai le pouvoir
De faire , mon ami , envers toi le devoir
Deu aux amis deffuncts , privé de sépulture ,
La masse de ton corps flottant à l'aventure.

Et retourné à lui , voyant l'empeschement
Que ces Cypres faisoient , marri extrêmement ,
Ne pouvant modérer la fureur de son ire ,
Commença tels propos , plein de colere , d'ire :

Sus généreux François , faisons sentir l'effort
De noz bras valeureux , en mettant à la mort
Ces Cypres obstinez ! qui veulent noz galleres
Empescher de surgir sur les rives ameres
De leur port plantureux , qui leurs sommes amis !
Hé que pourroient-ils faire à leurs plus ennemis ?

Les Patrons du navire , experts au navigage ,
Sachans la volonté de ce Prince tant sage ,
Commandent aux forçats , & à leurs mathelots ,

A force de ramer , de surmonter les flots ;
Ce qu'ils font aussi-tost d'un merveilleux courage ,
Fâchez qu'ils ne font jà aux mains sur le rivage.

Cypriens estonnez du magnanime cœur
De ces braves François , leur rage , leur fureur ,
Viennent pour s'opposer de force à la puissance
Des vaisseaux de Loys : mais quoi leur résistance
Bien peu leur profita ; ils furent repoussez ,
La plus part de leurs gents en fuite , ou bien blessez ,
Entr'autres demeura , gisant sur le rivage ,
Extrêmement blessé , nonobstant son courage ,
Le hardi Megapenth , qui sur tous Cypriens
Se monstra valeureux avec ses Lyciens ,
Que Loys fist panser depuis par un bon myrrhe ,
Qu'il avoit avecq' lui toujours en sa navire.

Et s'informant de lui , pourquoi , & la raison ,
Il avoit empesché au fort de Lymasson
Ses navires anchrer , tels propos lui va dire :

Il faut que vous sçachiez , si ne le sçavez , SIRE ,
Que le Prince qui regne entre les Cypriens ,
En ceste Isle aujourd'hui , est , par sur tous Chrestiens ,
Des Payens redouté , & par-tout est semée
De sa grande valeur la bonne renommée.

Et dequoi adverti le Babylonien ,
Ennemi de son heur , envieux de son bien ,
Afin qu'il eust moyen de lui faire la guerre ,
Envoye Ambassadeur pour espier sa terre ,
Sa fille recherchant , laquelle il aimoit mieux ,
Comme ses gents disoient , que son cœur , que ses yeux ,

Souz le prétexte feint du futur mariage ,
Dont le Roi esbahi fut fort en son courage ,
De voir Ambassadeurs de la part d'un Payen ,
La fille rechercher d'un fidele Chrestien ;
Et ne se monstrant point estonné , il assemble
Les gents de son Conseil pour regarder ensemble
Ce qu'ils avoient à faire , & lors fut advisé ,
Après avoir entr'eux meurement advisé ,
Qu'il enverroit exprès jusques en Babylone
Gents sages & discrets pardevers la personne
De ce puissant Soldan , pour , à la vérité ,
Sçavoir si telle estoit au vrai sa volonté ,
Par ces Ambassadeurs , & lui offrir sa fille ,
Et tous les habitans qui sont dedans ceste Isle ,
Pourveu qu'il se monstrest de vouloir , & de faict ,
Vrai chrestien , renonçant la loi de Mahomet.

Ceste nouvelle estant parvenue à l'oreille
Du Babylonien , s'esbahist , s'émerveille ,
Et jura devant tous Tarvagant , & Mahom ,
Que dedans peu de jours il esteindra le nom
Des Chrestiens en la Chypre , & qu'il aura sa fille
En despit qu'il en ait , faisant peupler ceste Isle
Des Babylonniens qui ensuivent la loi
De Mahom , & d'Hally , contraire à nostre Foi.

Et craignant ce bon Roi la rage & la furie
De ce cruel Soldan , & sa forcenerie ,
Il envoie par-tout ses amis & voisins ,
Implorer leurs secours contre ces Sarrazins ;
Et sçachant de long-temps quel estoit mon lignage ,

Me promet me donner sa fille en mariage ,
Qui surpasse en beauté celles du temps jadis ,
Qui avoient obtenu entre toutes le pris ,
Pourveu que me montrant hardi je veuille entendre ,
Contre ce fort soldan , à son Isle deffendre ,
Et que je veuille aussi embrasser d'un cœur net
La Foi de Jesus-Christ , renonceant Mahomet ,
Me faisant baptiser ; ce que j'ai promis faire ,
Et que j'espere en brief accomplir & parfaire ,
Et qui est maintenant , comme on dict , sur la mer ,
Faisant infinitez de navires flotter
Deffus les moites eaux , pour descendre en ceste Isle ,
Et mettre tout à feu en ravissant sa fille.

Voilà , bon Roi , voilà la cause de l'effort ,
Las ! que nous t'avons faict , je le confesse , à tort ,
Ne te recongnoissant , ni tes troupes guerrieres ,
N'ayant , mal-advisé , de près veu tes bannieres.

O combien ce bon Roi sera triste en son cœur
Quand on lui aura dict le désastre & mal-heur
Tombé dessus ses gents : ha ! Dieu , quelle tristesse !
Mais d'autre part aussi , qui dira l'allégresse
Qu'il en recevra , sachant qu'en son pays
Est venu le plus grand de tous Rois ses amis !
Déormais il n'aura crainte de la puissance
De tous Mahometans , ayant un Roi de France ,
Le seul nom duquel plus peut fascher les Payens ,
Que le reste qui est de tous Princes Chrestiens.

Or durant ce conflict , & cruel exploict d'armes ,

Le Roi de Chypre estoit avecq' quelques gendarmes,
Poursuivant un vieil cerf au plus espez du bois,
Qu'il avoit presque mis à ses derniers abbois;
Et se voyant pressé, ô chose esmerveillable!
Parle à lui comme on dict : O Prince misérable,
Pourquoi me poursuis-tu pour me mettre à la mort?
Regarde à tes soldars qui sont dessus le port
La plus part renversez par l'armée estrangere :
Or laisse-moi en paix, & te retire arriere.

Après que ce grand cerf ces propos lui eut dict,
Disparut de ses yeux, soudain s'esvanouit :
Et en est aux jardins de ce grand Roi de France,
De son Chasteau de Blois la vraie remembrance
Encores à présent eslevée hautement,
Où ceste belle histoire est escrete amplement.

Le Roi fort estonné, s'esbahist, s'émerveille
D'avoir veu devant lui une telle merveille,
Son ame n'estant point en asseuré repos,
Discourant à part lui les merveilleux propos
De ce cerf eslançé, & tout triste en sa face,
Dès l'heure abandonna le plaisir de la chasse.
Cuidant s'en retourner, rencontre un messager,
Qui lui vint annoncer qu'un cruel estrangier
Avoit, malgré ses gents, abordé au rivage,
Et qu'il en avoit faict un merveilleux carnage;
Et que le Lycien, son gendre prétendu,
Il l'avoit recongneu de son long estendu
Entre les renversez dessus la moite plaine,

Ne pouvant presque plus respirer son haleine.

Ce Roi fort estonné, sentit une douleur
Par-tout son foible corps qui lui saisit le cœur !
Ses yeux fondans en pleurs, faisant si hautes plaintes
Que l'air retentissoit de ses tristes complaints.

Ha ! soit que tu sois cerf que j'ai veu en ce bois ,
Ou bien quelque démon ! Tu es vrai toutesfois ,
M'ayant dict de mes gents la deffaicte piteuse ,
Y a t-il plus que moi personne mal-heureuse ?

C'est donques aujourd'hui , mes fideles subjects !
Qu'il faut que nous tombions comme esclaves abjets
Entre les mains des Turcs ! & que ma fille Hermine
Demeure en leur puissance : ô Dêité divine ,
Preste-moi ton secours , destourne ce mal-heur ,
Mourons, mourons plus tost, monstrans nostre valeur
Par le glaive tranchant , avant que nostre vie
Soit à ces Sarrazins , perfides , asservie ;
Reprenons noz esprits , combattons vaillamment :
Ne vault-il pas bien mieux mourir ensemblement ,
Tenant l'espée en main , qu'un Sarrazin avaré
Sans amour , sans pitié , orgueilleux & barbare ,
Nous tenant en ses mains , & liez pieds & bras ,
Nous mette à la cadene avecques ses forçats ?

Après qu'il eut ce dict , faict sonner la trompette ,
Ramasse autour de lui ceux qui de la deffaicte
Avoient peu eschapper ; il rallie ses gents ,
Qui furent aussi-tost en armes diligents
Deffouz leurs estendars ; & la cavalerie ,

La mettant aux costez de son infanterie ,
Trompettes & tambours faisans retentir l'air
Par leurs sons effroyans de l'implacable mer.

Et ainsi de ce pas ceste troupe aguerrie
Résolue à la mort , propose de furie
Entrer sur l'ennemi ; mais le grand Dieu d'en-hault ,
Qui ne manque jamais au besoin quand il faut
A ses bons serviteurs , appaîsa ceste noise
D'entre la nation Cyprienne & Françoisé ;
Là , la plus grande part se trouvens , ou amis ,
Ou bien proches parens , descenduz d'un pays ;
Car le Roi qui regnoit en ceste Isle plaisante ,
Estoit de la maison tant riche & florissante
Jadis de Lusignan , lequel avoit conquis
Par sa grande valeur ceste Isle de hault pris.

Mégapenth adverti pour certain que l'armée
Du Prince Cyprien venoit droit , animée ,
Contre le Roi de France ; il envoie au-devant ,
Pour le dissuader de n'entrer plus avant ,
Lui déclarant au long la perte & le dommage
De ses soldats deffaîcts , par le hautain courage
De ces braves François , qui firent tel effort ,
Qu'en despit de ses gens ils gaignerent le port
Du fort de Lymasson , où la plus grand partie
Furent avecques lui blesez à la sortie
De leurs vaisseaux légers , nonobstant en trois jours ;
Qu'il lui avoit promis , moyennant le secours
D'un bon Chirurgien de grande expérience ,

Qui lui avoit donné sur son ame assurance
De le rendre guéri, non lui seul seulement,
Mais tous ceux qui n'estans blesez mortellement,
Par la force & bonté d'une excellente plante
Qui avoit la vertu toute plaie récente
Guérir dedans trois jours, arrachée autres-fois
Dedans les beaux jardins du bon Comte de Blois,
En ayant de long-temps faiçte l'expérience
Sur infiniz blesez du Royaume de France.

Qui pourroit raconter l'aïse qu'eut en son cœur
Guyon de Lusignan, d'entendre si bon-heur
Lui estre survenu? De si bonne nouvelle
Il en rend grace à Dieu, s'esbahist, s'émerveille,
Confessant devant tous que des siens il a soïn,
Et qu'il ne le délaisse à l'extrême besoin,
Et fut de ce bon Roi l'incroyable tristesse
De douleur, convertie en extrême ließe.

Et jettant sur ses gents la veue de ses yeux,
Entonna tels propos, d'un visage joyeux :

Mes fideles subjects, qui avez au vif peincte
De vos Ayeux François encore la vertu saincte,
Resjouïssons noz cœurs, nous avons du secours
Par la grace de Dieu, auquel j'ai eu recours;
He! ceux qui ont deffaict & mis noz gents en fuite
Dessus le port de mer à leur vive poursuite,
Ce ne sont Sarrazins, ni autres ennemis,
Sont noz proches parens, & noz meilleurs amis,
C'est ce grand Roi Loys, ce magnanime Prince,

Qui pour nous secourir a laissé sa Province.

O que le Lycien Mégapenth eut grand tort
D'empescher noz amis surgir à nostre Port ,
De n'avoir recongneu les enseignes guerrieres
Qui Sainct Denis ont peint en leurs belles bannieres ;
Il est la cause , hélas ! de la piteuse mort
De tant de gents de bien demourez sur le bord.

Allons , mes bons amis , mes courageux gendarmes ,
Au-devant ce sainct Roi , avecq' noz cleres armes ,
Et qu'un chacun se mette en son juste devoir
D'un cœur franc & entier de le bien recevoir ;
C'est lui qui abbattra la superbe arrogance
De ce Soldan maudit rempli d'outrecuidance ,
En ce monde il ne craint que ses hardiz François ,
Ayant lui & les siens par tant & tant de fois
Senti leurs puissans bras , les plaines Palestines
Teintes du sang vermeil des troupes Sarrazines ,
Il se gardera bien de venir attaquer
Ceste Isle maintenant , soit par terre , ou par mer ;
Car le bruit seulement de ce grand Roi de France
L'estonnera si fort avecques sa puissance ,
Qu'il se contentera de garder son Pays
Des soldars courageux de ce bon Roi Loys.

Allons au-devant lui , & du cruel outrage
Que noz gents lui ont faict , l'empeschant au passage ,
Demandons-lui pardon ; il est clément , & doux ,
Il nous pardonnera , je le congnois , à tous.

Allons doncq' , mes amis , en toute obéissance

A ce divin Héros faire humble révérence ,
Lui offrans de bon cœur de nous tous Cypriens ,
Comme nostre Sauveur , noz vies & noz biens ;
Car c'est lui sans lequel sans doute nostre vie
A ce puissant Souldan alloit estre asservie ,
Comment eussions-nous peu , esloingnez des Chref-
tiens ,

Résister au pouvoir , sans lui , de ces Payens ?
Il n'y eut un seul d'eux qui se trouvaît contraire
Au vouloir de leur Roi , chacun lui obtempere ,
Et s'en vont de ce pas , marchans en bel arroi ,
Pour trouver sur le Port ce magnanime Roi ,
Qu'ilz trouverent armé encor de toutes armes ,
Environné autour de soldars & gendarmes ,
Qui faisoit visiter ceux qui estoient blesez ,
Et qui avoient esté sur le champ renversez ,
Lui-mesme se monstroît , tant estoit pitoyable ,
Envers les patiens de sa main secourable ,
Extrêmement marri des inconveniens
Tombez dessus le Chef de ces Cythériens.

Et d'autre part joyeux , ayant faict reconnoître
A son Chirurgien , qui estoit passé maître
En ce bel art divin , que de tant d'offensez
S'en trouvent seulement deux à la mort blesez ,
Pour lesquelz garantir de ne perdre la vie ,
Il n'y avoit moyen en l'art de Chirurgie.

Et de ceux qui marchaient dessoubz ses estendars ,
Se trouvent seulement vingt & quatre soldars

Bleffez de coups de traict , qui furent en peu d'heure
Guéris , dont un chacun d'une si belle cure
Fut si fort estonné , qu'on n'eust peu dire plus ,
Et ne l'eussent pas creu , si de leurs propres yeux
Ilz ne l'eussent congneu. Aussi-tost on vint dire
A Loys , qui estoit encore en son navire ,
Que le Roi Cyprien venoit au-devant lui ,
Dont il fut grandement en son cœur resjoui ;
Et s'approchant de lui , de sa langue éloquente
Le Cyprien lui fist la harangue suivante :

Il n'est en mon pouvoir exprimer la douleur
Que je sentis en moi , entendant le mal-heur
Tombé dessus mes gents , par leur forte ignorance ,
Se bandant contre toi , en faisant résistance ,
Te voulant empescher , estant jà sur le bord
Avecques tes vaisseaux , que tu ne prinsses port ;
Nous te supplions tous , une si lourde faute ,
SIRE , nous pardonner , par ta clémence haute ,
Recevant mes subjects , ô magnanime Roi ,
Avecques leurs moyens , qui tous s'offrent à toi ;
Car nous espérons tous , bon Roi , que nostre vie
Sera , par le moyen de ta main garantie
Des cruelz Sarrazins , qui dedans peu de jours
Nous venoient attaquer , sans ton aide & secours ;
Car je suis affeuré qu'ayans sceu la descente
Que faicte tu auras en ceste Isle plaisante ,
Qu'ils ne s'ingéreront de se mettre sur mer
Pour nous venir par eau en ceste Isle attaquer ,

Ilz redouteront trop , approuvé l'assurance
De ces braves guerriers du Royaume de France ,
Et le renom desquels est depuis l'Orient
Par l'Univers espars jusques en Occident.

Auquel Loys respond : Je ne sçaurois vous dire
La tristesse , l'ennui , & le cruel martyre
Que dedans moi je sens , qui tourmente mon cœur
Du désastre advenu sur eux par la fureur
De mes braves soldars ; mais ayez patience ,
J'espere dans deux jours qu'ils auront allégeance
Des coups qu'ils ont receu , ne se sentans blessez
Non plus que s'ils n'avoient oncq' esté offenzez.

Quand à ce que m'offrez voz biens , & vostre vie ,
Du meilleur de mon cœur je vous en remercie ;
Je ne veux rien de vous , sinon que comme amis ,
Descenduz autresfois tous d'un mesme pays ,
Du Royaume François , nous soyons unanimes ,
Nous monstrans contre tous ces Payens magnanimes ,
Leur faisant ressentir , s'ilz viennent aux combats ,
Des François valeureux la force de leurs bras.

Or leurs discours finis , le Roi Loys embrasse
Ce Prince Cyprien , le baizant en la face ,
Et furent quelque temps dessus le bord de l'eau ,
Pendant que les forçatz deschargeoient le vaisseau
De ce Roi généreux. Qui dira la caresse
De ces deux nations ? après si grand' tristesse :
Les plus grands de ceste Isle , & les plus apparens ,
Se trouvant de bien près tous presque estre parens ,

Leurs yeux fondans en pleurs, abondance de larmes
Découlantes des yeux de leurs meilleurs gendarmes,
De pitié qu'ilz avoient de voir en leur pays,
A leur secours venus, au besoin, leurs amis.
Et tout ainsi qu'on voit la fourmi mesnagere,
Qui trouve revenant des champs sa fourmilliere
A boullée des pieds; soit que soit du Pasteur,
Ou bien du Laboureur, retournant du labour,
Vous la voyez courir çà & là par la plaine,
Taschant à ramasser avecques grande peine
Ce que soigneusement elle avoit amassé
A la han de son corps, durant l'esté passé,
Afin qu'ell' peult l'hiver, sans se mettre à la pluie,
De sa provision faicte, passer sa vie.

De mesme l'on voyoit sur la rive les gents
De ce grand Roi Loys actifs & diligens
A vuider son vaisseau, qui estoit au rivage,
Hors des périls de mer, & du cruel orage,
Des vents impétueux, lié auprès du bord
A des boucles de fer qui estoient sur le Port,
Faictes pour attacher navires & galleres
Retournantes des eaux des ondes marinieres.

Loys prenant plaisir à voir dessus les eaux,
A la file arriver ses autres grands vaisseaux,
Fut prié par le Roi de l'Isle Cyprienne
De prendre son logis où la Cythérienne
Sa demeure faisoit; mais ce bon Roi soigneux,
Plus des siens que de lui, sans cesse avoit les yeux

Sur ses vaisseaux marins , craignant que la fortune
Ne se tournast , volage , au gré du fier Neptune ,
Protestant ne bouger dessus le port de mer ,
Jusqu'à tant qu'il eust veu tous ses gents arriver ,
Et que ceux qui estoient blesez en ses navires
S'en feussent retournez vers eux sains , & délivres ,
Et qu'il avoit gravé en sa conception ,
De faire tout ainsi que faiët l'escorpion ,
Qui griefvement ayant blessé quelque personne ,
La guérison entiere aussi après lui donne.

Voyant le Cyprien n'estre en tout son pouvoir
Loys aucunement par ses dictz émouvoir ,
Retourne à sa Cité , & à ses gents commande ,
De soudain tenir prest la meilleure viande
Qu'ilz pourroient recouvrer , pour porter au logis
Où la cuisine estoit de ce grand Roi Loys ,
Faiët de vivres charger grand nombre de charrettes
Pour porter dans le camp , où faisoient leurs retraictes
Ces généreux François , qui de travail lassez ,
Ne pouvoient presque plus , tant estoient harassez ,
Se tenir sur les pieds ; & outre plus leur donne
Huiët vingt & dix poinçons de malvoisie bonne ,
Faiët choisir d'entre tous ses plus gaillars troupeaux
Cinq cens lasniers moutons , les plus gras & plus beaux ,
Outre cinquante bœufz qu'il avoit à l'estable ,
Pour la provision ordinaire honorable
De toute sa maison ; qui leur donne en présens ,
Afin d'avoir de lui & de ces Cypriens

Souvenance à jamais , chacun en son courage
S'esbahist de voir tant venir sur le rivage
Vivres de toutes pars ; mais bien encores plus
Quand ilz sceurent au vrai que ce Roi valeureux
Leur en faisoit présent , chacun ouvre l'oreille
Joyeux dedans leurs cœurs de voir ceste merveille ,
Il n'y a un soldart qui ne s'offre de cœur
A libéralement servir ce bon Seigneur ,
Voire qu'il ne soit prest à exposer sa vie ,
Pour deffendre hardiment lui , & sa Seigneurie ,
Congnoissant au besoin en leur nécessité
De ce Roi Cyprien la libéralité.

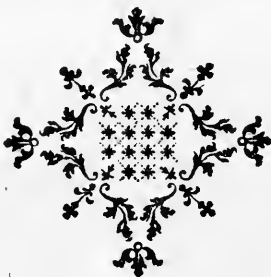
Ilz firent si grand bruit de la joie & liesse
Qu'ils eurent entendant de ce Roi la largesse ,
Que l'air des environs , des rochers , & des bois ,
En retentit du son qui sortit de leurs voix ,
Et mesmement écho à leurs dicts ententifve ,
De Narcysse laissé sa complaincte plaintive ,
Lesalloit secondant , à raconter le loz ,
Que Guyon méritoit entre tous les Héroz !
Et ne fut tout le long du souper à la table
Tenuz autres propos que de ce Roi louable ;
C'estoit à qui boiroit à sa santé le mieux ,
Tant de ses beaux présens ils furent tous joyeux :
Ainsi plaifamment toute ceste journée ,
A boire au Cyprien , du tout fut desdiée ,
Jusqu'à ce que la nuit , d'un sommeil gracieux ,
(Repeuz, & bien reffaicts) leur vint de leurs clers yeux

Les paupieres charmer , qui les contrainct retraire ,
Nature ne voulant son tribut ordinaire
Lui estre desrobbé , & ainsi à leurs os ,
De la mer fatiguez , donnerent le repos.
Attant que le courrier à la perruque blonde
Eust ramené çà-bas la lumiere du monde.



A R G U M E N T.

THOLON se présente en vision à Saint Loys , le dissuadant de n'entreprendre le voyage d'Ægypte que le Printemps ne feust revenu. Le grand Can de Tartarie , adverti de sa bonne vie , laisse la loi de Mahomet pour suivre Jesus-Christ. Megapenthe , grand Duc de Lycie , se faict baptiser , après avoir esté instruiçt en la Religion Chrestienne. Saint Loys envoie secours au Roi d'Armenie contre le Soldan de la Comue.





LA LOYSSÉE.

LIVRE TROISÈME.

IL y avoit long-temps que les brusques chevaux
De Phœbus au poil blond s'estoient dedans les eaux
De la mer retirez , pour la belle lumiere
Le lendemain matin , par leur course ligere ,
Ramener aux mortels , que Loys à ses os ,
De long travail lassé , vouloit donner repos ,
La plus part de la nuit ayant lui seul passée
A voir & discourir en sa sainte pensée
Ce qui estoit besoin à ses marins vaisseaux ,
Pour aussi-tost se mettre à la merci des eaux ,
Qu'ilz feroient racoutrez , & prendre avec sa fuite
La route du pays de la fertile Ægypte ,
Suivant le mandement exprès du Dieu des dieux ,
Qui commande à la mer , à la terre & aux Cieux ,
Que devant lui se vient représenter l'image
De Tholon , qui estoit par l'implacable orage
Des vents impétueux tombé dedans la mer ,
Cuidant par son bel art la tempeste éviter ;
Ses cheveux grisonnans , & sa barbe mouillée
De toutes pars gastez de l'escume salée
De Neptun irrité ; le visage & les yeux
Meurtri de toutes pars de ce coup merveilleux

Qu'il sentit en tombant , estant l'heure que l'homme
Ordinairement prent , lassé , son premier somme ,
Qui lui dist ces propos : Si j'ai eu le pouvoir ,
Bon Prince , par ma mort , à pitié t'esmouvoir ,
Délaisse ton ennui ; oste ta face triste ,
Et du cas survenu à Tholon ne t'attriste ;
Es-tu donques fasché si , laissé ces bas lieux ,
Mon ame veult chercher le Royaume des Cieux ?
Te veux-tu contrister si laissant ta navire
Mon esprit séparé du corps au Ciel aspire ?
Tout ainsi que Tholon t'a très-fidelement
Servi par ci-devant , sans t'avoir nullement
Faißt faute en son estat , tant que sa chere vie
A son corps a esté misérable asservie ,
Assure-toi aussi que nonobstant l'esfort
Des implacables Sœurs , que Tholon à sa mort
Aura de toi encor , vertueux Roi de France ,
Avant que de monter au Ciel , la souvenance.

Je sçai bien , ô bon Roi , que tu as entrepris
De bien-tost , délaissant ce plantureux pays ,
De mettre voile au vent , & aller à grand erre
A la faveur des eaux , faire cruelle guerre
Aux Turcs & Sarrazins ; mais ne te haste point ,
» Assez-tost va celui , lequel arrive a poinct ,
Tes gents sont fatiguez du temps & de l'outrage
Qu'ils ont sur mer souffert en faisant ce voyage ,
Et brisez tellement & rompus tes vaisseaux ,
Qu'impossible il seroit les mettre sur les eaux
Sans danger de les perdre ; & ta troupe guerriere

Est encores bien loing demourée derriere :
 Il faut patienter en attendant le temps
 Propre pour naviguer du gracieux Prin-temps ,
 Et passeras l'Hiver cependant en ceste Isle ,
 Regardant ce qui est profitable & utile
 Avecq' le Cyprien , pour l'augmentation
 Du nom de Jesus-Christ au Pays de Syon.

Ne te mets point, Loys, de mon corps mort en peine,
 Ou bien s'il est en l'eau , ou au bord sur l'arene ;
 » Car depuis que de l'ame & de ce foible corps
 » L'un de l'autre dis-joints sont les humains accors ,
 » Le corps qui est sujet à mourir de nature ,
 » Que peut-il plus servir , sinon que de pasture
 » Aux vers & aux serpens ; mais l'esprit qui des Cieux
 » Son origine a pris , recherche les haux lieux ,
 » Et ne lui chaut où soit faicte sa sépulture
 » De ce terrestre corps , qui n'est que pourriture.

Après que son Tholon ces propos lui eut dict ,
 Cuidant parler à lui , en l'air s'esvanouit ,
 Dont lui fort contristé , de son somme s'esveille ,
 Troublé en son esprit d'une telle merveille ,
 S'habille , discourant en son entendement
 Quel sera de ce songe enfin l'événement ;
 Son ame de divers pensemens agitée ,
 Comme l'on voit la nef çà & là tourmentée ,
 Lors principalement que les cruels autans
 Entr'eux d'ire rempliz on voit contrarians ,
 Et tant plus à Tholon en son esprit il pense ,
 D'autant encores plus pensant il y repense ,

Et lui semble toujours le voir devant ses yeux
De l'escume gastez sa barbe , & ses cheveux ,
Faißt dix mille discours & dix mille complainctes ,
Qui de profons sanglots sans cesse estoient conjointes.

Tholon , tu m'as monstré (disoit-il) aujourd'hui
Combien après ta mort tu m'as esté ami ,
D'avoir eu du Pasteur du Royaume de France ,
Avant que de partir au Ciel , la souvenance ;
Assure-toi aussi si le naturel cours
M'est prolongé de Dieu si long-temps de mes jours ,
Et qu'il me fasse tant de faveur & de grace
Que je puisse revoir la gratieuse face
De la Roïne ma mere , & que j'aie à fin mis
Le voyage que j'ai pour la Foi entrepris :
En France de retour , sois certain que ta race
En Loys trouvera toute faveur & grace ,
Et à toi , mon Tholon , ferai dessus ce Port
Eslever hautement , joignant ce moiteux bord ,
Un superbe tombeau en ton honneur & gloire ,
Afin que ci-après il soit de toi mémoire
Aux siecles advenir , & ferai mettre autour
La cause de ta mort , l'an , le mois , & le jour.

Le jour se faisoit grand , quand les Seigneurs &
Princes ,
Gouverneurs principaux des Françoises Provinces ,
Cuidant venir trouver ce grand Prince Loys
Au lever de son lißt comme ils avoient pris ,
Ils furent advertis par ses gents domestiques
Qu'il se pourmenoit seul sur les bors aquatiques

De Havre sablonneux , ayant la larme à l'œil ;
Et ne pouvoient ſçavoir la cauſe de ſon dueil.

Le Comte donq' d'Arthois ſçachant la grand triſteſſe
Que ſon frere portoit , il n'eut repos , ne ceſſe ,
Jusqu'à ce qu'il euſt ſceu d'où venoit la douleur
Qui l'alloit pénétrant juſqu'au profond du cœur ,
Lequel au mieux qu'il peut de ſa douce parole ,
Comme un bon frere doit , en ſon dueil le conſole ;
Remonſtrant qu'il ne faut ſ'attriſter de la mort
De ceux qui ont vaincu le furieux effort
De la Parque cruelle , & qui ont aſſervie ,
Pendant qu'ils ont veſcu , le reſte de leur vie
Au ſervice de Dieu ; car ceux-là bien-heureux
Sont faiſts participans du beau ſéjour des Cieux ,
Raviz en leurs eſpris de la ſaincte préſence
Du grand Dieu Eternel , qui faiſt ſa réſidence
Au lieu tant deſiré , comme eſt ton cher Tholon ;
Qui eſt mort en venant combattre pour le nom
Du grand Dieu de là-haut les Payens infidelles ,
Qui ſont aux ſectateurs du Chriſt guerres mortelles.

Et fiſt tant par ſes dicts ſon bon frere d'Arthois ,
Qu'il appaiſa le dueil , par ſon humaine voix ,
De ce bon Roi Loys , & de-là ſe retire
Avecques les Seigneurs non loin de ſa navire ,
Pour , à la vérité , de ſes Chirurgiens
ſçavoir comme il eſtoit des bleſſez patients ,
Qui lui firent rapport que la bonne fortune
Leur eſtoit tellement propice , & oportune ,
Qu'ils eſtoient tous guériz , excepté deux bleſſez

Qui feroient dès le soir vers minuiet trespassez :
Lui donques fort joyeux de si bonne nouvelle,
Adresse droit ses pas vers une grand Chapelle
Proche du port de mer , desdiée autresfois
A celui qu'on retient pour Patron des François,
Où ce grand Roi Loys entre avecques sa fuite,
Pour remercier Dieu de la bonne conduicte
Qu'il lui avoit donnée , & d'avoir à bon port
Faiet surgir ses vaisseaux, sans qu'un homme feust mort,
Sauf le pauvre Tholon : parfaicte sans feintise
Sa dévoute priere , il sortit de l'Eglise ,
Et prent droit le chemin où estoient les quartiers
Ordonnez pour camper tous ses avanturiers ;
Et les contemplant tous , doucement il les prie
De se ressouvenir de la grand courtoisie
Que ce bon Roi de Cypre & tous les citoyens ,
Leur avoit faiet hier au soir de leurs moyens ,
Envoyant pain & vin , viande & autres vivres
En leurs nécesitez jusques en leurs navires ;
S'ils nous vont surpassans en libéralité ,
Surmontons-les au moins en debonnaireté.

Phœbus avoit couru jà la moitié du monde ,
Abruvant ses chevaux droict au milieu de l'onde
Du grand lac Occéan , les laboureurs lassez ,
Destaillez leurs chevaux de travail harassez ,
Que là vint arriver le grand Duc de Lycie ,
Mégapenth , suivi de belle compagnie ,
La plus part tous desquels avoient esté blesez
Au desembarquement des François courroucez ,

Lors que les Cypriens voulurent le passage
Interdire du port de l'humide rivage ,
Ou de mal-heur tomba à l'aborder dans l'eau
L'infortuné Tholon , conducteur du vaisseau
De ce saint Roi Loys , & le fort Mégapenthe
Devant tous , humblement prosterné , se présente
Les deux genoux en-bas , confessant que des Cieux
Il estoit descendu de la race des Dieux ,
Et qu'il n'y a vivant , tant expert en nature ,
Qui eust peu mettre en fin une si belle cure ,
S'il n'eust eu le pouvoir du grand Dieu souverain ,
D'avoir tant de blesez , tant de traicts que de main ,
En trois jours tous guéris : ô Dieu , ô quels miracles ,
Que mesme celui-là qui rendoit les oracles
N'eust peu jadis guérir , combien que ce pouvoir
De son pere Juppin il se vantaist avoir ,
Confessant qu'il tenoit de ce bon Roi la vie ,
Et tous ceux qui estoient avecq' lui de Lycie ;
Et que le Dieu qui est des François révére ,
C'est le Dieu qui doit estre en tous lieux honoré ,
Et qu'il estoit tout prest de tenir la foi mesme
Que tenoit ce grand Roi , recevant le baptême ,
Non pas lui seulement , mais tous ses Lyciens ,
Renonçant Mahomet , le patron des Payens.

Loys ayant oui la volonté non feinte
De ce Roi Lycien , non forcée ou contrainte ,
De se faire Chrestien , divin démon , dis-moi ,
Le plaisir qu'en receut en son cœur ce saint Roi !
Et comme pense-tu que je le puisse escrire !

Si démon tu ne veux de faveur me le dire !

Telle aïse que Clotilde en son ame receut,
Femme du Roi Clovis, quand au vrai elle sceut,
Qu'inspiré de là-haut d'une chaleur divine
Qui avoit pénétré au fond de sa poitrine,
Il estoit résolu, lui qui estoit Payen,
Avecques tous ses gens de se faire Chrestien.

Telle fut de Loys la lyesse & la joie
Voyant que Mégapenthe avoit la bonne voie
De lui-mesme choisie, & mis sur lui ses yeux
Après qu'il fut levé, d'un parler gracieux,
Tel langage lui dist : O heureuse journée,
Pour toi & pour les tiens à jamais fortunée !
O Mégapenthe heureux ! sur tous Seigneurs & Rois ;
Qui sur ton Royaume ont commandé autresfois,
Que Dieu t'a bien monstre aujourd'hui comme il t'aime,
De t'avoir inspiré de prendre le baptême,
Et de t'avoir osté de la damnation
Pour te mettre au chemin de la salvation.

Car quiconques n'aura esté en la fontaine
De Jesus-Christ lavé, c'est bien chose certaine
Qu'il n'entrera jamais au Royaume des Cieux,
Royaume destiné aux enfans ses esleuz,
Qui auront jusqu'au bout contre les infideles
Payens & Sarrazins persévéréz fideles,
Parfaict & accompli du tout sincèrement
Du Christ, le filz de Dieu, le saint commandement,
Qui nous a tant aimé qu'il est venu en terre
Pour combattre Satan, qui nous faisoit la guerre,

Qui a esté conçu du benoist saint Esprit,
Et de Marie Vierge en ce monde nasquit ;
Et qui a conversé vivant entre les hommes,
Endurant comme nous, qui de la terre sommes ;
Et qui a faiët prescher par-tout cest Univers,
Par ses divins Héraulx, ses esleuz Messagers,
Es bourgades, & bourgs, chasteaux, citez & villes ;
La teneur de ses Loix, les saintes Evangiles ;
Et qui ne voudroit croire, en son cœur obstiné,
Qu'il seroit à jamais au feu d'enfer damné,
Qui pour nous tesmoigner de son amour extrême
Nous délaissa çà-bas pour signe le baptesme,
Et qui pour délivrer nos Peres anciens,
Détenus de long-temps aux infernaux liens,
S'offrit d'un cœur ouvert à endurer la peine
De la mort pour sauver toute nature humaine ;
Mais quelle mort ? La mort la plus cruelle, hélas !
Estendu en la croix son corps, ses pieds, ses bras ;
Et ayant remporté de Satan la victoire,
Retourna glorieux de ceste prison noire.

Car le troisieme jour des morts ressuscita,
Et quelque peu de jours après au Ciel monta
A la dextre du Pere, où toute créature
Viendra de-là juger en justice & droicteure,
Soit morte, ou soit vivante, en esprit & en corps ;
Car à lui seul est deu, tant des vifs que des morts,
Le juste jugement ; les ames criminelles
Recevront de leurs maux les peines éternelles.

Au contraire les bons, qui, d'un cœur pur & net,

Acompliront la Loi de ce grand Dieu parfait,
S'en iront droit au Ciel, où est la demourance
De ceux qui ont du Christ suivi la convenance.

Et afin qu'à jamais l'homme eust en son esprit
Souvenance de lui, il prit, la mesme nuit
Qu'il fust livré aux Juifs par ce mal-heureux traistre
Qui conspira la mort de son Seigneur & maistre,
(Rendu graces à Dieu), le pain Sainct qu'il benist;
Et lequel puis après en morceaux il rompit,
Le donnant de bon cœur à ses tristes Apostres,
En leur disant ces mots : Or sus, prenez vous autres,
Et mangez hardiment ; car ceci est mon corps,
Qui souffrira pour vous les furieux efforts
De la cruelle mort : & pour ce sacrifice
Dignement achever, prit aussi le Calice,
Qu'il leur baille en disant : Prenez tous de cela ;
Car ceci est mon sang, qui respandu sera
Pour plusieurs qui auront de leur commise offense
Vraie contrition, mettans leur espérance
En moi leur Salvateur : toutes & quantes fois
Que vous ferez cela, aussi autant de fois
Vous aurez de ma mort mémoire & souvenance,
Jusqu'à ce que je vienne en ma grande puissance.
Voilà d'un bon Chrestien, Mégapenthe, la Foi,
Que je tiens, & tous ceux qui sont avecques moi,
Et tous autres qui sont de mon obéissance,
Leur demeure faisans au Royaume de France.

Or Mégapenthe fut tellement des propos
Emeu de ce bon Roi, qu'il n'eut aucun repos

Qu'il ne fut baptizé , tant la grace divine
Lui embraza le cœur de sa sainte doctrine.

Et de faict quelques jours fut baptizé après
Par un Prélat d'honneur , envoyé tout exprès
Par le Roi Cyprien querir en Nicosie ,
Qui en fit le baptême & la cérémonie ,
Et en furent parrains deux grands Princes François,
Charles , Comte d'Anjou , & le Comte d'Arthois ,
Freres de saint Loys , & fut prise la Reyne
Marguerite avecq' eux pour servir de marraine ,
Au grand contentement de ces deux Rois Chrestiens ,
Et de tous les Seigneurs François & Cypriens.
Ses subjects & vassaux en firent tous de mesme ,
Qui par ce saint Prélat receurent le baptême ;
Et renonçant Satan , Tarvagant , & Mahom ,
Pour suivre Jesus-Christ , combattant pour son nom ,
Protestans d'employer leurs armes & leur vie
Contre tous ceux qui n'ont la sainte Loi suivie
Des fideles Chrestiens , tant que leur noble cœur
Aura dedans le corps de force & de vigueur.

Or depuis que Loys eut pris port au rivage
De la terre de Cypre , il fist un tel orage ,
Et vents si furieux de toutes parts sur mer ,
Qu'il sembloit proprement à la voir escumer ,
Que nous feussions au bout de la fin de ce monde ,
Tant fort le ciel , le vent , se faisoient guerre , & l'onde.

Et fut contraint Loys , voyant ce fascheux temps ,
De passer tout l'Hyver avecq' les Cypriens ,
Attendant que Progné , & sa sœur Philomelle ,

Lui viendroient rapporter du Prin-temps la nouvelle ,
Pour aussi-tost aller vivement attaquer ,
Favorables les vents , Damiette par mer.

Ha Dieu ! non-seulement la fureur & la rage
Du temps impétueux empescha ce voyage ,
Mais une forte peste , une contagion ,
L'air contraire aux François de ceste région ,
Et laquelle voyant tellement enflammée ,
Fut contraint çà & là diviser son armée
Par les villes de Cypre , attendant le secours
Du grand Dieu de là-haut, où il eut son recours ,
Pendant lequel séjour de ce Roi debonnaire
Il ne demoura point oisif & solitaire ,
Mais regardoit par-tout , jour & nuict , ayant soin
A ce qu'il congnoissoit nécessaire au besoin ,
A toute Chrestienté ; il visitoit les villes ,
Les havres de la mer , & les ports plus utiles ;
Accordant les Seigneurs , vuidant les différends
Qui estoient survenuz entre les Cypriens ,
Entre autres appaiza les discordes civiles
D'entre les habitans des principales villes ,
Se haïssant de mort , pour la Religion
Des Grecz & des Latins , divers d'opinion ,
Tellement enflammez de furieuses rages ,
Tant d'une part que d'autre en leurs bouillans courages ,
Que le Latin plus fort , par la commune voix
Du peuple , il deschassa l'Archevesque Grégeois.

Et voyant ce saint Roi la couverture sainte
Que prenoit le Latin , pour de son ame sainte

Couvrir l'ambition , il remist en ses biens
L'Archevesque Grégeois ; & tous les Cypriens ,
Et vescurent depuis les Cypres sans discorde
Tous unanimement en paisible concorde ,
Tant d'un Roi vertueux la force a de pouvoir ,
A un peuple effréné à bien faire émouvoir.

Et jà par l'Univers sa bonne renommée
Des Royaumes lointains estoit si bien semée ,
Que le bruit mesme en vint jusqu'au pays du Can ;
Qui délaissant sa Loi , s'estoit rendu Chrestien ,
Lui promettant secours pour regaingner la terre
Où Jesus-Christ souffrit , en faisant forte guerre
Aux Turcz Mahométans , qui contraires de foi ,
Suivoient de Mahomer obstinément la loi.

Loys ayant oui de ses propres oreilles ,
De ces Tarrarinois les divines merveilles ,
Fut de tel aise espris en son généreux cœur
De la conversion de ce grand Empereur ,
Qu'il envoya vers lui exprès en Tartarie ,
Hommes qui craignoient Dieu, d'entiere & sainte vie,
Le priant par escrit toujours continuer ,
Et de ne se laisser ci-après abuser ,
Employant les moyens , la force & la vaillance ,
Tant de lui que des siens , à la juste deffense
Du nom de Jesus-Christ , & pour se maintenir ,
Et qu'il peust esloigné de lui se souvenir ,
Il lui fist un présent d'une belle Chapelle ,
En forme d'une tente , excellentement belle ,
Où de la Vierge estoit l'Annonciation ,

Et du sainct messager la Salutation ;
Il y avoit aussi plusieurs autres mysteres
Qui sont pour le salut des hommes nécessaires,
Brodez de beau fil d'or, du Christ la Passion,
Sa Résurrection & son Ascension ,
Et l'envoya exprès par un Cordelier sage,
Qui du Sarrazinois entendoit le langage.

Et si bien exploicta en sa Légation ,
Qu'il convertit plusieurs de ceste nation
A la Loi des Chrestiens. Lors le Roi d'Arménie
Envoya vers Loys aussi grand compagnie
Avecq' riches présens , entre autres lui fist don
Par présens signalé , d'un si beau pavillon ,
Qu'on n'en eust peu trouver au monde de semblable,
Tant il estoit aux yeux d'un chacun admirable ,
Suppliant lui donner à son besoin secours
En sa nécessité, ayant à lui recours
Contre le fier Soldan de la forte Comue ,
Qui ne sçavoit encor sa nouvelle venue ,
Qui estoit le plus riche , & le plus puissant Roi ,
De tous Rois qui tenoient de Mahomet la loi.

Ce grand Prince , joyeux de si bonne nouvelle
Que le Roi d'Arménie à son secours l'appelle ,
Résout en son conseil avec le Cyprien
Qu'il devoit secourir le Prince Arménien
Contre ce grand Soldan Sarrazin infidele ,
L'Arménien tenant le parti du fidele ,
Et aussi qu'il estoit parent du Roi Guyon ,
Portant mesme escusson , & ayant mesme nom ,

Leurs Ayeux descenduz de ceste grand divine
Qui basti Lusignan , la sage Meluzine.

Et vit-on aussi-tost infiniz grands vaisseaux ,
Equippez sur la mer , cheminer sur leseaux ,
Dedans des plus hardiz & asseurez gendarmes ,
Qui des troupes estoient de Loys portans armes ,
Bouillonnant en leurs cœurs , qu'ils ne font jà aux
champs

En bel ordre dressez contre ces fiers Payens ,
Pour leur faire sentir quelle est de la Noblesse
Du Royaume François la valeur & l'adresse.

Et naviguerent tant , qu'ils vindrent arriver
Au Havre du Cruly , principal port de mer
De la grand Arménie , où toute la jeunesse
De ces braves François fut en grande liesse
Receue d'un chacun , & qui firent si bien ,
Qu'ils défirent du tout de ce Soldan Payen
L'armée furieuse , où il perdit la vie ,
Ne pouvant supporter leur furie inouïe.

Ce que reconnoissant le Prince Arménien ,
Leur fist dons & présens du plus beau de son bien ,
Lesquels pleins de butin , de pillage & de proie ,
Se remirent sur l'eau , reprenans droit leur voie
Pour retrouver Loys ; mais Dieu qui de son œil
Vit de son saint manoir de ces hautains l'orgueil ,
Qui le mesconnoissoient , de l'heureuse victoire
En ne lui en rendant , comme ils devoient , la gloire ,
En telle sorte émeut les éléments de l'air ,
Qu'il sembloit que le Ciel deust dans l'eau s'abîmer ,

Tant violente fut l'orage , & la tempeste ,
Qui descendoit d'en-haut , tombant dessus le feste
De leurs vaisseaux marins , qui furent tous brisez ,
Et ces pauvres foldars en la mer renversez
Au plus profond des eaux , tant lors l'ire fut grande
De celui qui au Ciel & aux Astres commande.

Pendant que les François , abusez du beau temps ,
Estoient voguans sur mer , à la merci des vents ,
Loys se souvenant de la grande prouesse
Du Chef des Lyciens , il n'eut repos , ne cesse ,
Soit de jour , soit de nuict , en son entendement ,]
Qu'il n'eut veu accompli l'accort entièrement
De ce Duc magnanime , & de la chaste fille
Du Roi qui commandoit en ceste belle Isle ;
Ce qui fut arresté , & tant petits que grands ,
De ce sainct mariage en leurs ames contens ;
Et la solennité coustumiere en l'Eglise
De leur consentement un mois après remise.

Fin des trois premiers Livres de la Loyssée.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *la Henriade*, & autres œuvres de Sebastien Garnier, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la réimpression. A Paris, ce 20 Juillet 1769.

MARCHAND.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, **SALUT**. Notre amé **MUSTIER** fils, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public, *la Henriade*, par *Sebastien Garnier*, *Procureur Général de Henri IV* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France le sieur de Maupeou ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expo-

sant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Cartel est notre plaisir. Donné à Paris, le Mercredi treizieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Règne le cinquante-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Réglé sur le Régistre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 708, fol. 6, conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 18 Septembre 1769.

BRIASSON, Syndic.



Dr. Thos. Carson

.....

Caris 1846

32
332
—
364

CT

F / Garnier

150

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

--	--	--	--



